This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MICROFILMED

ANNEX

MICROFILMED

OURNAL
D'UN
OYAGE
FAIT AUX
INDES
RIENTALES,

ır une Eſcadre de ſix Vaiſſeaux commandez par Mr. Du Queſne, depuis le 24 Février 1690, juſqu'au 20 Août 1691, par ordre de la Compagnie des Indes Orientales.

Ouvrage rempli de Remarques curieuſes ſur quantité de Sujets, & particuliérement ſur la Navigation & ſur la Politique de divers Peuples & de différentes Sociétez.

TOME I.

A ROUEN,
Chez JEAN BATISTE MACHUEL le Jeune,
Rue Damiete, vis-à-vis Saint Maclou.

M. DCC. XXI.

MICROFILMED

ANNEX

MICROFILMED

JOURNAL
D'UN
VOYAGE
FAIT AUX
INDES
ORIENTALES,

Par une Eſcadre de ſix Vaiſſeaux commandez par Mr. Du Queſne, depuis le 24 Février 1690, juſqu'au 20 Août 1691, par ordre de la Compagnie des Indes Orientales.

Ouvrage rempli de Remarques curieuſes ſur quantité de Sujets, & particuliérement ſur la Navigation & ſur la Politique de divers Peuples & de différentes Sociétez.

TOME I.

A ROUEN,
Chez JEAN BATISTE MACHUEL le Jeune,
Rue Damiete, vis-à-vis Saint Maclou.

M. DCC. XXI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
924764A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1923 L

AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage, dont on fait part au Public dans ces trois Volumes, a été trouvé en Manuſcrit dans le Cabinet de ſon Auteur, après ſa Mort; &, comme il eſt tout rempli de Véritez extrémement intéreſſantes pour certaines Gens au reſſentiment deſquels on ne s'expoſe pas d'ordinaire impunément, il y a tout lieu de croire qu'il n'auroit jamais vû le jour, ſi un des intimes Amis de l'Auteur ne s'en étoit adroitement emparé à l'inſçu de ſa Famille, & n'avoit pris ſoin d'en procurer l'Impreſſion.

AVERTISSEMENT.

On y verra un Journa fort éxact & très circonſtan cié d'un Voyage fait aux In des Orientales, pour le comp te & par ordre de la Com pagnie des Indes Orientale de France, & ſous la condui te de Mr. du Queſne Che d'une Eſcadre de ſix Vaiſ ſeaux, depuis le 24 Février 1690, juſqu'au 20 Août 1691

L'Auteur ne ſe renferm pas tellement dans le ſimpl Détail de ce qui regarde ſon Eſcadre en général, & ſon Vaiſſeau en particulier, qu'i ne s'égaïe de tems en tems ſu divers Sujets, tantôt de Théo logie, tantôt de Philoſophie tantôt d'Hiſtoire, & même aſſez

aſſez ſouvent de Galanterie & de Chronique médiſante. Il auroit ſans doute été plus à propos de faire main baſſe ſur quelques uns de cès derniers Endroits, que de les publier, parce que la Pudeur n'y eſt pas toujours aſſez ménagée : mais, on n'en a point été le Maître ; & la Perſonne, de qui l'on tenoit le Manuſcrit, n'a jamais voulu conſentir qu'on en retranchât aucune des choſes aux quelles l'Auteur avoit trouvé à propos d'y donner place.

Il les a toujours traitées d'une maniere également agréable, & intéreſſante ; &, chemin faiſant, il débite ſur tous ces Sujets ſes propres Opi-

nions, qui ſont quelquefois aſſez ſingulieres, & aſſez dignes de la curioſité des Lecteurs.

Il paroit que c'étoit un Homme fort dégagé des Préjugés vulgaires ; à qui les Noms n'en impoſoient point ; qui vouloit voir par ſes propres Yeux, & ne juger que par ſes Lumieres ; en un mot, aſſez deſintéreſſé pour rendre le plus ſouvent juſtice à toutes les Nations, & même à toutes les Communions, ſi l'on en excepte les Anglois & les Réformez ; contre leſquels il eſt quelquefois d'un peu trop mauvaiſe Humeur. Tout Catholique-Romain qu'il étoit, il ne pouvoit ſouffrir la Perſé-

ſécution : il vouloit qu'on laiſſât à chacun la Liberté de ſuivre les Lumieres de ſa Conſcience ; & ce ſeul Point le fera ſans doute regarder avec eſtime par les Honnêtes-Gens. Il étoit, d'ailleurs, vrai, franc, ſincere, & ſi naturel, qu'il ne pouvoit ſe gêner pour qui que ce fût : il diſoit ſans façon tout ce qui ſe préſentoit à ſon Eſprit ; &, comme il le dit lui-même en plus d'un endroit de cet Ouvrage, il laiſſoit aller ſa Plume *tout comme elle le vouloit.*

Cela convient tout auſſi bien à ſon Stile, qu'à ſes Penſées. En effet, quoi qu'il ſoit très agréable & très engageant,

AVERTISSEM

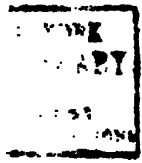
on ne laiſſera pas
quer, mais raremen
Négligences qui l
doute échappées ;
comme on le ſçait,
naire des Ouvrages
L'Auteur auroit a
corrigé ces Endro
écrit ſon Ouvrage
ner au Public ;
point cru que la m
permiſe à d'autr
donc contenté de
tement ſon Man
joindre ce petit
tiſſement.

A Rouen, le 15

T.

on ne laiſſera pas d'y remarquer, mais rarement, certaines Négligences qui lui ſont ſans doute échappées; & c'eſt là, comme on le ſçait, le ſort ordinaire des Ouvrages Poſthumes. *L'Auteur auroit apparemment corrigé ces Endroits, s'il avoit écrit ſon Ouvrage pour le donner au Public; mais, l'on n'a point cru que la même choſe fût permiſe à d'autres. On s'eſt donc contenté de ſuivre éxactement ſon Manuſcrit, & d'y joindre ce petit mot d'Avertiſſement.*

A Rouen, le 15 Mars 1721.



Tom. I. Pag. I.

...ouest.

...D-OUEST.

...rd-Ouest quart de Nord.

Nord-Nord-Ouest.

Nord-quart de Nord-Ouest.

NORD.

Nord-quart de Nord-Est.

Nord-Nord-Est.

Nord-Est quart de Nord.

...D-EST.

...rt d'Est.

JOURNAL
D'UN
VOYAGE
AUX
INDES ORIENTALES.

A MONSIEUR ***

MONSIEUR,

Quoi qu'il y ait plus de dix-ſept ans que ce Voyage ſoit fait, je ne laiſſe pas de vous l'adreſſer, premiérement, parce qu'il m'a paru que vous ne ſeriez pas fâché d'être inſtruit par une plume ſincére de la maniére dont ſe paſſent les choſes dans un Païs ſi éloigné; ſecondement enfin, parceque le Journal ou les Mémoires que j'avois faits pour feu Monſieur de Seignelai, Secretaire d'Etat de la Marine, & par ſon ordre, m'étant reſtez par ſa mort, & y aiant quantité de choſes qui me paroiſſent très ſérieuſes, dont il auroit fait uſage, comme il

a fait de ceux du Canada, que je lui ai donnez, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché de les savoir. Ce que je vous envoie est la Compilation de trois Journaux que j'avois faits, l'un pour Monsieur de Seignelai, le second pour Monsieur ..., & l'autre pour moi. Il les comprend tous, & ne contient rien que de très vrai; & il n'y a que les gens qui y sont attaquez, qui puissent avoir le front de démentir des véritez connues par tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans l'Orient, & que je suis prêt d'afirmer par tout ce qu'il y a pour moi de plus venerable. Mon dessein n'a nullement été de leur faire ma cour, je n'ai eu en vüe que la sincérité, & j'écrivois pour un Sécrétaire d'Etat, auquel la plus affreuse vérité ne faisoit aucune peine, & auquel il auroit été très dangereux d'en imposer.

Février 1690. Nous sommes partis ce matin Vendredi 24 Fevrier 1690 de l'Orient de Port Loüis en Bretagne, & avons moüillé devant l'Isle de Graye, non pour y rester long-tems, mais pour y recevoir des Marchandises & des Canons, qui auroient trop chargé les Vaisseaux en rade, & auroient pu nous empêcher d'en sortir.

Nous

Nous ſommes ſix Vaiſſeaux de Compagnie, tous équipez, moitié Guerre & moitié Marchandiſe, bien fournis de munitions & d'équipages, commandez par des Officiers qui ont donné des preuves certaines de leur conduite & de leur valeur : Et ces ſix Vaiſſeaux ſont pour le compte de la Compagnie Royale des grandes Indes Orientales. Février. 1690.

Le Gaillard, qui porte Flame & Pavillon d'Amiral, eſt command par Monſieur du Queſne, Capitaine de Vaiſſeau. Il eſt Neveu du grand & fameux Monſieur du Queſne, Lieutenant Général, qui a mieux aimé renoncer au Service & aux honneurs du Bâton de Maréchal de France, que d'abjurer les erreurs de Calvin. On ajoûte à ſon nom celui de Guiton, pour le diſtinguer des autres Meſſieurs du Queſne, & parceque ſa mere étoit fille du fameux Guiton, Maire de la Rochelle, qui deffendit ſi bien cette Ville contre Loüis XIII en 1628. Il a déja été aux Indes, & y a été pris priſonnier par les Hollandois, qui ne l'ont pas aſſez bien traité pour s'en faire un Ami : au contraire, il paroit qu'il en conſerve un vif reſſentiment, & qu'il ne fera pas un trop bon parti à ceux qui lui

Février 1690. lui tomberont entre les mains. Tant mieux ; toute l'Escadre en profitera. Son Vaisseau est monté de quatre cent cinquante Hommes & de quarante-huit Canons.

L'Oiseau est commandé par Monsieur le Chevalier d'Aire, Fils de Monsieur d'Aire, qui a été Intendant à Rouën. Il est Capitaine de Frégate. Il s'est fort distingué dans toutes les occasions où il s'est trouvé. Il est Normand : par conséquent, Ennemi mortel des Anglois ; & malheur à ceux de cette Nation qui tomberont sous sa coupe. Il n'est nullement pitoyable, ou je suis fort trompé, & je ne crois pas l'être ; du moins je lui ai oüi dire à lui-même qu'il se feroit assurement sauter en mettant le feu à son Vaisseau, comme fit l'année derniére Monsieur le Marquis du Ménai, plûtôt que de se laisser prendre Je suis persuadé qu'il en feroit autant, quoi que le Roi ait dit au sujet de ce Marquis, qu'il étoit très aise que ses Officiers fissent voir leur bravoure & leur intrépidité ; mais qu'il n'approuvoit point cette férocité qui tenoit du déséspoir. Monsieur d'Aire dit là-dessus, que ces paroles sont dignes du Roi ; mais qu'elles

ne

ne doivent point empécher un Officier de Mer de faire son devoir, & de périr avec son Vaisseau, s'il ne le peut pas ramener où il l'a pris. Ce qui me donne encore lieu de croire qu'il le feroit comme il le dit, c'est qu'il étoit de la Societé de Messieurs les Chevaliers de Grancey & de Levi, de Monsieur de Bagneux, & d'autres, dont peut-être je parlerai dans la suite, qui tous se faisoient un honneur ridicule de ne croire que foiblement les Véritez Evangéliques, de donner tout à la Prédestination, & d'approuver ce que dit Juvenal: Février 1698.

Summum crede nefas Animam præferre Pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.

Ce qui, à ce qu'on croit, n'a pas servi à l'avancement de leur Fortune; parceque le Roi n'a jamais aimé les gens de ce caractére, & qu'il a toûjours voulu que la crainte de Dieu marchât avant toute chose: ce qui est digne, non seulement d'un Roi Très-Chrêtien, mais d'un simple particulier honnête homme. L'Oiseau est monté comme le Gaillard de quatre cent cinquante Hommes, & de quarante-huit Canons.

Février 1690. Le Floriſſant eſt le troiſiéme Vaiſſeau en ordre. Il a été bâti à l'Orient du Port-Loüis. Voici ſon troiſiéme voiage aux Indes. C'eſt le plus beau de l'Eſcadre. Monſieur du Queſne avoit envie de le monter; mais il en a été dégouté, aiant appris qu'il eſt lourd, & pas bon voilier. Il eſt monté de trois cent cinquante Hommes & de trente-huit Canons. Il eſt commandé par Monſieur de Joyeux, Capitaine de Frégate, qui ne fait pas le voyage de bon cœur, c'eſt lui-même qui le dit, peut-être parce qu'il a un Supérieur, & qu'il auroit voulu commander en Chef; peut-être auſſi, parce qu'il auroit voulu avoir plus de témoins de ſa bravoure. Le bruit ſecret eſt qu'il eſt remarié depuis peu à une Normande, dont il connoit la vivacité, qui, dit-on, n'a point eu de fleurs depuis le Sacrement, & qui n'a pas laiſſé de lui faire un ouvrage naturel au bout de ſix mois, & qu'il craint que pendant le voyage elle ne ſe conſole de ſon abſence avec un autre. Qu'il en ſoit ce qu il plaira à Dame Fortune, ſes maniéres ſont aſſez ſéches, & ne tiennent en rien de celles de Monſieur du Queſne, dont l'abord eſt tout gracieux, & qui fait ci-

vi-

vilité & amitié à tout le monde. Il passe cependant pour très bon Officier, très bon Matelot, & fort brave homme: qualitez plus nécessaires ici que toute autre. Il a été aux Indes, & a été pris par les Hollandois au Cap de Bonne-Esperance: il étoit sur la Maligne, qu'il commandoit; les Ennemis le prirent en même tems que le Coche. J'en raporterai l'Histoire lorsque nous serons au Cap: elle sera mieux qu'ici. Février 1690.

L'Ecueil, sur lequel je suis, est commandé par Monsieur Hurtain, Lieutenant de Vaisseau. C'est un vieux Matelot, natif de la Tremblade près Broüage, lieu qu'on peut appeller la pepiniere des Matelots. Il a servi toute sa vie; il a été pris prisonnier plusieurs fois, & a été quatre ans Esclave à Alger. Le grand du Quesne, sous lequel il a servi très long-tems, & qui connoissoit sa bravoure, l'avoit poussé jusques à la qualité de Lieutenant de Frégate; mais sa Fortune en étoit resté là. C'est sa faute: il ne doit s'en prendre qu'à son entêtement pour l'Héresie de Calvin; n'y ayant que quatre ans qu'il s'est converti, & plus d'un an après la supression de l'Edit de Nantes. Il a pour lors été fait Lieute-

Février 1690 hant de Vaiſſeau & Capitaine de Frégate; & c'eſt ce qu'il eſt aujourd'hui. Je le connois dès il y a long-tems, ayant été enſemble en Canada. C'eſt un très honnête homme, bien de mes Amis, & avec lequel j'eſpére bien vivre. Il y a, ſur notre même Vaiſſeau, un nommé Monſieur de la Chaſſée, qui commande une Compagnie Franche, & qui a été dans toutes les Guerres de Hollande: il a de l'eſprit infiniment, beaucoup de ſervice, & bonne mémoire. Il aime, auſſi bien que Monſieur Hurtain, à boire le petit coup: & je ne le hais pas; tout cela me fit demander dès l'année paſſée d'être mis ſur l'Ecueil. Je ne m'y ſuis point ennuié, & j'eſpére bien ne m'y point ennuier encore. On dit que nous ſommes tous trois faits l'un pour l'autre, & trois têtes dans un bonnet. Tant mieux: nous en vivrons mieux; & ſi la concorde eſt troublée, ce ne poura être que par un nommé Mr. de Bouchetiers, qui ſe fait nommer le Chevalier. Je ne ſçai de quel ordre, ne lui voyant ni Croix de par Dieu, ni de par le Diable. Il n'y a que huit jours qu'il eſt revenu au Port-Loüis, & qu'il a trouvé le ſecret de ſe faire univerſellement haïr. Il eſt tout

frais

frais emoulu d'Eſpagne, où il a demeuré fort long-tems, & d'où il nous paroit avoir aporté toutes les mauvaiſes qualitez du Païs, ſans en avoir contracté aucune bonne. Une taciturnité & une gravité inexprimable, une barbe en forme de garde de poignard, un orgueil & une morgue à faire peur aux vaches ou tout au plus aux petits enfans, un eſprit de primatie qui ne lui permet pas de ſe communiquer à perſonne, & un amour propre qui ne ſouffre aucun égal, & qui l'autoriſe à préferer ſon ſentiment particulier à celui de tous les autres. Voilà ſon caractére, dont il a donné & donne encore journellement des marques; & caractére qui ne convient nullement aux François. Tant pis pour lui: il faudra, vouſit ou non, qu'il ſe réforme, ou qu'il ſe brouille avec tout le monde; car certainement je ne voi ici perſonne d'humeur à en ſouffrir quoique ce ſoit; il ſemble même qu'il ſe forme une eſpece de conjuration pour le contrarier en tout, le ſervice à part. Notre Vaiſſeau eſt monté comme le Floriſſant de trente-huit Canons, & de trois cent cinquante Hommes. Février 1690.

Le Dragon, petit Vaiſſeau, n'a que cin-

Février 1690. quante Hommes & vingt quatre Canons. C'eſt une Frégate, qui appartient au Roi. Elle eſt commandée par M. de Quiſtillic, Gentilhomme Breton, Capitaine de Frégate. C'eſt un homme d'environ trente-trois à trente-quatre ans, parfaitement bien fait. Il paſſe pour bon Officier & très brave. Je le croi d'autant plus, que ce que je lui ai vû faire au Port-Louïs, en ma préſence, dans une occaſion que le hazard ſeul avoit fait naître, m'indique un homme également ſage & vigoureux. Monſr. du Queſne, ſous lequel il a ſervi l'année paſſée, à la deſcente que Monſr. le Comte d'Eſtrées fit en Irlande, l'eſtime beaucoup, & l'aime. Cela ſeul fait ſon éloge. Notre Commandant n'eſt pas d'humeur à prodiguer ſon encens au faux mérite.

Le Lion, autre Frégate, appartenant au Roi, montée, armée, & équipée comme le Dragon, eſt commandée par Monſr. de Chamoreau. Il m'eſt impoſſible de le caractériſer, parce qu'il y a peu de tems qu'il eſt arrivé, & que je n'ai eu aucune relation avec lui. Tout ce que j'en ſçai, c'eſt qu'il eſt comme Monſr. de Quiſtillic Capitaine de Frégate, & qu'il paroit, vif, ardent, & réſolu: du reſte, très

très bien fait de sa personne. Il étoit Enseigne sur l'Oiseau avec Monsr. de Vaudricourt, lorsque Monsr. le Chevalier de Chaumont alla Ambassadeur à Siam, & que Monsieur l'Abbé de Choisi l'accompagnoit. Février 1690.

Outre le nombre d'hommes qui composent les équipages des six Vaisseaux, nous avons encore sur l'Escadre quantité de Passagers, tels que sont les Marchans & Commis que la Compagnie envoye dans les Indes, d'autres qui y vont pour leur compte, des Prêtres de la Congrégation des Missions étrangéres, dont nous avons deux sur notre Bord, qui sont Messieurs Charmot & Guisain ennemis mortels de Confucius & des Cérémonies Chinoises. Il y a des Peres Jésuites repandus sur les trois autres gros Vaisseaux de l'Escadre, entre autres le Révérend Pere Tachard, qui a déja fait bien du bruit dans le monde, & qui suivant toutes les apparences en fera encore bien davantage dans la suite du tems, s'il continue, ses Ambassades pour les Têtes Couronnées. Il est sur le Gaillard avec M. du Quesne notre Amiral, & avec lui plusieurs Siamois, Mandarins & autres, qui repassent dans leur Patrie. Mais, à propos

Février 1690. d'eux, comment vont-ils faire lorſqu'ils ſeront retournez chez eux où il ne croit point de vin, eux qui l'avaloient de ſi bonne grace à Paris, & avec qui j'en ai bu copieuſement au Port-Louis? Comment ſe paſſeront-ils de nos vins de Bourgogne & de Grave? Je n'en ſçai rien. Mais, l'amour du prochain m'oblige à les plaindre, par ce que je ſerois à plaindre en leur place: ils ne pouront plus dire,

Capaciores affer huc puer ſcyphos.

On auroit beau me prêcher le Proverbe ordinaire.

Cum fueris Romæ, Romano vivito more;
Cum fueris alibi, vivito ſicut ibi:

cela ne ſatisferoit point mon oreille, & ne rafraichiroit point mon goſier, que je n'aime point à ſentir altéré.

Me propoſant d'écrire tous les ſoirs ce qui ſera arrivé dans la journée, on ne doit pas eſperer de trouver un de ces ſtiles fleuris, qui rendent recommandables toutes ſortes de Relations; mais on peut-être certain, qu'outre l'éxactitude

de, la pure & ſimple verité s'y trouve- Février
ra. Je ſuis naturellement ſincére, & in- 1690.
capable d'impoſer: ainſi, on poura croire avec aſſurance ce qu'on lira dans la ſuite; étant fortement réſolu de donner pour mon compte un dementi au Proverbe vulgaire, qui dit, qu'il fait bon mentir à qui vient de loin. Je n'écrirai rien que je n'aie vû moi-même, ou du moins qui ne m'ait été aſſuré par des gens dignes de foi, & dont la fidélité ne me paroitra point ſuſpecte; & je diſtinguerai ce que j'aurai vû, d'avec ce que j'aurai apris, afin qu'on puiſſe diſtinguer l'un d'avec l'autre.

N'écrivant que pour vous, Monſieur, je vous prie par avance de ne montrer mon Journal qui que ce ſoit pendant ma vie. Cette priere ne doit point vous ſurprendre: puiſque la méfiance, qui me la ſuggére, n'a raport qu'à la crainte que j'ai moi-même de ma propre fragilité; & que ma ſincérité, l'enchainement du diſcours, la matiére, & d'autres occurences, me pouſſent à écrire quelques veritez, dont quelques-unes pourroient m'attirer des ennemis que je ne cherche point, & même ſcandaliſer des gens imbus d'une eſpéce de dévotion ſcrupuleuſe, pour ne

Février 1690. pas dire superstitieuse, qui croyent qu'on attaque les Veritez de la Religion, lorsqu'on rend aux Ministres de l'Evangile la Justice qui leur est duë Tels sont les dévots d'une Compagnie que j'introduirai souvent sur la Scene ; gens, qui ne veulent être, ni éclaircis, ni désabusez ; gens, qui regardent les veritez de ce côté, & sur ce sujet, comme des médisances ; gens idolâtres de leur prévention ; & gens avec lesquels je ne veux avoir rien de commun, ni a déméler. En un mot, c'est contre moi-même, Monsieur, que je me mets en garde par la priére que je vous fais, & nullement contre votre bon cœur, & votre probité. Cela posé pour fondement, je laisserai aller ma plume.

Ce que nous attendons de l'Orient du Port-Louïs arrive à tous momens ; & si cela continuë, tout sera embarqué demain avant midi.

Du Samedi 25 Février 1690.

Les Canons, les grosses Marchandises, le reste des aggrez & apparaux, arrivent à la file. Notre Vaisseau est entouré de Barques & de Chaloupes, dont l'équipage travaille & est en mouvement ;

&

& ſuivant toutes les apparences, je retournerai cette nuit à l'Orient, pour donner mon dernier reçû, & ſigner le rôle & l'inventaire, parce que demain matin à la pointe du jour nous ſerons prêts de mettre à la voile. J'ai un paquet de Lettres : je vous les envoye, & vous ſuplie de les faire tenir. Février 1690.

Vous ſçavez que dès l'année paſſée je devois faire le Voyage des Indes. Vous ſçavez que l'Eſcadre qui y étoit deſtinée étoit déja moüillée à Graye, au même lieu d'où je vous écrit à préſent. Vous ſçavez que ſur le point de partir nous eûmes ordre de la Cour de nous rendre à Breſt, pour nous joindre à l'Armée Navale commandée par Monſieur de Tourville ; mais vous ne ſçavez pas le reſte, & ce qui donna lieu à la foudroyante Lettre que je receus de vous au Port-Louïs au retour de la Campagne, qui ne fut pas longue, puiſqu'elle ſe borna à garder les côtes de Bretagne, & Belle-Iſle, & qu'il n'y eut que Monſieur le Marquis du Menay qui ſe fit ſauter de peur de tomber entre les mains des Anglois qui ne voulurent pas attacher une Action générale. Ce Marquis étoit allé les reconnoître ; mais la nuit & la brume le firent trop avancer, puiſqu'à la pointe du jour

il

Février 1690 il ſe trouva dans leur centre hors d'état de leur échaper. Il ſe batit en brave homme; & ſe ſentant bleſſé à mort, il fit ſauver tout ſon monde, & mit le feu à ſon Vaiſſeau.

Voici ce qui me regarde, & que ne ſçavez point, quoi que ç'ait été à vous que j'ai envoyé mes comptes, & que ç'ait été vous qui les avez préſenté au Bureau, & que vous m'ayez écrit vous même qu'ils y avoient été approuvez, & que tous Meſſieurs de la Compagnie étoient contens de ma conduite, & vous en avoient complimenté. Soit dit par parentaiſe, au nom de Dieu ne m'écrivez plus de pareilles Lettres, à moins que vous ne ſoyez convaincu que j'aurai merité la dureté de vos reprimandes. Voici le fait.

C'avoit été Monſieur Goüault, qui avoit fait l'Armement comme Directeur & Interreſſé dans la Compagnie. Rien n'y manquoit; &, comme j'ai dit, & que vous le ſçavez, nous étions prêts à partir, lorſque nous reçûmes ordre de nous rendre à Breſt. Cet ordre étoit ſi précis & ſi preſſé, qu'à peine eûmes nous le tems de mettre à terre les plus groſſes & les plus embarraſſantes Marchandiſes. Tous

les

les vivres généralement nous reſterent, & entre autres le pain, qui fut cauſe de ce qui arriva. Février 1690.

Si-tôt que notre fumes moüillez en rade à Breſt, j'allai trouver le S. Albus Directeur des Vivres pour M. du Pile Entrepreneur général. Je le priai, ſuivant les ordres que j'avois, de le diſtribuer ſur les Vaiſſeaux du Roi qui en manquoient, ſauf à lui à en tenir compte à la Compagnie, & lui en portai quatre galettes. Notre biſcuit, ou notre pain, valloit infiniment mieux que celui qu'il fourniſſoit aux Vaiſſeaux du Roi, & il eſt très facile à comprendre qu'une Compagnie telle que celle des Indes, qui fait ſes proviſions elle même ſans le ſecours d'un Entrepreneur, & qui fait boulanger ſon biſcuit pour un Voyage de deux ans, ſe ſert de meilleur froment, & de farine plus épurée, que ne fait un Munitionnaire, qui eſt toujours friponné par ſes Commis, outre le gain, qu'il y fait lui-même. Quoiqu'il en ſoit, Albus me repondit brutalement, qu'il avoit plus de pain qu'il ne lui en falloit pour fournir tous les Vaiſſeaux du Roi, & qu'il ne prendroit pas celui de la Compagnie, parce qu'il n'en avoit pas beſoin. Je ſortis

Février 1690 tis d'avec lui, ſans en tirer aucune reponſe ni civilité, quoique je l'en accablaſſe: Je connus pas ſes maniéres qu'il n'y a point d'animal plus intraitable, qu'un Faquin de Gaſcon en place.

D'un autre côté, le Commandeur de Combes, qui avoit pris poſſeſſion du Vaiſſeau en qualité de Capitaine, & dont M. Hurtain n'étoit plus que Lieutenant, me preſſoit ſans quartier de faire ôter ce pain repandu dans les Courſiers, les Doublures, les Courroirs, & la Sainte Barbe, où il incommodoit le ſervice du Canon, le travail des Charpentiers, des Calfats, & des Canonniers. La quantité en étoit très conſidérable, & montoit à plus de cinquante milliers. Je retournai trouver Albus, & le priai que du moins il prêtat à la Compagnie un de ſes Magaſins vuides, pour y ſerrer ce pain, puiſqu'il refuſoit de le prendre. Autre brutalité. Il me refuſa tout plat, me diſant pour toutes raiſons que les uſtanciles de la Boulangerie y étoient renfermez, qu'il ne les dérangeroit pas, & que je pouvois comme, Monſ. de Combes me l'avoit dit, jetter tout le pain à la Mer; qu'en le faiſant ainſi, je ferois mon profit à moi-même, puiſqu'un ſimple Procès verbal m'ac-

m'acquiteroit de tout, & me mettroit de l'argent en bourſe par la vente que je pourois faire aux Païſans d'une partie de ce pain. Février 1690.

Je veux pieuſement croire qu'il ne me donnoit ce conſeil qu'en plaiſantant; mais je ne laiſſe pas, très juſtement, d'être perſuadé qu'il s'en ſeroit utilement ſervi, s'il avoit été en ma place. Je dirai plus: c'eſt que Monſieur du Pile croyoit, peut-être, n'employer que d'honnêtes gens; & que M. Albus eſt un très ardent fripon. La ſuite le prouvera. Il eſt encore en place, après en avoir été chaſſé; & ſi M du Pile eſt de votre connoiſſance, vous pouvez l'en aſſurer ſur ma parole.

Me voyant tout à fait rebuté par le Seigneur Albus, non ſans quelque parole peu honnête, je me concertai avec M. Hurtain, & j'écrivis à Mr. le Mayer Directeur pour la Compagnie à l'Orient, & à M. Chevallier Controleur & Tréſorier. Je leur envoyai un Exprès, par lequel je leur mandai ſur quel pié étoient les choſes; & leur demandai leurs ordres précis par le même Courier, n'y ayant aucun tems à perdre, l'Armée ſe diſpoſant à faire voile, & Mr de Combes qui avoit

déja

Février 1690. déja fait embarquer les gros Canons de Fonte, étant réſolu de faire jetter le pain avant que de démarer, malgré les priéres de M. Hurtain & les miennes, parce qu'il n'y avoit rien à eſpérer de la dureté d'Albus, auquel lui-même & M. Champi d'Eclouſeaux, Intendant, en avoient parlé. Je leur écrivis que le même Monſr. de Combes nous avoit dit à M. Hurtain & à moi, qu'Albus vouloit obliger les Vaiſſeaux armez par la Compagnie à jetter leur pain, ou à le lui vendre à ſon prix. Apparemment pour le prendre comme pain moiſi, & en faire ſon profit ſeul.

Je reçûs leur réponſe dans les vingt quatre heures, qui m'authoriſoit à faire ce que je jugerois à propos; qu'ils me conſeilloient pourtant de chercher quelque endroit, pour mettre ce pain à couvert juſques au retour; ſi non que je le vendiſſe à qui voudroit l'acheter; qu'il revenoit à la Compagnie à ſept livres dix ſols le quintal; & qu'ils m'autoriſoient à le livrer à cent ſols, ce qui étoit un tiers de perte.

Voyant de ma part qu'il n'y avoit point de plus prompt & de plus ſage parti à prendre; je me reſolus à chercher quel-

quelques endroits pour ſerrer ce pain, ou au pis aller de le faire afficher. J'en parlai à M. l'Intendant, qui me parut approuver l'alternative, mais ſans me donner d'ordre ſur le choix. Etant donc abandonné à ma bonne foi, & à ma propre conduite, je cherchai des endroits vagues pour y mettre ce pain, juſques à ce que des Barques du Port-Louïs, ou nous, à notre retour, puſſions le prendre. J'en trouvai; mais je n'arrêtai point le prix du louage, parce que M. Hurtain n'y étoit pas préſent, & que je ne voulois rien faire ſans ſon avis, & ſans un témoin comme lui. Février 1690.

Juſtement comme j'allois dans le Paſſager du Rocher à Recouvrance, pour aller à bord pour en amener M. Hurtain, je trouvai deux Capitaines ou Maîtres de Vaiſſeaux Marchands de la Rochelle, que je connoiſſois, il y avoit plus de ſix ans. Nous renouvelâmes notre ancienne connoiſſance, en nous embraſſant. J'étois à jeun. Je leur offris bouteille; la bouteille ne nuit pas toujours: ils l'acceptérent, & nous allâmes à l'Imago Saint André. En déjeunant, ils me dirent ce qui les retenoit à Breſt; autre Friponnerie d'Albus; qu'ils étoient venus chargez de vin

pour

Février 1690. tes affaires? Ha! mon Capitaine, lui répondis-je, je ne vous ai pas envoyé quérir pour être grondé moi-même: c'eſt pour dîner avec vos amis & les miens. Eh bien dinons donc, dit-il: & nous nous mîmes tous quatre à table

J'avois fait appr ter un dîner le plus propre que j'avois pû, bien certain que je ne le payerois pas. Ni M. Hurtain ni moi, comme nous en étions convenus, ne dimes pas un mot qui eut aucun raport ni à Albus, ni au pain; & ce ne fut que la ſuite de la converſation qui les obligea d'en parler les premiers, & de dire le ſujet de leur ſéjour à Breſt. Tien, l'Ecrivain du Roi, me dit M. Hurtain, il ne tient qu'à toi de tirer ces pauvres Diables là d'intrigue: donne leur une centaine de quintaux de pain. Moi! repris-je. Suis-je le maitre du bien de la Compagnie? & comptez-vous pour rien cent quintaux de pain? Je voudrois en avoir ſix cent quintaux, reprit Chaviteau: c'en ſeroit tout autant qu'il nous en faudroit pour notre Voyage de Canada. Ecoute, Chaviteau, lui dit Monſieur Hurtain: va toi même ſur la Rive, demande le Canot ou la Chaloupe de l'Ecüeil, & dis à un des Matelots qu'il vienne ici, & m'apporte

porte du pain, & que j'en veux manger une Galette avec du Beure. Chaviteau y alla. Le Matelot vint & apporta du pain, dont lui & des Herbiers furent charmez. Il eſt inutile de raporter la converſation, dont le réſultat fut que je leur livrerois inceſſamment ſoixante milliers de pain biſcuit pareil à ce qu'ils en emportoient, au prix de ſept livres dix ſols le quintal. (C'eſt le même prix que Meſſieurs le Mayer & Chevalier m'avoient mandé qu'il revenoit à la Compagnie; & m'aiant donné pouvoir de le donner à cent ſols, ç'eût été cinq cens écus de profit pour Monſieur Hurtain & moi, ſi nous avions été de la Côte ou Tribu d'Albus.) Ils donnérent des arres, paierent le diné, & allerent chercher des ſacs. Février 1690.

Monſieur Hurtain & moi, allâmes chez Monſieur l'Intendant, à qui nous ne dimes rien du marché, parceque cela ne le regardoit pas. Il n'en fut pas de même de Monſieur de Combes, que nous trouvâmes chez lui, où il avoit diné, & où il joüoit. Nous lui dîmes ce que nous avions fait. Il en eut une joie d'autant plus ſenſible qu'il n'aimoit point le Seigneur Albus, parce qu'il le re-

Février 1690 regardoit de ſon véritable point de vuë. Ils ſe parlerent enſemble lui & Mr Hurtain, & celui-ci me donna ordre d'aller au Magazin du Roi prendre des fleaux & des poids. Je les portai à bord à ſix heures du ſoir. Je trouvai déja plus de cent ſacs plains, & nos volliers occupez à en faire encore d'autres avec de la toille de voile de rechange. On travailla toute la nuit, & le pain fut pezé, livré, & emporté, qu'il n'étoit pas plus de ſept heures du matin. Je reportai au Magazin du Roi les fleaux & les poids, & l'eſprit content j'allai joindre les Acheteurs au Pavillon, où le marché s'étoit fait, & où nous avions diné la veille. Je les trouvai tous aſſemblez, & les apprêts d'un déjeuné magnifique & dans l'ordre; & pour ſurcroît de plaiſir, j'y trouvai Meſſieurs de Combes & Hurtain avec deux autres Capitaines de Vaiſſeau, qui ſont Monſieur de Ferville & Monſieur de Beaujeu le Jeune. Ils ne ſont point Amis d'Albus : ils burent pourtant à ſa ſanté, mais à la Poitevine, c'eſt a dire, rancune tenant, comme à celle d'un mauvault, & d'un faquin. Ils promirent le ſecret ſur le pain, & promirent de ſoutenir la gageure.

Il

Il faut ſçavoir, que Monſieur de Ferville commandoit le Vaiſſeau le Sans-pareil, & qu'en ſortant du Pavillon, où nous avions tous amplement déjeuné, il avoit été chez Monſieur des Clouzeaux, Intendant, & lui avoit demandé du pain, pour ſon équipage en rade. Albus, employoit en effet les fours pour la ſubſiſtance journaliere de l'Armée; mais le pain, ou le biſcuit, pour la Campagne, n'étoit pas tout à fait fourni au Navire le Sans-pareil, qui pourtant ſubſiſtoit ſur ſon armément, parce que Mr. de Ferville aimoit mieux que ſes Matelots & le reſte mangeaſſent de bon biſcuit, que du pain boulangé, qui ordinairement n'eſt fait que du rebut de la farine, qui n'eſt pas propre à faire du biſcuit. Ainſi, il inſiſta à en demander, tant pour la conſommation journaliere, que pour le remplacement de celui qui avoit été conſommé, & en demanda à prendre ſur l'Ecueil, où le Commandeur de Combes préſent l'avoit encore aſſuré le matin, qu'il y en avoit trop, qu'on ſeroit obligé de jetter à la Mer, quoiqu'il fut excellent. Février 1670.

Pour augmenter l'embaras d'Albus, qu'on avoit envoyé querir, ils firent

Février 1690. tous deux ſemblant d'ignorer, que ce pain avoit été vendu, & livré; & qu'ainſi il n'étoit plus à bord: ils firent plus, puiſqu'ils montrerent à l'Intendant de ce pain, & lui demanderent à lui pourquoi celui qu'il fourniſſoit n'étoit pas ſi beau, puiſque le Roi en payoit bien plus que la Compagnie? Ils ne le traiterent véritablement pas de fripon; mais l'équivalant ne fut pas épargné. Albus, n'ayant point de raiſon valable de refus, fut obligé, en préſence de l'Intendant, d'en tirer ſur moi dix milliers. Son billet étoit conçu comme d'un ſuperieur à un valet, & me fut rendu dans le Vaiſſeau où je m'étois retiré. Le coup étoit fait à la main, & j'eus le plaiſir d'humilier l'orgueil du Gaſcon. Quand ce billet auroit été le plus honnête du monde, il m'auroit été impoſſible d'y déférer; mais ſa teneur ouvrit le chemin à ce que je méditois. Il commençoit par ces mots imperatifs: L'Ecrivain du Roi de l'Ecuëil delivrera pour le Vaiſſeau du Roi le Sans-pareil dix milliers de pain biſcuit, &c. Le tout ſans Monſieur ni Madame.

Ce billet me fut rendu par un Commis des Vivres à la Boulangerie, qui devoit

voit voir pezer le pain, & par le Com- Février
mis des Vivres du Sans-pareil. Ils avoient 1690.
apporté des ſacs, des poids, & le reſte. Je commençai par leur demander, quels ils étoient, & de quelle part ils venoient ? Ils me le dirent. Hé bien, repris-je, remportez tout votre étalage : dites à Albus, que je ſuis bien Monſieur, pour un homme comme lui. Ajoutez lui, qu'il n'y a plus de pain à bord, puiſqu'il eſt cauſe que je l'ai fait jetter à la Mer. Ajoutez encore, que quand il y en auroit, ce ne ſeroit pas pour lui; qu'il devoit le prendre quand je le lui ai offert : rendez lui ſon honnête Billet de Change; & l'avertiſſez de ma part d'apprendre la civilité, s'il ne la ſçait pas : dites lui que voilà l'état que que j'en fais, ajoutai-je en le déchirant, & en le jettant ſur le pont; & en même tems je leur tournai le dos, & rentrai dans la grand' Chambre, où j'écrivis à Meſſieurs le Mayer & Chevalier, en leur envoyant les Lettres de Change, que Chaviteau & des Herbiers m'avoient donné en payement.

Tout cela étoit de concert, entre Mrs. de Combes, de Beaujeu, de Ferville, Hurtain, & moi : ainſi, ils ſçavoient ce

Février 1690. qui devoit réüſſir de la demande d'Albus. Ils ſe promenoient tous quatre enſemble, lorſque celui-ci y arriva avec ſes deux Commis, & ſon Billet déchiré à la main. Il fut aſſez bête, pour les prier de venir avec lui chez M. l'Intendant, & Monſ. de Ferville plus que les autres, qui faiſoit le fâché à merveille. Ne cherchant qu'à ſe divertir aux dépens du Couſis, ils l'accompagnérent avec plaiſir. Il m'y peignit comme un autre lui-même, & ſe ſervit pour faire mon Portrait de toutes les noires & vilaines couleurs qu'il trouvoit dans lui, & qui lui convenoient, ce qui eſt aſſûrement beaucoup dire, mais pourtant ſans éxagérer. M. de Combes prit la parole, & dit à Monſr. l'Intendant, que quoiqu'il y eut très peu de tems qu'il me connût, il ne me reconnoiſſoit nullement dans le Portrait qu'Albus faiſoit de moi; qu'au ſurplus il n'étoit pas juſte de me condamner ſans m'entendre; qu'il le prioit de m'envoyer querir; & qu'il étoit fort trompé ſi je ne me juſtifiois pas à la confuſion d'Albus.

Comme il n'y avoit rien de plus raiſonnable, cela fut fait, & M. l'Intendant m'envoya ordre de me rendre chez lui dans

dans le moment. Le Commis de la Boulangerie fut chargé du ſoin de me le faire tenir ; & ſans prévoir qu'Albus en auroit le démenti, il remit cet ordre à un Exempt de la Prévôté de la Marine, qui accompagné de quatre Archers vint à bord. M. Hurtain, qui non plus que moi ne s'attendoit pas que j'aurois un ſi gros cortege, prit les devans, me reveilla, car j'étois ſur mon lit, & me dit de venir avec lui. Il me prit en ſa garde envers l'Exempt, & fut prêt de faire jetter à la Mer ces Meſſieurs Commis, qui jugérent à propos de ne pas monter, & de s'en retourner avec les Archers dans la même Chaloupe qui les avoit apportez. Depuis le Vaiſſeau, juſqu'au Rocher, ces Commis eſſuyérent toutes les injures que nos Matelots purent leur dire, & toute l'eau qu'ils purent leur jetter. Du Rocher juſques à l'Intendance, ce fut encore pis ; & mon Arrêt, qui fut ſçu dans le moment, ne fut nullement du goût des Ecrivains du Roi, qui ſe ſentoient outragez dans moi. Je leur ai l'obligation de m'avoir vangé. Février 1690.

M. Hurtain & moi arrivâmes enfin à l'Intendance. Il faut obſerver qu'il eſt très conſidéré de M. des Clouzeaux,

Février 1690. auſſi-bien que des Officiers préſens. Il commença ſon Plaidoyé ſans aucun Préambule par un Mort D. tout à la Matelote. Vous avez, dit-il à M. l'Intendant, envoyé querir l'Ecrivain du Roi, que voilà, par des Archers, comme ſi c'étoit un B. à prendre; & le tout à la conſideration d'un franc fripon. J'entreprens la querelle de notre Ecrivain; & s'il y a de la faute, je m'en charge, puiſqu'il n'a rien fait que par mes ordres. Eſt-il pas vrai, Monſieur, pourſuivit-il parlant au Commandeur de Combes, que quand vous vintes prendre poſſeſſion du Vaiſſeau, vous y trouvâtes une quantité prodigieuſe de pain, dont vous dites qu'il falloit abſolument ſe deffaire, parce qu'il incommodoit le ſervice? Eſt-il pas vrai, que je vous priai de m'accompagner chez Albus, que vous y vintes avec l'Ecrivain & moi, & qu'il refuſa de prendre ce pain? Eſt-il pas vrai, qu'il vous a dit à vous même, qu'il prétendoit l'avoir pour rien? Eſt-il pas vrai, continua-t-il, parlant à Albus, que vous nous avez refuſé un Magazin vuide, & que vous lui avez dit de le jetter? Concluſion, dit-il, en ſe radreſſant à M. l'Intendant, ne vous en avons-nous pas par-

parlé à vous même? Et toute votre Autorité a-t-elle pû rien gagner sur lui? En un mot, notre Ecrivain n'a rien fait que par mon ordre; & s'il y a de l'iniquité dans ce qui s'est fait, je m'en charge, & en rendrai bon compte à la Compagnie. Il a écrit par mon ordre aux Directeur & Controleur à l'Orient, il en a reçû réponse, & me suis chargé de l'éxécuter. Peut-être ai-je jetté le pain, peut-être l'ai-je vendu; mais je n'en dois compte à qui que ce soit d'ici, pas même à vous, le Vaisseau n'y ayant pas été armé. Je n'en dois aucun compte à Mr. de Combes, lui étant indifférent par qui les Vivres ont été fournis, pourvû qu'ils soient bons, & qu'il n'en manque pas. Pour Albus, je me serois trop abaissé, si j'avois pris son conseil. Il demande présentement le même pain, qu'il vouloit qu'on jettât. Quand il y en auroit, je ne lui en donnerois pas une once, & j'aimerois mieux le faire éfectivement jetter; quoique ce que nous en donnons à nos Cochons valle mieux que celui qu'il donne aux Equipages des Vaisseaux du Roi. Février 1690.

Il est aisé, dit M. de Ferville en interrompant M. Hurtain, de voir que votre

Février 1690. Ecrivain est honnête homme, & Albus un Faquin, à qui je promets d'écrire toute cette Histoire-ci à M. de Seignelai, si le pain qui m'est nécessaire n'est pas embarqué dans le Sans-pareil demain avant midi. Prenez notre Ecrivain, pour Sécrétaire, lui a dit M. de Combes: je suis certain qu'il n'en oubliera aucune circonstance, d'autant plus que sa conduite, & son honneur, y paroissent intéressez. Du moins, a ajouté M. Hurtain, je suis certain, qu'il n'écrira point de sotise, & qu'il gardera le respect à qui il est dû. Il m'a dit les termes énergiques, dont Albus s'est servi en lui écrivant. Les Commis, qui lui ont aporté ce Billet, sont bien heureux de ce que je n'étois pas à bord, lorsqu'ils y sont venus: quelques coups de canne, pour porter à leur Directeur, les auroient payez de leur peine, & l'auroient fait souvenir que ce n'est pas à un Laquais revetu comme lui, d'écrire à un homme comme à son Valet: & je ne répons pas encore de ce qui en sera; quand ce ne seroit que pour vanger l'insulte qui vient d'être faite à notre Ecrivain, & la fichu figure que je fais ici.

Point

Point de main mise ni de violence, Monsieur Hurtain, je vous en prie, lui a dit Monsieur l'Intendant. Votre Ecrivain sera satisfait de la réparation que je lui ferai faire. N'écrivez point non plus, Monsieur, a-t-il dit à Monsieur de Ferville: vous ne me feriez pas plaisir; il sembleroit en Cour que je ne sçaurois pas éxécuter les ordres du Roi. Monsieur Albus, a-t-il poursuivi, parlant à lui, vous voiez le ridicule, où vous vous êtes précipité vous-même. Croiez-moi; que Monsieur de Ferville ait demain satisfaction, autrement je prendrai des mesures qui ne vous plairont pas. Chassez votre Commis tout à l'heure, & qu'il n'entre jamais à la Boulangerie, que Monsieur Hurtain & l'Ecrivain du Roi ne le ramenent, qu'ils ne vous en prient, & qu'il ne leur ait demandé pardon, à l'un & à l'autre. Allez voir Monsieur Hurtain dans son Vaisseau, faites lui excuse & satisfaction, & engagez-le d'aller demain diner chez vous, & d'y mener Messieurs de Combes & de Ferville, & priez l'Ecrivain du Roi de les accompagner, & priez-le d'oublier tout ce qui s'est passé. Je tâcherai d'être des vôtres; & je croi que tous ces Mes- Février 1690.

Février 1690. sieurs voudront bien s'y trouver à ma priere. Vous avez de bon vin; c'eſt le principal. Tous ces Meſſieurs toperent au parti, & Albus les remercia d'avance de l'honneur qu'ils lui feroient le lendemain, & nous ſortimes ſans que j'euſſe ouvert la bouche.

Ce fut ainſi que l'affaire fut terminée avec Albus, qui fut mocqué par une infinité d'Ecrivains du Roi, qui en attendoient la déciſion. Le Commis de la Boulangerie ſe retira les larmes aux yeux, & Monſieur de Ferville deffendit à ſon Commis des Vivres de mettre jamais le pié dans ſon Vaiſſeau, à moins que de vouloir être jetté à l'eau. Monſieur Hurtain, ne doutant point d'avoir le lendemain matin compagnie, fit préparer un déjeuner fort propre. Meſſieurs de Combes & de Ferville vinrent les premiers. Les deux Commis d'Albus arrivérent un moment après demander pardon. Monſieur Hurtain & moi fimes les choſes en honnêtes gens, & intercedâmes auprès de Monſieur de Ferville pour celui du Sans-Pareil. Albus arriva dans le moment, & fit plus de ſatisfactions qu'on n'en eſpéroit. Les deux Commis furent renvoyez à leurs fonctions,

tions : nous déjeunâmes ; enſuite, nous nous mimes dans les Canots de l'Ecueil & du Sans Pareil, & allâmes diner chez lui. Nous y fumes regalez magnifiquement en chair & en poiſſon, & y bûmes des vins de tout Païs, & tous d'une ſeve exquiſe. Monſieur des Clouzeaux y vint, & ne but que deux coups au-deſſert, & ſeulement pour ſaluer la Compagnie qui étoit en bon train. Février 1690.

Je ne ſçai ce qu'Albus fit deux jours après au Commandeur de Combes ; mais celui-ci ſe fit un plaiſir de le chagriner. Ils avoient tous enſemble dîné chez Monſieur l'Intendant. Le lendemain, j'y allai avec Monſieur de Combes & Monſieur Hurtain, pour avoir des Pavois. Je me diſpoſois à me retirer, parce qu'on ſervoit quand le Commandeur me retint. Mon Ecrivain du Roi, lui dit-il, vaut mieux que mille Paraſites qui piquent ta table, je veux qu'il dîne avec nous : ſinon, je m'en vas avec lui ; & nous emmenerons Monſieur Hurtain. Je ne croiois pas, dit l'Intendant, qu'il fallut la croix & la baniére pour le retenir. Qui Diable lui dit de s'en aller ? Je reſtai donc. Il y avoit un repas d'Intendant ; c'eſt tout dire. Je me mis proche de lui,

& fis tomber la converſation ſur Mon-
Février ſieur Champi ſon Oncle. Il me deman-
1690. da ſi je le connoiſſois. J'avois ſur moi le dernier paquet que j'avois reçû de vous au Port-Loüis, où celle de Monſieur Champi étoit renfermée; & par là il aprit que Monſieur Champi me faiſoit l'honneur de me conſidérer, & que j'avois celui de vous appartenir. Il me fit mille offres de ſervice, qui rédoublérent à la vuë d'une Lettre de Monſieur de Seignelai, que je fis ſemblant d'ouvrir ſans deſſein, & dont il reconnut tout d'un coup l'écriture & la ſignature. Il la lut toute entiére, me félicita d'une ſi puiſſante protection, & me demanda d'où je le connoiſſois. Je lui répondis, que nous avions été penſionnaires enſemble. Il m'en félicita de nouveau, juſques à me dire que les connoiſſances de jeuneſſe étoient les plus fortes, & celles qu'on n'oublioit jamais. Il m'offrit tout ce qui pouvoit dépendre de lui, & même ſa bourſe. Ne manquant de rien, je le remerciai de ſes offres, & m'en tins à ſa bonne volonté.

Tout cet éclairciſſement s'étoit fait en preſence de Monſieur de Combes, qui vouloit, comme j'ai dit, chagriner Albus

bus. Il demanda à Monſieur l'Inten- Février
dant deux quintaux de fromage de Grie- 1690.
re. Nous n'en avions aucun beſoin, en ayant, & de Hollande auſſi, beaucoup plus qu'il ne nous en falloit. Monſieur des Clouzeaux lui donna ſon ordre; & Monſieur de Combes m'obligea de mettre mon Reçû au dos, en ces termes: Reçû du Sieur Albus, Etapier, la quantité de &c. Il fut terriblement choqué de l'incivilité de ce Reçû, & du nom d'Etapier. Le Commandeur n'avoit pas voulu que j'y allaſſe, & l'avoit envoyé porter par ſon Valet de Chambre. Albus obéït à l'ordre, ne jugeant pas à propos de ſe broüiller avec lui; &, comme je l'avois prévû, ne s'en prit qu'à moi.

Il porta ce Reçû à Monſieur l'Intendant, & ſe plaignit fort de mon procédé: voulant faire entendre que cela ſeul autoriſeroit tous les autres Ecrivains du Roi à le traiter du haut en bas comme un Bohéme; que mon exemple ſeul ſuffiroit pour le jetter dans le mépris; & conclut ſa quérimonie par prier Monſieur des Clouzeaux de m'obliger à corriger moi-même ce refus de civilité, en refaiſant le Reçû. Monſieur l'Intendant le laiſſa dire tout ce qu'il voulut, & lui con-

Février 1690. conſeilla de ne ſe broüiller pas avec les Ecrivains du Roi, deſquels les Commis des Vivres dépendoient ; que pour ce qui regardoit l'Ecrivain du Roi de l'Ecuëil, qui étoit moi, il l'avertiſſoit, que s'il ſe gendarmoit contre moi, il pouvoit compter ſur ſa révocation certaine ; qu'en bon Ami, il lui conſeilloit de ſouffrir quelques dégouts, ſans les faire éclater, & de dévorer ſon chagrin ſans m'en témoigner aucun ; parceque je pourois le perdre, & que ſe joüant à moi, ce ſeroit un pot de terre contre un pot de fer ; qu'après cela, il pouvoit faire tout ce que bon lui ſemblerois ; qu'il ne lui répondoit pas du futur ; mais que pour me parler de réformer ou de refaire mon Reçû, c'étoit ce qu'il ne feroit aſſurement pas.

Ce refus chagrina encore Albus, autant pour le moins que tout le reſte. Je le ſçus par Monſieur de Montigni, Sécretaire de Monſieur l'Intendant. J'en ris, & rencontrant Albus en ſortant, il me convia à boire bouteille. Je l'acceptai. Nous étions du côté du Rocher, & il demeure de celui de Recouvrance : ainſi, nous fumes obligez d'entrer dans un Cabaret, où Meſſieurs Hurtain & la Chaſſée

ſée étoient ; & au lieu d'une bouteille nous en bumes ſix. Le vin étoit bon; mais pas ſi délicat que le ſien. Il me parut qu'elles furent vuidées de bonne amitié; du moins ce fut ſans rancune de la part de Monſieur Hurtain & de la mienne, mais je ne connoiſſois pas le génie Gaſcon. Il voulut payer; & tout l'étoit. Février 1690.

L'Armée Navale mit à la voile deux jours après; & vers la fin de la Campagne, environ un mois avant notre retour, Monſieur Ceberet arriva à Breſt, & alla loger chez Albus. Celui-ci, qui ne ſçavoit point ce qu'étoit devenu le pain de la Compagnie, & qui croyoit que Monſieur Hurtain & moi en avions fait notre profit, lui parla de nous deux comme de deux fripons qui s'entendoient. Monſieur Ceberet le crut, d'autant plus que n'ayant pas paſſé à l'Orient, il n'étoit pas inſtruit que Monſieur Chevalier, Controlleur & Tréſorier, avoit reçû quatre mille cinq cens livres pour la valeur de ce pain. Il fut encore d'autant plus perſuadé que j'avois malverſé, qu'Albus lui fit valoir les deux quintaux de fromage fournis à un Vaiſſeau qui ne manquoit de rien, & lui faiſoit re-

Février 20. remarquer l'orgueil du Reçû que j'en avois donné, concluant de tout cela que Monsieur Hurtain & moi, de concert, avions vendu celui de Hollande. Monsieur Ceberet, pénétré qu'Albus ne lui disoit rien que de vrai, écrivit contre moi à la Compagnie.

Je n'en fus informé que par votre violente Lettre que je trouvai à Brest, au retour de l'Armée. Je fus outré des termes dont vous vous étiez servi, où entre autres choses vous me mandiez de ne me jamais renommer de vous, si j'avois fait quelque lâcheté ou quelque bassesse, avec deffense d'en rien écrire à ma Mere, à laquelle cela mettroit la mort au cœur. J'étois trop en colére pour vous répondre: je craignis de manquer au respect que je vous dois; & je fis tomber tout mon ressentiment sur Albus. Je mandai à Monsieur de Seignelai tout ce qui en étoit; & ma Lettre, qui étoit une espéce de Procès verbal & d'Apologie, fut signée par Messieurs de Combes & Hurtain. Monsieur de Seignelai, suivant sa prudence ordinaire, renvoya ma Lettre à Monsieur Ceberet, avec ordre d'entrer dans le détail des faits. Il étoit pour lors à l'Orient, instruit

ſtruit de la deſtinée du pain, & par là convaincu qu'Albus étoit un Impoſteur; ce qui étoit déja le plus gros Article: & il l'écrivit à M. de Seignelai. Février 1690.

Pendant ce tems j'étois à Breſt, fort impatient de ſçavoir ce que ma Lettre opéreroit. Albus, & moi, nous nous accablions de civilité, lorſque nous nous rencontrions, ſans nous dire l'un à l'autre, que nous aurions été ravis de nous égratigner. Il nous convia à diner Meſſieurs Hurtain, de la Chaſſée, & moi. Nous y allâmes, fortement réſolus de bien boire à ſes depens, & de lui jouër piece, puiſqu'il avoit voulu nous perdre M. Hurtain, & moi. Il parla des rations fournies pendant la Campagne. Je fis ſemblant d'ignorer comment on en dreſſoit les états. Lui, dans l'intention de faire croire que les Employez de la Compagnie étoient d'auſſi grands fripons, que ceux dont le Munitionnaire ſe ſert, s'offrit de m'envoyer un Commis pour le dreſſer. J'acceptai l'ofre: ce Commis vint dès le lendemain. Je le reçus le mieux qu'il me fut poſſible. Je lui remis mon rôle, & le priai de dreſſer l'état lui-même, comme il le jugeroit à propos, que je le copierois enſuite, &

le

Fevrier 1690. le ferois viſer. Il le fit, & y comprit une infinité de rations qui n'avoient point été diſtribuées, qui montoient à plus de douze cens francs, & qu'il nommoit, lui, extraordinaires, qui formoient le revenant-bon du Commis, du Directeur, & du Garde-Magazin des Vivres, auquel les reſtans étoient rendus; & qu'il en venoit un tiers à l'Ecrivain du Roi, à qui ſur le rôle arrêté par le Commiſſaire, on payoit ce tiers en argent comptant à quatre ſols huit deniers la ration des gens, qu'on diſoit avoir mangé à ſa table, & non des Vivres du fond de calle. Je ne lui témoignai point l'indignation, que ſon diſcours me cauſoit, & fis deux choſes.

La premiere, de dreſſer mon rôle très ſincére, de le faire certifier par le Commandeur de Combes; &, de le faire viſer & arrêter par Monſieur de St. Sulpice, Commiſſaire, & en même tems, l'état des conſommations. Nous allâmes enſemble chez M. des Clouzeaux, & tous deux me dirent, que ſi tous les Ecrivains du Roi tenoient un Journal, & un grand Livre, auſſi éxacts que les miens, & ne remettoient pas au bout du mois à prendre ſur un ſeul feuillet les con-

consommations des Officiers Mariniers, & qu'ils écrivissent jour par jour la qualité des rations fournies, le Roi épargneroit plus de deux millions, année commune, parce que les faux extraordinaires n'y pourroient pas entrer à la fin de l'Armement. Je puis me vanter qu'ils loüérent fort mon Journal, dans lequel ils virent jour par jour les Procès verbaux, les Inventaires, & les Consommations de guerre & de bouche. M. des Clouzeaux ajouta qu'il faudroit obliger tous les Ecrivains du Roi à tenir leur Régître comme j'avois tenu le mien, & acheva, à leur deshonneur, par dire que de trente, il n'y en avoit pas six qui en fussent capables. Je soupai avec eux, & me retirai à bord. Février 1690.

M. de Combes n'y étoit plus. M. Hurtain étoit rentré en place dès notre retour. Je lui dis ce qui s'étoit passé sur les rations. Il me demanda si j'avois encore le Projet du Commis d'Albus; & lui ayant dit que oui, & que même je n'en avois point parlé, ni à M. l'Intendant, ni à M. de St. Sulpice, il jugea à propos que j'écrivisse de nouveau à M. de Seignelai, & lui envoyasse ce Projet, pour lui prouver les vols qu'Albus,

Février 1690. bus, & ſes Commis faiſoient au Roi. Cela cadroit trop à mon reſſentiment, pour ne le pas faire, & c'eſt la ſeconde choſe que je fis. Albus ne m'avoit point ménagé auprès de M. Ceberet : je ne l'épargnai point, ni les ſiens, auprès du Miniſtre ; & ſix ſemaines après, j'appris au Port-Louïs, qu'il avoit été révoqué avec quatorze autres fripons. On m'a dit qu'il eſt rentré en place ; parce que M. du Pile qui ne peut ſe paſſer de lui, a fait agir toutes ſortes de reſſort, auprès de M. de Seignelai. J'ignore ce qui en eſt : je ſçai ſeulement, que c'eſt un des plus ſcélérats fripons, qui ſoient jamais venus de Gaſcogne infecter le reſte du Royaume. Il faut pourtant que je lui rende juſtice : il a beaucoup d'eſprit, & eſt très entendu à ce qu'il fait ; mais il n'employe point ces bonnes qualitez ſuivant l'Evangile.

Pendant notre retour de Breſt au Port-Louïs, je ſongeai à ce que j'avois à faire pour me juſtifier auprès de vous, comme je comptois d'être bien-tôt auprès de Mrs. de Seignelai, & Ceberet. Votre Lettre m'ofroit à tout moment un nouveau chagrin. Elle ne m'empêchoit pas de lire Ovide, le plus à mon goût de

tous

tous les Poëtes Latins. Je tombai sûr l'Aventure de Claudia Quinta du troisiéme des Fastes. C'est certainement un parfait Miracle. Ovide dit, *certificata loquor.* Si cela est, les Miracles ne sont pas les preuves les plus fortes de la véritable Religion, puisque, pour sauver la simple réputation d'une Païenne, Dieu en permet un plus grand, à mon sens, que celui qui sauva la vie à Suzane. Ovide y fait une Reflexion toute belle & toute consolante pour un innocent faussement accusé. La voici. Février 1690.

Conscia Mens recti, Famæ mendacia ridet,
Sed nos ad vitium credula turba sumus.

J'étois fâché qu'une Pensée si belle, si morale, & si Chrêtienne, se trouvât dans un Poëte Payen. Elle m'entra vivement dans l'esprit, & de telle sorte que je l'ai habillée à la Françoise le mieux que j'ai pu.

Lorsqu'on a bonne Conscience
On se rit de la Médisance,
On en méprise le venin;
Mais malheureusement c'est le destin du Monde
De jamais n'examiner rien:
Et sur quelque bon droit qu'un innocent se fonde,
Dès qu'il est accusé, l'on n'en croit point de bien.

Je

Février 1690. Je prenois très volontiers pour moi le prémier Vers d'Ovide; il me convenoit: mais, vous l'avouerai-je? Oui: je ferois tort à ma ſincérité, ſi je me déguiſois. Je vous confondis dans le ſecond, & me dis à moi-même, que le ſeul parti à prendre étoit de vous envoyer mes Comptes.

J'en fis trois Copies; une, que vous avez fait arrêter au Bureau; une autre pour Monſieur de Seignelai, auquel Meſſieurs des Clouzeaux & de S. Sulpice avoient écrit à mon ſujet; & la troiſiéme à Monſieur Ceberet. Monſieur de Seignelai me fit l'honneur de m'écrire qu'il étoit content: vous m'écrivites une Lettre auſſi gracieuſe que l'autre étoit fulminante; & Monſieur Ceberet me laiſſa pour gratification environ vingt-cinq Piſtoles, que j'avois encore appartenantes à la Compagnie, & dont il me fit don en ſon nom & par ſon ordre: & me témoigna bien du regret de m'avoir attiré de votre part une Lettre auſſi chagrinante que celle que vous m'aviez écrite, & que je lui avois montrée dès mon arrivée au Port-Loüis, en lui demandant de quelle maniére on me convaincroit d'avoir malverſé.

Ce fut lui qui m'aprit peu de tems après,

après, qu'Albus & quatorze autres Commis des Vivres étoient révoquez. *Tales sunt subditi quales sunt in Republicâ Principes*, dit Ciceron. Qu'Albus devienne ce qu'il plaira à ſa noire ou blanche deſtinée, cela m'eſt indifférent; mais, voilà le ſujet & la fin de la diſpute que j'ai euë avec lui, & dont je croi qu'il étoit de mon honneur de vous faire le détail en entier. Février 1690.

Du Lundi 27 Février 1690.

Je partis de Groye, ou du Vaiſſeau, Samedi, avant-hier, à huit heures du ſoir & n'y ſuis revenu que ce matin à trois heures, par le plus beau clair de Lune qu'on puiſſe voir, & par un froid de tous les Diables. Nous mettons à la voile pour les Indes. J'en ai bien du chagrin, parce qu'hier Dimanche, il s'eſt paſſé à bord une choſe dont je voudrois que la Compagnie fut informée. Je vas travailler à mon Paquet.

Nous ne ſommes pas partis: le vent d'Eſt-Nord-Eſt, qui ſoufloit bon frais ce matin, a calmé pendant deux heures, & a été ſuivi d'un vent de Sud-Oueſt qui nous a fait revenir ſur nos pas. Nous

Février 1690. sommes arrivez à cinq heures du soir d'où nous sommes partis ce matin. Je vàs à l'Amiral avec Monsieur Hurtain, au sujet de ce qui s'est hier passé ici. Mon Paquet pour Paris est prêt à votre adresse.

Du Mardi 28 & dernier Février 1690, en rade à Groye.

Nous soupâmes hier à l'Amiral, où Monsieur du Quesne nous a reçû le mieux du monde, & nous allons tous aller à l'Orient pour la même affaire de Dimanche, dont Monsieur Hurtain est outré aussi-bien que moi, quoi qu'elle ne le regarde pas tant. J'y porte le Paquet que vous recevrez par la Poste, avec une Lettre pour vous; & tout étant à cachet volant, il vous sera facile de sçavoir de quoi il s'agit. Monsieur de Bouchetiere, notre Lieutenant, dont j'ai fait le Portrait, page 8., vient avec nous. Je ne sçai s'il sera plus content de ce qui va se passer devant Monsieur Ceberet, que de ce qui s'est passé hier matin sur l'Ecueil notre Vaisseau, & hier au soir sur notre Amiral.

Mais, puisqu'il revient à propos de parler

ler de Monſieur Ceberet, je croi devoir dire, qu'il eſt Fils de feu Monſieur Ceberet Secretaire du Roi, l'un des premiers Intereſſez, dans la Compagnie de Guinée, qu'il a toûjours aimé la Marine, qu'il a fait pluſieurs voyages de long-cours, & a épouſé à la Martinique une Parente de Madame la Marquiſe de Maintenon. C'eſt un bel endroit pour ne manquer ni d'apui ni de protection. Il eſt cependant très-vrai, que ce n'eſt point là en quoi git ſon merite: c'eſt certainement dans ſa probité, dans un zêle inexprimable pour le ſervice & les interêts du Roi, dans un travail infatigable, dans une application continuelle à ſes devoirs; n'étant nulement homme de demain, & decidant tout dans le moment; d'un eſprit intelligent, vif, ardent, & pourtant toûjours tranquile: tellement judicieux, que juſques ici qui que ce ſoit ne s'eſt plaint de ſes déciſions; en un mot, un homme tel que je voudrois l'avoir pour ſuperieur le reſte de mes jours. Affable & acceſſible à tout le monde, compatiſſant aux foibleſſes humaines, en riant lorſqu'elles ſont publiques, n'en iſant mot lorſqu'elles ſont ſecretes, mais en l'un & Février 1690.

Février 1690. en l'autre cas, très ſevere Predicateur; ſeul à ſeul. Parfaitement bien fait de ſa perſonne, très bel homme, & d'une phiſionomie prévenante & heureuſe. Il a été Ambaſſadeur à Siam : c'eſt lui qui y a établi les Comptoirs de la Compagnie, leſquels ont été ruinez en 1688, par la Révolution qui y eſt arrivée. Il étoit Ami & très conſidéré de Monſieur Conſtance, prémier Miniſtre de ce Royaume, & eſt fort touché de ſa mort, & de celle du Roi notre Allié.

Je croyois avoir tout perdu par le retour de Monſieur Gouault à Paris. Il m'a rendu tous les ſervices qui ont dépendu de lui. J'en conſerverai toute ma vie une ſincere reconnoiſſance. Il eſt ſans contredit un des plus honnêtes hommes du monde, & des mieux faiſans. Sa probité égale celle de Monſieur Ceberet; je ne puis rien dire de plus fort pour en faire l'Apologie. Mais les fréquens voyages, que Monſieur Ceberet a fait ſur Mer, lui ont acquis une parfaite & profonde connoiſſance de la Marine, dont Monſieur Gouault ne poſſede que la ſuperficie; parce qu'en effet la Marine eſt un Art, qui, de quelque côté qu'on le puiſſe prendre, s'apprend toûjours beau-

beaucoup mieux par la pratique que par la théorie : & je croi qu'il en eſt ainſi de tous les autres Arts où il faut du mouvement. Février 1690.

Monſieur du Queſne arrive. Nous allons déjeuner, & partir pour le Port-Loüis; le vent du Sud-Oueſt continuë toûjours bien fort, & il fait une petite pluye bien froide. Il n'importe; mon Capot eſt bon, & l'occaſion eſt de trop de conſéquence, pour appréhender de ſe mouiller: outre cela, par le vent qu'il fait, le trajet ne ſera pas long. Je m'apperçoi que Bouchetiere ne vient pas de bon cœur; tant pis pour lui : il a fait la faute, & la boira; ou bien Meſſieurs Hurtain, de la Chaſſée, ni moi, ne ferons aſſurément pas le voyage. Je vas boire un coup de vin d'Eſpagne ſur le déjeuné, & adieu.

Mars 1690.

Du Mercredi premier Mars 1690.

A mon retour de l'Orient au Port-Loüis, hier au ſoir, je mis à la Poſte un Paquet pour vous, dans lequel ſont des Lettres que je ſuis certain que vous ferez rendre. Il y a auſſi un Procès verbal, à cachet volant, que je ſuis égale-

Mars 1690. ment certain que vous rendrez vous-même à la Compagnie. Vous ſçavez ce qu'il contient ; mais comme vos Amis, auxquels vous pouvez prêter mon Journal, ignorent le ſujet de ce Procès verbal, & que ce ſujet peut influer ſur le reſte du voyage, je croi devoir en rendre raiſon, & pour cela rapeller ce qui s'eſt paſſé à bord Dimanche dernier 26 Février, puiſque c'eſt ce qui y a donné lieu. Voici le fait.

Il faut ſçavoir qu'un Ecrivain de la Compagnie eſt également chargé des Marchandiſes & des Vivres qui ſont embarquez dans le Vaiſſeau, & que c'eſt pour cela, qu'il a toûjours en poſſeſſion les clefs des cadenats, qui ferment les barres de fer, qui traverſent & tiennent aſſujetis les écoutilles, par leſquels ſeuls on peut deſcendre dans le fond de calle, dans lequel on ne met rien, & dont on ne retire rien non plus, ſans ſon ordre, ou du moins ſans ſa connoiſſance. Il donne ſon reçû de tout, & en effet en eſt chargé, ſçavoir des Marchandiſes, juſques au lieu de leur deſtination, où il les remet au Garde-Magazin, ou au Directeur, ſuivant ce qui leur eſt adreſſé par la Facture, dont il leur remet un dou-

double, avec ſon Certificat de n'avoir rien livré autre choſe ; & eux mettent leur reçû ſur la Facture, qui lui reſte pour ſa décharge à ſon retour : à l'égard des Vivres & des Munitions, il en compte par conſommation au Capitaine du Vaiſſeau toutes les fois qu'il plaît à celui-ci. Cela poſé pour fondement certain, comme il l'eſt en effet, le Chevalier de Bouchetiere jugea à propos de ſe ſervir du tems de mon abſence & de celle de Monſieur Hurtain, pour faire une entrepriſe de laquelle je ne ſçai comment il ſe tirera, ſi quelque choſe manque aux Vivres ou aux Marchandiſes. Mars 1690.

Nous étions allé à l'Orient le Samedi 25, Monſieur Hurtain & moi : il étoit venu avec nous, & reſta au Port-Loüis. Ce fut apparement là, qu'il apprit que l'eau de vie étoit la Marchandiſe la meilleure, & la plus lucrative, qu'il put porter aux Indes ; mais le lendemain 26, dès la pointe du jour, il revint à bord ſous Groye, où nous ſommes encore, avec deux tierçons, & une cave de ſeize gros flacons, pleins de cette liqueur. Il ſçavoit que Monſieur Hurtain ni moi n'y étions point ; il ne s'étoit pas même

Mars 1690. ſervi du Cannot ni de la Chaloupe du Vaiſſeau. Il mit ſa Cave dans ſa Chambre. Paſſe ; il n'y a point encore de mal. Il fit cercler ſes tierçons de fer en feuillard, appartenant à la Compagnie, & obligea nos tonneliers de faire malgré eux le travail. Cela commence à ſentir mauvais.

Il falut mettre en ſûreté ces tierçons cerclez : ſa Chambre eſt trop petite. Il demanda au maitre Vallet les clefs de fond de calle. Celui-ci lui dit, qu'il ne les avoit point : en effet, je ne les lui ai jamais confiées ; non que je doute de ſa fidélité : Monſieur Querat, Garde-Magazin de la Compagnie, m'en a aſſuré, il a ſervi aſſez de tems ſous lui pour le connoitre, & je lui dois la juſtice de dire, qu'il a fait avec moi la Campagne derniére avec une économie, dont Meſſieurs de la Compagnie & moi avons tout lieu de nous loüer.

Sur la réponſe du maitre Vallet, Bouchetiere s'adreſſa à mon Vallet, nommé Landais. Il y a dix ans qu'il eſt avec moi c'eſt un Enfant de Nantes : en Bretagne, tout auſſi brutal que fidele ; c'eſt-à-dire, ſouverainement. La vérité eſt, que je les lui avois laiſſées ; mais

mais, n'étant pas de ſon devoir de les donner à d'autre qu'à moi, il lui répondit bruſquement, qu'il ne les avoit pas, que je les avois emportées avec moi, ne rempliſſant pas mes fonctions par autrui; & ajoûta brutalement, que quand il les auroit, il ne les donneroit pas. Cela acheva d'animer Bouchetiere : il leva la canne, & vint à Landais; mais celui-ci, qui meſuroit le reſpect qu'il lui devoit ſur celui que Meſſieurs Hurtain, de la Chaſſée, d'autres, & moi, avions pour lui, bien loin de fuir, prit une barre de capeſtan, & Bouchetiere ne l'auroit aſſurément pas frapé avec impunité. Monſieur de la Chaſſée fit retirer mon Vallet; & toutes choſes en ſeroient reſtées là, ſi ſon avarice lui avoit permis de laiſſer ſon eau de vie ſur le Pont, juſques à ce que Monſieur Hurtain ou moi fuſſions de retour. Mars. 1690.

Monſieur de la Chaſſée lui dit, qu'il n'y avoit qu'à la conſigner à une Garde, & pour cela lui indiqua un Soldat fidele. Il devoit accepter le parti; c'étoit le plus ſage qu'il pouvoit prendre: je puis même dire, qu'il le devoit; puiſqu'étant Lieutenant du Vaiſſeau, il pouvoit commander les Soldats en l'abſence de

Mars 1690. que je retourne au Port-Loüis. Je dirai le reſte à mon retour.

Du Jeudi deuxieme Mars 1690.

Je dirai ce qui m'eſt arrivé au Port-Loüis, hier au ſoir & ce matin, après avoir achevé ce qui regarde les tierçons d'eau de vie de Boûchetiere. Je dirai en attendant, que je ſuis revenu à bord, ſur les ſept à huit heures, & que nous remettons à la voile pour les Indes : Dieu veuille que nous ne relâchions pas. Le tems eſt beau, le vent Nord-Eſt bon frais, & la Mer belle & unie. Tout le monde travaille ; & cela ne me regardant point, & étant las de voir les côtes de Bretagne, je me ſuis retiré dans ma chambre, où j'écris. Je ſuis autant fatigué que je l'aye jamais été. J'ai une envie de dormir qui m'accable, ou plûtôt je ſuis accablé de ſommeil. Il n'importe ; j'en dormirai mieux cette nuit. Pour la journée, je la ſacrifie à Bouchetiere, qui fit encore hier au ſoir une autre ſotiſe : je dirai tout.

Jamais homme ne fut plus etonné qu'il le fut à la vûë de mon Procès verbal, & à l'aſſignation ; mais il fut terraſſé au com-

compliment de M Hurtain, qui lui dit platement, qu'il ne ſçavoit ni commander ni obéïr ; que s'il avoit ſuivi ſon premier ſentiment, il l'auroit mis aux arrêts dès le premier moment de notre arrivée le matin ; qu'il ne ſe repentoit point de ne l'avoir pas fait, parce qu'il eſperoit que le Conſeil de Guerre lui en rendroit une Juſtice plus ſévére ; qu'il eut à s'embarquer dans le moment, pour venir à bord du Général ; & que pendant le chemin il auroit le tems de ſonger à ſa conſcience, & d'arranger ce qu'il pourroit répondre aux raiſons que l'Ecrivain du Roi & lui-même avoient à dire contre lui. Mars 1690.

Il n'y avoit pas là le mot pour rire, ni à retrouſſer ſa mouſtache. Il fit des excuſes à Monſieur Hurtain, & lui demanda même pardon. Non, non, Monſieur, lui dit notre Capitaine, c'étoit à vous à prévoir les ſuites que pouvoit avoir votre entrepriſe, avant que de la faire ; mais, puiſqu'elle eſt faite, elle eſt de trop forte conſéquence pour la ſuite, pour être à préſent tolerée ſans que le Conſeil en décide. Ainſi, Monſieur, embarquez-vous de bonne grace : ſi non, je prendrai mon parti. Il s'eſt donc em-

barqué malgré lui, & nous avons été à
Mars l'Amiral, où tous les Capitaines de l'Eſ-
1690. cadre s'étoient rendus pour ſouper avec Monſieur du Queſne.

Ils comptoient bien que Monſieur Hurtain ſeroit des leurs ; mais, ils ne comptoient pas ſur Mr. Bouchetiere, de la Chaſſée, ni moi. C'a été moi qui ai commençé d'entrer en matiere, comme y étant le plus intereſſé. Je ſuis bien aiſe, Monſieur, ai-je dit à M. du Queſne, d'avoir encore l'honneur de vous aſſurer de mes reſpects avant notre départ de France : je vous avouë pourtant, que j'aurois fort ſouhaité devoir cet honneur à un autre ſujet que celui qui m'amene. Prenez la peine de lire ; ou ſoufrez, M., que je vous liſe le Procès verbal que voilà. Quoi ! dit M. du Queſne en m'interrompant, nous ne ſommes pas encore enſemble, & voilà déjà les Procès qui s'en mêlent ? Celui-ci, Monſieur, lui repondis-je, eſt d'une telle nature qu'il doit vous être connu. Si M. de Bouchetiere s'étoit donné la patience d'attendre l'arrivée de Monſieur Hurtain ou la mienne, on auroit, ſans doute, eu pour lui la complaiſance d'ouvrir le fond de calle ; & j'aurois été, avec

joie,

joie, obligé d'avoir recours à une occasion plus favorable pour vous souhaitter un bon & heureux voyage, & une santé parfaite. Comment Diable ! reprit-il, après avoir lû le Procès verbal tout bas, un fond de calle forcé : ce ne sont pas là des jeux d'enfans ; je n'en voudrois pas avoir autant sur mon compte. Mars 1690.

Bouchetiere, pendant ce tems là, étoit plus mort que vif, tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus formidable à un homme qui s'est attribué de lui même une autorité induë, que d'être obligé d'en rendre compte devant une autorité légitime & suprême. Je lus le Procès verbal tout haut. M. de la Chassée, comme témoin oculaire, circonstancia les faits, & finit par dire que lui même avoit prédit à M. de Bouchetiere ce qui en réussiroit. A-t-on enlevé des Vivres ? demanda Monsieur du Quesne. Non, répondit M. de la Chassée, on n'y a pas même touché, à moins que les Matelots n'ayent donné quelque coup de guimble aux futailles qui sont sur le deriere du Vaisseau, & hors de vûë. Ah ! Monsr. reprit Bouchetiere, je puis jurer qu'on n'a touché à rien. Les Matelots sont plus subtils que vous ne pensez, lui re-

Mars 1690. repartit Monſieur du Queſne, & ſur tout les Matelots Bretons, qui ſe donneroient au Diable pour boire, & qui ſans façon laiſſent les vaiſſeaux couler après qu'ils ont bu, de crainte que le tems qu'ils mettroient à les reboucher ne donnât celui de les prendre ſur le fait.

Soupons, adjouta-t-il, avec ſon air jovial, & quand cinq ou ſix verres de vin nous auront purgé l'eſprit du chagrin d'avoir relâché aujourd'hui, nous jugerons le Procès d'un eſprit tranquille & raſſis. Nous nous mimes donc à table, & ſoupames tous de bon cœur, excepté Bouchetiere, qui ne nous parut pas faire de bon ſang, & qui me regardoit comme Amphitrion regarde Mercure dans la Comédie, lors que ſous la figure de Soſie il lui chante poüille; c'eſt-à dire,

Que ſi des yeux on pouvoit mordre
Il m'eut ſans doute dévoré.

Cela m'eſt très fort indifferent, puiſque le bon droit eſt de mon côt. A l'iſſuë du ſoupé, ces Meſſieurs nous ont dit de ſortir à Meſſieurs de Bouchetiere, de la Chaſſée, & moi; & un quart d'heure

d'heure après, nous ont fait rentrer. Mars
Voici la déciſion. Puiſque les Matelots 1690.
& Soldats, qui ſont deſcendus dans le fond de calle de l'Ecueil, ſans que le Capitaine ou l'Ecrivain du Roy fuſſent préſens, n'ont point touché aux vivres ſecs, & qu'ils peuvent auſſi avoir percé les liqueurs; & que c'eſt le S. Chevalier de Bouchetiere qui, ſuivant qu'il en convient, a fait ouvrir de force les écoutilles, pour y renfermer deux tierçons d'eau de vie à lui apartenant; le Conſeil juge à propos que le Capitaine & l'Ecrivain du Roi retournent promptement à leur bord, & deſcendent dans le fond de calle, pour y connoitre le domage qui a pu y être fait: & comme cette eau de vie eſt cauſe de tout, le Conſeil en ôte la proprieté audit S. de Bouchetiere, & en fait un don irrévocable à l'Equipage du Vaiſſeau, auquel elle ſera diſtribuée par forme d'augmentations & pour bordage d'Artimon dans les mauvais tems, ſur la conſcience de Mr. Hurtain, Capitaine, & celle de ſon Ecrivain du Roi; leſquelles conſciences le Conſeil en a expreſſément chargé & charge, ſans qu'elle ſoit couvertie à autre uſage qu'à charge de remplacement,

Mars 1690 ment, & ſans qu'il ſoit permis au dit S. de Bouchetiere d'y prétendre d'autre droit que celui de la voir boire à ſa ſanté; avec deffenſe à lui de ſe mêler en aucune maniere du fond de calle, ni de ce qui y eſt renfermé de quelque eſpece ou nature que ce ſoit: & à l'egard des Marchandiſes qui appartiennent à la Compagnie, le Conſeil en a renvoyé & renvoye la connoiſſance à M. Ceberet, auquel la choſe touche de près, & eſt de ſa competance, & nullement du Conſeil de Guerre quant à préſent. Pour quoi l'aſſignation eſt remiſe chez lui à demain matin à l'iſſue du déjeuner, où les parties ont dès à préſent ordre de ſe trouver.

Je ne croi pas, pourſuivit M. du Queſne, que jamais Arlequin ait fait un jugement plus digne de ſa gravité. Mais, vous êtes bien heureux, a-t-il adjouté d'un air ſévére s'addreſſant à Bouchetiere, qu'il ne vous en coute que votre eau de vie. Je vous avertis de ne jamais vous mêler de ce qui ne vous regardera point, & de remercier Monſieur Hurtain d'avoir intercédé pour vous; car ſans lui, tout le Conſeil, & moi même le premier, allions de pleine voix à vous caſſer

caſſer, & à deffendre aux Soldats & aux Matelots d'avoir pour vous aucune obeïſſance, ni reſpect, que celui qu'on a pour les paſſagers, qui ſont obligez de faire civilité à ceux dont ils veulent en recevoir. Le reſte ſe décidera demain devant Monſieur Ceberet. Prenez la peine de vous trouver tous Meſſieurs, a-t-il adjouté parlant aux Capitaines, demain matin à bord de l'Ecueil, où j'iray vous prendre ſur les neuf heures, & où Monſieur nous donnera en paſſant à déjeuner. Mars 1690.

Monſieur du Queſne n'a pas manqué de nous venir prendre à bord Mardi matin. Tous ces Meſſieurs y étoient arrivez, ou s'y rendirent un moment après lui. Nous déjeunames tous de bon appetit, & enſuitte nous primes tous de compagnie le chemin de l'Orient, où nous trouvames Monſieur Ceberet. Le Chevalier de Bouchetiere ne peut pas dire qu'il fût prévenu, puiſque nous entrâmes tous en même tems.

Après les premieres civilitez M. Hurtain entra en matière, & préſenta à Monſieur Ceberet l'original de mon Procès verbal, qui en diſoit aſſez, ſans que j'ouvriſſe la bouche. Monſieur Ceberet

Mars 1690. ret le lut avec ſon froid ordinaire, mais il ne le garda pas long-tems. Il traitta le pauvre de Bouchetiere d'une hauteur qui me faiſoit pitié à moi même. Il lui dit qu'il ne ſçavoit à quoi il tenoit qu'il ne l'envoyât pourir en priſon, & que ſi les Vaiſſeaux n'étoient pas ſur le point de partir, il l'y envoyeroit du moins, juſques à ce qu'il eut eu reponſe de Madame la Marquiſe de Maintenon. Qu'il ſçavoit fort bien, qu'elle étoit ſa protrectice; mais qu'il ſçavoit bien auſſi, que cette Dame étoit ennemie du deſordre & des violences. Qu'il étoit bien heureux que le Conſeil de Guerre eut décidé du chatiment, parce que ſans doute lui qui parloit n'auroit pas eu tant d'indulgence. Qu'il voudroit bien ſavoir où il avoit appris que la Compagnie prêtât ſes Vaiſſeaux, pour faire un comerce contraire au ſien? En un mot, il le traitta du haut en bas, en ma préſence. Après quoi il me fit ſigne de ſortir.

Monſieur de la Chaſſée m'a dit depuis, que ç'avoit été bien pis après ma ſortie; qu'il lui avoit dit, que ſi j'avois paſſé ſous ſilence un fait ſi ſerieux, & que j'euſſe eu la complaiſance de ne m'en pas plaindre, la Compagnie ſe ſeroit priſe

ſe à moi de tout le mal, même de la pouriture qui pouvoit s'engendrer dans les Marchandiſes qu'elle envoyoit, parcequ'il ne falloit qu'une ſeule goute de liqueur pour gâter un ballot; qu'elle s'en ſeroit priſe à lui & à moi, parcequ'elle auroit ſupoſé que nous étions de concert; qu'ainſi elle n'avoit plus pour garent que ma probité, & qu'il lui ordonnoit de ſe bien entretenir avec moi, crainte que je ne fiſſe pourir quelque ballot, pour l'en rendre reſponſable. Qu'il étoit ravi de ſçavoir que j'entendois mon métier, & que j'avois aſſez de fermeté pour lui tenir tête; que cela m'attiroit ſon eſtime, & à lui toute l'indignation qu'il méritoit Mars 1690.

A peine Monſieur de la Chaſſée m'eut fait ce raport, que Bouchetiere ſortit avec Monſieur de Quiſtillic: il me convia d'aller boire bouteille; & les autres me faiſant ſigne de ne la pas réfuſer, je l'acceptai. Meſſieurs Joyeux & Hurtain ſe joignirent à nous. Il me dit devant eux, que j'avois pouſſé mon reſſentiment dans toute ſon étenduë; que j'avois vu moi-même qu'il avoit été aſſez bien ſavonné, pour n'avoir pas beſoin d'être mis à la leſſive; qu'il voudroit

que

Mars 1690 que l'eau de vie fut à tous les Diables, & qu'il me prioit d'oublier tout ce qui s'étoit paſſé à ce ſujet ; comme de ſa part il l'oublioit de tout ſon cœur. Cette maniere honnête attira mes honnêtetez, & dans ces ſentimens pacifiques nous allâmes diner chez Monſieur Ceberet. Je vins enſuite au Port-Louis, & pour prévenir toute avanture, je mis à la Poſte le Paquet que vous devez recevoir. Après cela, nous nous rembarquâmes tous, & revinmes à bord ſur les ſept heures du ſoir par un petit vent Eſt-Nord-Eſt bien foible, mais qui peut affraichir. Si cela eut été, ç'eut été un vent fait, & nous ſerions partis dès Mardi dernier du mois paſſé ; mais le vent s'étant mis Oueſt dès la nuit du Mardi au Mecredi, & ayant continué tout le jour d'hier, a donné lieu à ce qui m'arriva hier au ſoir avec le même Bouchetiere. Voici ce que c'eſt.

Comme j'écrivois hier dans ma chambre à l'iſſuë du diné, les Ecrivains du Roi du Gaillard, & du Floriſſant, me ſont venus prendre à bord, pour aller tous enſemble avec les Chirurgiens, arrêter chez Foulquier, Apoticaire, l'état

tat des Médicamens donnez à nos trois Vaiſſeaux. Je ne m'en ſers nullement, & les ai laiſſé faire comme ils ont voulu, n'y connoiſſant rien du tout. Je me ſuis ſeulement apperçu, que les autres n'y connoiſſent pas plus que moi, & que tous juſques aux Chirurgiens entre eux, Foulquier compris, ſe traitoient de bêtes & d'ignorans. Peut-être qu'aucun ne mentoit: je ne m'en ſoucie point; cela ne me regarde pas. Mars 1690.

Pendant que ces excremens d'Eſculape ont parlé Emplaſtrum, nous nous ſommes mis à table: le vin de Foulquier eſt bon; & nous nous y ſommes d'autant moins ennuyez, que deux Demoiſelles du Port-Louis étoient venu tenir compagnie à l'Apoticareſſe. Quand vous devriez dire, que je ne vaus pas mieux que ce que j'ai valu, vous ne m'empêcherez pas d'ajoûter, que je m'accommoderois fort bien de la Femme de l'Apoticaire, & du vin de ſa cave; & que je jetterois dans la rüe très volontiers toutes les drogues de ſa Boutique. Nous avons fait une partie pour ſouper. L'Apoticareſſe a voulu être du jeu, quoi qu'elle ſe fut taxée à fournir le bois & le ſervice.

Nous

Mars 1650. Nous nous ſommes mis à la triomphe en deux parties liées; & ne pouvant y joüer ſix, nous avons fait un Roi & une Reine. La Dame de cœur eſt tombée à Mademoiſelle Foulquier, & à moi le Roi de même couleur. Ayant gagné, nous nous ſommes elle & moi mis dans le coin du feu, & les avons laiſſé joüer en patience. Imaginez-vous tout ce qu'un effronté peut dire ſur une ſemblable rencontre; cette couleur de cœur me donnoit beau champ, & j'entrai en lice avec une femme vive & éveillée, qui ne paſſe pas pour être parfaitement cruelle. Je ne la menageai point; & lui parlai avec tant de feu, que je ne ſçai à quoi le tout ſe ſeroit terminé, ſi nous avions été ſeul à ſeul. Les gens, qui étoient dans la Salle avec nous, étoient trop attachez à leur jeu, pour prêter l'oreille à ce que nous diſions: ils ne m'empéchoient pas même de mettre mes mains en courſe, & d'aller au pillage, mais ils auroient vu le reſte; & le tout étant animé par une pointe de vin, j'aurois aſſurément fait mes efforts pour pouſſer l'avanture à bout, ſi nous avions été dans un endroit commode. Je ne dis point que j'aurois réüſſi: je dis ſeulement

ment que j'aurois fait mon poſſible pour réüſſir, au hazard d'être batu, ou du moins égratigné. Mars 1690.

Le jeu finit, & ç'a été le Sieur Mercier, Ecrivain du Floriſſant, que les Cartes ont obligé d'aller chez le Traiteur, faire aprêter à ſouper pour douze perſonnes. Nous étions déja ſix; & en attendant l'heure de nous mettre à table, nous avons été nous promener ſur la rive, en compagnie. Le tems le permettoit, & nous n'avions envie d'y reſter, que pour donner le tems de ſervir. Je marchois à la tête, tenant la charmante Foulquier ſous le bras. Le Soleil étoit couché, il n'y avoit pas plus de demi-heure; & le Sieur de Bouchetiere, qui étoit venu avec la Chaloupe, pour faire embarquer les Matelots diſperſez dans les Cabarets, m'eſt venu brutalement joindre: Allons, Monſieur, m'a-t-il dit: il faut s'embarquer, le vent eſt bon, & je n'attendrai perſonne. J'avouë que cet air d'autorité m'a mis en colére. Je lui ai répondu encore plus brutalement, qu'il ne m'avoit parlé. Qui Diable vous retient? lui ai-je dit. Votre compagnie ni votre figure ne ſont point taſſez ragoutantes pour être recher-

Mars 1690. chées; & ne cherchant que querelle, je me ſuis mis à lui chanter au nez :

Allez, partez, belle Hermionne:
Allez executer ce qu'un Rat vous ordonne;
Et que le Diable aille avec vous.

ais pour moi, laiſſez moi en repos. Je comptois qu'il alloit faire le mauvais: apparement qu'il a craint que la pointe de mon épée ne piquât mieux que la ſienne. Très certainement, je ne l'aurois point épargné. En effet, n'étoit-ce pas m'inſulter devant des Femmes? & n'aurois-je pas paſſé pour le dernier des Faquins, ſi je m'étois embarqué? Il m'a tourné le dos, en bougonnant entre cuir & chair. Je me ſuis embarqué ce matin, fort réſolu de lui tenir tête, & mon deſſein n'étant ni de le trahir, ni de le ſurprendre. Je l'en ai averti dès en arrivant.

Après ſon départ, nous avons trouvé Monſieur de la Chaſſée avec un de nos Paſſagers. Ils étoient venu trop tard pour s'embarquer; notre Chaloupe étoit partie: ils ſont venus ſouper avec nous. C'eſt-là qu'ils ont appris le compliment du civil Bouchetiere, & mon honnête re-

réplique. C'eſt l'Apoticareſſe qui en a fait le conte; tout le monde en a ri de bon cœur. Nous avons cependant bien réſolu de n'en rien ſouffrir du tout: pour moi, je me promets bien de l'humilier à la premiere occaſion; & je crains bien fort qu'il ne me faſſe pas attendre. Pendant le ſouper, notre Paſſager a fait venir un Chaloupe de Groye, qu'il a arrêtée pour nous porter tous aux Vaiſſeaux, à telle heure que nous voudrions; car il n'y en avoit plus pas une de l'Eſcadre de Port-Loüis. Monſieur du Queſne y a pourtant ſoupé avec Monſieur Ceberet, chez Monſieur de Boiſangis, Fermier des Droits du Roi, où ils s'étoient donné rendez-vous. Il en eſt reparti à deux heures du matin; & comme nous retournions de notre Auberge vers les cinq heures & demie, pour aller chez Foulquier, manger le reſte de notre ſoupé; nous avons juſtement trouvé Monſieur Ceberet, que nous ne cherchions pas, qui nous à dit, que nous n'avions point de tems a perdre, ſi nous avions deſſein de faire le Voyage; parce que Monſieur du Queſne n'attendroit perſonne, & qu'au quatriéme horloge du quart de l'aube, l'Eſca- Mars 1690.

Mars 1690. dre ſeroit ſous les voiles. Eſt-il poſſible qu'il fut parti ſans Chirurgien ? Quoi qu'il en ſoit, entendant bien ce que Monſieur Ceberet vouloit nous dire, nous nous ſommes promptement embarquez, avec un ſeul grand coup de vin d'Eſpagne. A peine avons nous été hors de la rive, que nous avons entendu le coup de partance.

Si-tôt que l'Eſcadre a été ſous les voiles, on a halé en dedans des Vaiſſeaux les Chaloupes & les Canots, c'eſt à dire que la grand' planche eſt tirée, & qu'à midi nous ne voïions plus aucune terre. Il fait un vent de Nord-Eſt, bien bon & bien frais. Nous portons à Oueſt-quart de Sud-Oueſt, vent largue, qui nous fait faire en une heure plus de cinq lieuës monnoye de France.

De-part de Groye. Le Port-Loüis, ou Blavet, lieu de notre départ, eſt marqué ſur les Cartes par 47 degrez, 30 minutes, latitude Nord, & par 15 degrez, 30 minutes du Méridien ; &, afin que l'on ait plus d'intelligence de ce que je dirai, lorſque je parlerai Matelot, je joindrai à mon Journal une petite Carte Marine, que j'ai emportée exprès, où je marquerai à petits points le chemin que notre

tre Vaiſſeau aura ſuivi ; & avec cela je joindrai auſſi une figure de Bouſſole, que les Pilotes nomment Roze, ou Compas de Mer, avec les noms des trente-deux Vents, afin qu'on puiſſe voir auſſi quel vent ſouffloit, & où le Vaiſſeau portoit le Cap. J'avouë que cela eſt de très peu d'utilité, & que cela eſt même aſſez indifferent à ceux qui liſent un Journal; parce qu'il y a peu de Lecteurs qui ſe ſoucient de ſçavoir quel vent régnoit, & où étoit un Vaiſſeau un tel jour, après que le Voyage eſt fait: mais, il y en a auſſi qui ſont curieux de le ſçavoir; & cela peut avoir ſon utilité pour ceux qui dans la ſuite font le même Voyage: cela marque du moins la ponctualité du Voyageur. Mars 1690.

Du Vendred. troiſieme Mars 1690.

Oh, ma foi, pour le coup le Voyage eſt en train, & nous ſommes partis; le vent de Nord-Eſt continuë. Nous avons porté juſques à midi à Oueſt, à la vuë des terres d'Eſpagne; & ſur les trois à quatre heures après midi, nous avons porté franc Sud-Oueſt, & avions vent arriére, n'ayant que notre grand papſi,

Mars 1690. & notre miſaine à l'air. Le Vaiſſeau roule d'une force qu'on ne peut ſe ſoutenir, & l'Ecueil étant le Vaiſſeau de toute l'Eſcadre qui va le mieux ; nous ſommes obligez pour attendre les autres de ne pas porter tant de voiles qu'eux. Tant mieux : ce nous eſt déja un préjugé certain, que nous ſerons les premiers aux priſes, & je tâcherai de ne me pas oublier : & je ſerois ravi d'avoir du drap d'Angleterre, ou du drap d'écarlatte de Hollande, & de belle toille qui ne me coutât rien. L'eau m'en vient à la bouche. Je dis à nos Meſſieurs de la table, qui comme moi, reſpirent le *rapiamus*, ce que Teucer diſoit à ſes gens, ſuivant ce que raporte Horace.

Quò nos cumque feret melior fortuna...
Ibimus ô ſocii comiteſque.
Nunc vino pellite curas.

Ils me croient, & nous buvons le petit coup, en attendant la bonne-avanture au gai

Notre Vaiſſeau eſt une véritable baſſecourt, cinq cens poules en cages, huit bœufs, deux vaches à lait, quatre truies, un verrat, douze autres cochons, vingt-

qua-

quatre dindes, quarante-huit cannards, vingt-quatre moutons, douze oyes, ſix veaux, trente-ſix pigeons; où ſe mettre pour reſpirer ? tout eſt plein de cages & de parcs. Si ces animaux ne ſe conſommoient pas, nous ſerions trop heureux; mais douze perſonnes à table & tous de bon apetit, & les malades qui peuvent venir, feront tomber ſur eux la mortalité. Il n'importe; nous faiſons bonne chere, nous buvons de même, & il ne me paroit pas que perſonne s'embaraſſe du futur. En effet, *ſufficit diei malicia ſua.* C'eſt profaner l'Ecriture Sainte, que de l'emploier ici; mais je n'y entens aucun mal: s'il faut jeuner, nous jeunerons; c'eſt tout. Mars 1690.

Puiſque le Voyage eſt en train, & qu'on ne peut plus nous ôter le fruit de l'économie de Monſieur Hurtain, de Monſieur de la Chaſſée, du Diſtributeur des Vivres, & de la mienne; je vais dire quelque choſe, qui certainement ne chagrineroit point Meſſieurs de la Compagnie, quand ils ſçauroient ce que c'eſt, puiſque cela ne regarde que la ſanté de l'équipage, & par conſequent leur ſervice. C'eſt que nous avons fait une friponnerie de concert, dont pour-

Mars 1690. tant le Diſtributeur des Vivres ignore le fin. Pendant l'Armement, j'ai toûjours eu l'œil ſur les démarches des autres Ecrivains de la Compagnie. Le vin couloit inceſſament chez eux, parce qu'à tout venant beau-jeu. C'eſt-à-dire, que lorſque des Amis d'un Soldat, ou d'un Matelot, venoient le voir, le vin lui étoit prodigué. La Compagnie ſe ſoucie peu de ce vin; parce qu'en effet, elle ne conſomme pendant ſes Armemens, que de petits vins de Nantes ou d'Anjou, qui ne lui reviennent pas à dix frans le tonneau; n'y aiant que la table qui conſomme du vin de Grave ou de Bourdeaux. La penſée me vint dans l'eſprit de ce que j'avois à faire. Je la communiquai à Meſſieurs Hurtain & de la Chaſſée, qui l'approuverent; & ſur ce pié, au lieu de ſix à ſept bariques de conſommation effective par ſemaine, j'en demandai comme les autres douze à quinze. Cela me fut accordé, & Guillaume, Diſtributeur, aiant eu ordre de Monſieur Hurtain, de tenir la main à la diſtribution, ſans pourtant faire crier l'équipage, nous nous trouvons préſentement vingt-quatre bariques de vin d'Anjou blanc & bon, dont il n'y a

que

que nous qui ayons connoiſſance. Voilà le fruit de la concorde ; & on n'a pas tout le tort de dire, que nous ſommes trois têtes dans un bonnet. Ce vin nous met tout à fait au large ; & notre équipage s'en trouvera infiniment mieux, parceque nous ne toucherons aux vins de Bourdeaux, que plus d'un mois plus tard que nous ne devrions y toucher ; ainſi autant de gagné ſur le Voyage. Mars. 1690.

Mais n'étant pas juſte que nous ayons fait le profit de l'équipage, ſans que le notre s'y trouve, & que nous ne jugeons pas à propos d'avoir de confidens : il a été réſolu ce matin entre nous trois, que notre Maitre d'Hôtel tireroit au fin une barique de vin de Grave en bouteille ; & que ces bouteilles ſeroient apportées ſans bruit, & en ſecret, dans ma chambre, ou dans celle de Monſieur de la Chaſſée, qui me les raporteroit dans la mienne, à meſure que les miennes ſe vuideroient. Duval, Maitre d'Hôtel, eſt chargé de tirer ces bouteilles ; & Landais, auſſi ſubtil qu'un Bohéme, s'eſt chargé du tranſport. Ils travaillent actuellement après, & il y en a déja plus de quatre-vingt ſous mon lit.

La chambre de Monſieur de la Chaſſée

Mars 1690.

eſt à côté de la mienne, plus reculée vers la Poupe ; ainſi la communication en eſt facile. Il y a encore plus. C'eſt qu'il a été réſolu, que j'aurois toûjours trois verres dans ma chambre, de l'eau pour les rincer, du pain, & quelque choſe pour mettre ſous les dents, jambon, pâté, langue, tel que je pourois ; & que pour nous avertir, quand nous voudrions nous laver le col, c'eſt-à-dire boire bouteille, le plus alteré de nous trois feroit ſigne aux deux autres, en ſe frottant le goſier, ce qui marqueroit qu'il ſeroit alteré ; & que pour lors je me retirerois dans ma chambre, où ils viendroient me trouver, pour y faire la petite joie.

Nous aurions bien pris la chambre de Monſieur Hurtain, pour en faire notre champ de Bataille ; mais nous aurions été entendus du Corps-de-garde, ou de ceux qui vont à tout moment dans les Lanternes, & qui paſſent par la chambre du Conſeil. Nous aurions bien pris auſſi celle de Monſieur de la Chaſſée ; mais elle n'eſt ſeparée de celle du Chevalier de Bouchetiere, que par une ſimple cloiſon de planches fort minces de Sapin reſſié ; & nous ne voulons point de

de commerce avec lui, ni qu'il sache rien du nôtre: & la mienne n'est sujette à aucun de ces inconveniens, parcequ'elle tient à celle de Monsieur de la Chassée d'un côté, & que de l'autre elle donne sur la Lunette, où il n'y a que les Pilotes ou d'autres toûjours en mouvement, hors d'état de songer à ce qu'on dit, ou à ce qu'on fait ailleurs. Ainsi, je suis déja certain, que ma chambre sera celle du Vaisseau la plus frequentée. Mars 1690.

Nous venons tout presentement de vuider une grosse bouteille; & Monsieur de la Chassée & moi avons fait comprendre à Monsieur Hurtain, qu'il falloit mettre la table à bord au niveau de celle de Monsieur du Quesne, notre Amiral; c'est-à-dire, qu'il ne fut distribué que chopine par repas aux gens de la table, & demi-septier à déjeuner, excepté aux Officiers qui font le quart, auxquels il seroit donné chopine à l'ordinaire. Que sur ce pié, personne, ni Missionnaires, ni Passagers, n'auroient lieu de se plaindre, puisque cela étoit ainsi pratiqué à bord du Général, & que d'un autre côté notre vin en dureroit plus long-tems. Monsieur Hurtain

Mars 1690. goute fort ce conſeil ; & comme je ſuis chargé de la conſommation, & que c'eſt à moi de porter à l'épargne, je ſuis chargé auſſi de faire le compliment. Je dirai demain de qu'elle maniére il aura été reçu.

Du Samedi quatre Mars 1690.

Avant que de dire ce qui ſe paſſa hier au ſoir à table ; il faut dire, que juſques aujourd'hui midi nous avons porté au Oueſt - quart de Sud - Oueſt & à Oueſt-Sud-Oueſt, & que depuis midi nous portons plein Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire vent tout à fait largue ; & quoique nous faſſions plus de cinq lieuës par heure, il ne nous paroît pas que notre Vaiſſeau branle plus que les tours de Notre-Dame. Nous avons depaſſé cette nuit ſur les onze heures le Cap de Finiſtere, toûjours à la vuë des Côtes d'Eſpagne. Les Cartes ne s'accordent point du tout, à moins qu'elles ne ſoient tirées ſur les mêmes planches. Il ſeroit à ſouhaiter, que les Peres Jeſuites vouluſſent faire graver les leurs. Les Obſervations, qu'ils ont faites ſur les latitudes & les longitudes, rectifieroient ſans doute la Navigation,

tion, & feroient un extrême plaiſir aux Pilotes & aux Géographes. Quoi qu'il en ſoit, ma Carte met ce Cap ſous le neuviéme degré vingt-ſept minutes, dans l'Eſt du Méridien, & ſous le quarante troiſiéme degré quarante-cinq minutes de latitude Nord. Ainſi, en trois jours, voilà plus de deux cens cinquante lieuës enlevées. Nous portons preſentement au Sud, demi quart au Sud-Oueſt, pour aller reconnoitre les Iſles Canaries, d'où vient le vin que tous les Européens aiment tant, & dont les Dames Françoiſes font de ſi bonnes roties. Mars 1690.

Je fis hier au ſoir mon compliment à Monſieur Hurtain, nous étions tous à table. Je lui dis que nous avions des Vivres pour deux ans, tant pour boire que pour manger; mais que nous n'étions pas dans la ſituation de les prodiguer. Que nous devions ſonger que le terme étoit long; que nos Vivres pouvoient pourir, & ainſi devenir plûtôt propres à empeſter qu'a nourir le corps humain. Que ce n'étoit pas cela, pourtant, qui me faiſoit le plus de peine; parceque de quelque côté que nous puſſions prendre terre, nous y trouverions

1690. des bœufs, & des autres Vivres que je payerois, l'argent de la Compagnie y étant deſtiné; & que je n'épargnerois pas cet argent ſous ſes yeux, & ſur ſon Certificat. Qu'a l'égard de notre pain, je croiois pouvoir aſſurer qu'il ne nous manqueroit pas, par les ſoins que lui-même avoit pris de faire calfater nos ſoutes, & de les faire revêtir de fer blanc en dedans & aux dehors.

Ainſi, Monſieur, pourſuivis-je, nous ſommes à couvert du côté du plat; mais il n'en eſt pas ainſi de la bouteille: nous avons juſte ce qu'il nous faut, & pas plus; par conſéquent, nous avons tous interêt de vous prier de la faire économiſer: car, qui vous mettra à couvert d'un coulage; ſoit qu'il vienne par un roulis, ou que les doubles bariques & les bottes même aient quelque mauvaiſe douve pourie, ou qui lâchera, tant pour le vin que pour l'eau de vie? Vous-même, Monſieur, & les autres qui ſont ici, qui ont déja fait le Voyage des Indes, ſçavent que ces malheurs ne ſont que trop ordinaires. Je vous avouë, que je voudrois bien n'en point courir les riſques; & ſur ce fondement, je croi qu'il ſeroit néceſſaire de ſe conformer à

l'é-

l'exemple de Monſieur du Queſne, & de mettre votre table ſur le pié de la ſienne: c'eſt-à-dire, de faire donner à Meſſieurs les Lieutenants & Sous-Lieutenants, chopine par repas, à déjeuner, diner, & ſouper; à l'égard de tous les autres chacun demi-chopine à déjeuner, & chopine aux deux autres repas. Je croi, que c'en eſt aſſez, puiſqu'on n'en donne pas plus à l'Amiral. En obſervant cette économie, vous aurez de quoi ſubvenir aux extraordinaires, & votre table ſera toûjours également ſervie; au lieu qu'en laiſſant à diſcretion le vin comme il eſt à preſent, vous êtes en riſque de faire des Croix de Malthe au retour: en un mot, aiant à faire la Campagne enſemble, il faut agir d'économie & par ordre, & ne pas faire vie de cochon, courte & bonne. Le Papa la Chaſſée a dit, que j'avois parlé Evangile, & que Monſieur Hurtain ne pouvoit pas mieux faire que de le ſuivre. Mars 1690.

Les Paſſagers, qui ne s'embarraſſent nullement du retour, n'ont point du tout approuvé mon compliment; mais ils n'ont oſé rien dire. Il n'y a eu d'eux tous que Meſſieurs Charmot & Guiſain, qui l'ont trouvé à propos. Le Lieutenant,

Mars 1690.

nant, le Sous-Lieutenant, l'Aumonier, ni le Chirurgien, n'ont pas eu la hardieſſe d'en dire leur ſentiment: ces deux derniers-ci ſçavent bien où ſe rédimer; & l'exemple de l'Amiral cloſt le bec aux autres: ainſi, j'ai eu gain de cauſe, & comme dit Monſieur de la Chaſſée, après vendanges le faucet eſt coupé.

Il n'y a eu d'eux tous que Monſieur le Vaſſeur, notre Sous-Lieutenant; Frere de Monſieur le Vaſſeur, Avocat au Conſeil, qui a connu mon deſſein, & ma malice. Vous voilà vangé, m'a-t-il dit: vous allez faire crever de ſoif le pauvre diable de Bouchetiere. Les Eſpagnols ſont ſobres, lui ai-je répondu; celui-là n'aura pas de peine à s'accoutumer au tiers Ordre de Saint François Portiuncule. Le Diable zhot, a répris le Vaſſeur, il boit & mange comme un porc, pourvû qu'il ne lui en coute rien. Tant pis pour lui, ai-je dit: il n'y a rien ici à donner. Mais moi, a-t-il repris, me feras-tu jeuner auſſi? Va m'attendre dans la chambre, lui ai-je dit, tu verras que non.

J'y ſuis entré avec un gros flacon de cinq chopines à la main, une langue de bœuf dans une baſque, & un pain dans l'au-

l'autre, (car soit dit une fois pour toutes, nous avons & aurons tous les jours du pain frais : notre Boulanger fait cuire les pâtez que le Cuisinier fait ; eux, le Maitre-d'Hôtel, & Landais, s'entendent tous quatre comme Larrons en Foire.) J'ai trouvé Monsieur de la Chassée sur la dunette : je lui ai dit où j'allois ; il m'a suivi, & Monsieur Hurtain qui nous cherchoit est entré un moment après. Je lui ai dit, que c'étoit un flacon de ma cave que j'avois aporté, crainte que lui-même n'eventât la mêche. Nous avons vuidé le flacon, & nous sommes quittez tous quatre, fort résolus de faire enrager Bouchetiere, qui vit seul comme une bête fauve, sans société avec qui que ce soit ; & moi, en mon particulier, fortement déterminé à le faire repentir de la brutalité qu'il m'a faite au Port-Loüis devant des Femmes, sans la soutenir par aucune action de vigueur. Mars 1690.

Du Dimanche cinquieme Mars 1690.

Nous avons pris hauteur à midi, nous ne sommes plus qu'à trente-huit dégrez quatorze minutes de latitude Nord, & en-

vi-

Mars 1690. viron ſix degrez de longitude, à la hauteur de Lisbonne en Portugal. Sur ce pié, nous faiſons plus de cent lieuës en vingt-quatre heures ; & ſi notre Vaiſſeau étoit ſeul, nous ſerions à plus de cent cinquante lieuës plus de l'avant, que nous ne ſommes : mais le Floriſſant ne va qu'à force de voiles, le Gaillard ne va guere mieux, & l'Oiſeau encore moins qu'eux ; malgré ce qu'en a écrit Monſieur l'Abbé de Choiſi, qui par une turlupinade, auſſi baſſe que fauſſe, dit dans ſon Journal de Siam, que l'Oiſeau va comme un Oiſeau : rencontre & jeu de mots, plus digne d'un pédant & d'un mauvais plaiſant, que d'un honnête homme. L'Ecueil allant le mieux de tous, nous ſommes obligez de porter un tiers moins de voiles qu'eux, afin de ne les point quiter ; & cependant nous ne laiſſons pas d'être toûjours à la tête.

Il commence à faire chaud. Le Soleil vient à nous, & nous allons à lui : c'eſt le moien de nous rencontrer bien-tôt ; & ſi le vent continuë pendant quinze jours, nous boirons à Saint Yago, Capitale des Iſles du Cap Vert, du vin de Madere ou des Canaries, qu'on dit y être excellent. Le Navire ne branle point

point du tout: on jouë aux Cartes, aux Dames, & aux Echets; on lit, & on écrit avec autant de tranquilité que dans une chambre. Pour moi, qui n'aime point le jeu, Monſieur Hurtain, & Monſieur de la Chaſſée, me viennent tenir compagnie de tems en tems. Du reſte, St. Auguſtin, St. Bernard, à Kempis, m'entretiennent ſérieuſement; ou je me divertis avec Petrone, Ovide, Horace, Juvenal, Corneille, Racine, Moliere, ou d'autres qui ne me laiſſent pas ſeul. Mars 1690.

Du Lunde ſix Mars 1690.

Toûjours même vent, & beau-tems. Nous étions à midi à trente-trois degrez quarante-huit minutes latitude Nord, & cinq degrez cinquante minutes de longitude; cela prouve que nous allons bien.

Il eſt venu ce matin au-devant de nous deux Brigantins de Salé, qui ſortoient du Détroit: peut-être, ſont-ce des Algeriens. Monſieur Hurtain auroit bien voulu les avoir; mais lorſqu'ils nous ont vu porter le Cap à eux, ils ſe ſont au plus vite retiré. Ne nétoiera-t-on jamais la Méditerranée ni l'Occean de ces

Mars 1690. ces Barbares? Nous étions à plus de ſix lieuës de l'avant de l'Armée: nous l'avons attenduë, & nous ſommes remis en route.

Du Mardi ſept Mars 1690.

Dès la pointe du jour nous avons vu le Pic des Canaries, ou plutôt la pointe ou ſommet. On dit qu'on le voit de quarante lieuës, lorſque le tems eſt fin & clair; il ne peut pas l'être plus qu'il l'eſt. Nous étions dans le Nord-Nord-Oueſt à lui, & nous courons le Sud; c'eſt le moien de le voir demain à pleine vuë. Le même vent de Nord-Eſt continuë; nous allons à ſouhait. La chaleur ſe fait ſentir bien fort, & eſt cauſe que Meſſieurs Hurtain, de la Chaſſée, & moi, nous frotons ſouvent le goſier.

La hauteur à midi nous a indiqué vingt-neuf degrez, quarante-cinq minutes latitude Nord, & nous faiſons notre eſtime ſur trois cens cinquante-neuf degrez trente minutes de longitude.

Du Mercredi huit Mars 1690.

Nous avons vu toute la journée le Pic des

des Canaries. Je ne ſçai ſi c'eſt à cauſe que cette Montagne eſt iſolée, & que ſa hauteur n'eſt ni confonduë ni mangée par celle d'aucune autre, qu'elle m'a paru la plus haute Montagne que j'aie jamais vuë : cependant, j'ai traverſé les Alpes & les Pirennées, qui certainement ne ſont rien en comparaiſon des Montagnes que les François ont nommées Monts Sainte-Marie, qui ſéparent le Canada d'avec l'Acadie, & où j'ai paſſé dans mon Voyage de Canceau par terre à Quebec, avec deux Sauvages pour toute compagnie. Je me ſouviens bien, que nous fûmes huit jours à monter, & cinq à deſcendre ; & qu'il ne ſe peut rien de plus affreux dans le monde. Un Printems, ou plûtôt un Eté admirable, en bas : une brume ou un brouillard fort épais, ou de la pluie fort menuë & bien froide enſuite ; & un froid de tous les diables en haut, & ſi violent, que des poiſſons étoient pris & enchaſſez dans la glace, & de la neige de tous côtez, en ſorte qu'à tous momens mes deux Sauvages & moi courions riſque d'être abimez. J'y étois, & j'en peux répondre, maudiſſant de tout mon cœur l'ordre de Monſieur Bergier, qui m'y envoioit, Mars 1690.

&

Mars 1690. & le Sieur de la Valliere, qui en étoit cauſe. Je trouvois cependant dans mon Voyage de bonne viande, & de bon poiſſon ; tout en eſt plein, malgré le froid & le chaud : nous y trouvions auſſi de bonne eau ; car pour du vin, ou de l'eau de vie, néant. Mes Sauvages y avoient mis bon ordre, auſſi bien qu'au pain. Cependant, ces Montagnes ne m'ont point paru ſi hautes que le Pic des Canaries. Je le repete encore ; je ne ſçai ſi c'eſt à cauſe qu'il eſt iſolé : quoi qu'il en ſoit, nous en avons paſſé environ à dix lieuës dans l'Oueſt, lorſque j'en ai pris la hauteur avec mes inſtrumens de Mathematique, & ſuivant la diſtance eſtimée à dix lieuës, je puis aſſurer qu'il a du niveau de la Mer deux mil ſept cens trente toiſes de hauteur ou d'élevation juſques à ſon ſommet. Ce qui feroit près de trois lieues Françoiſes. Si cette obſervation eſt juſte, on m'avouëra que c'eſt une terrible hauteur pour une Montagne au milieu de la Mer, & détachée de tout continent.

J'ai déja obſervé que les Cartes ſont fauſſes, & ne ſe raportent point les unes aux autres. Le Pape Alexandre VI. a fixé le premier Méridien au Pic des Canaries

naries, par une ligne qui coupe le Monde, du Nord au Sud, & du Sud au Nord; c'eſt-à-dire, qui en fait le tour. Clement VII a confirmé cette fixation. Elle fut faite au ſujet des conquêtes des Eſpagnols dans l'Amerique, ou dans le nouveau Monde; & des conquêtes que les Portugais faiſoient par leurs fréquentes découvertes dans les Indes Orientales. Le Pape Clement VII prétendoit accorder les deux Nations, en adjugeant aux Eſpagnols tout ce qui eſt ſur tout l'emiſphere au delà du Méridien du côté de l'Oueſt, autrement du Soleil couchant; & laiſſer aux Portugais toute l'autre moitié du Monde, qui eſt en deça du Méridien, du côté de l'Eſt, autrement du Soleil levant. Cette vaine Déciſion a donné lieu à une infinité de diſputes entre les deux Nations; & la Cour de Rome, qui ne les voit pas d'humeur à ſe rendre juſtice l'une à l'autre, conformement à ſa Déciſion, & qui ne ſe voit pas en état de les contraindre, ni l'une ni l'autre à y acquieſcer, a laiſſé juſques ici ces diſputes indéciſes. En effet, les Iſles du Cap Vert devroient ſuivant ce partage appartenir aux Eſpagnols, puiſqu'elles ſont dans l'Oueſt du Méridien: Mars 1690.

Mars 1690. dien : cependant, elles appartiennent aux Portugais. Réciproquement, la nouvelle Guinée, qui n'eſt qu'à cent ſeptante-ſept degrez dans l'Eſt, devroit appartenir aux Portugais ; & elle appartient aux Eſpagnols, quoique ſuivant ce partage elle dût, pour leur appartenir, être du moins au cent quatre vintieme dégré, qui ſeroit juſtement la moitié du Monde, par raport au premier Méridien ; puiſque le tour du Globe eſt diviſé en trois cens ſoixante degrez, dont cent quatre-vingt ſont juſtement la moitié. Que dire là-deſſus, ſi ce n'eſt que chez les têtes couronnées *poſſeſſio valet* ? Rendons leur juſtice : elles font des Traitez pour le bien de leurs affaires : elles y ſuivent le Droit Civil ; mais le plus fort les explique par le Droit Canon.

Comme nous avons été toute la journée à la vuë de ce Pic des Canaries, qui dans lui-même eſt fait en pain de ſucre, il nous a donné matiére à parler. Le bas offre à la vuë un Païſage très beau, rempli de verdure ; & des maiſons, répanduës de tous côtez ſans ſimétrie, ou ſans alignement. Nos longues vuës nous ont fait voir un très agreable éloignement, & un Païſage d'une perſpective à faire

faire plaiſir. Le Pic nous a paru couvert de verdure juſques à cent cinquante toiſes d'élévation ou plus, ſuivant mon raporteur. A cette verdure ſuccede en montant un amas de broüillards ou de nuées, qui paroiſſent fort épaiſſes, & aſſez noires du côté de la Terre, & aſſez claires du côté du Ciel. Elles ſemblent n'être qu'au pié de la Montagne. Ces nues, brouillards, ou vapeurs, n'occupent tout au plus qu'environ trente toiſes de hauteur, le tout ſuivant mes inſtrumens de Mathématique; ſi bien que le reſte du Pic paroit clair & net juſques à ſon ſommet, qui s'éleve encore a plus d'une lieuë & demie de France. J'avertis, cependant, de ne prendre pas mes Obſervations pour Démonſtrations certaines de Mathématique: il eſt impoſſible d'en faire de juſtes ſur Mer; le mouvement perpetuel du Vaiſſeau ne le permet pas: ainſi, je donne ces Obſervations à la maniére de Monſieur de Montagne, non pour bonnes, mais pour miennes. Mars 1690.

Ce reſte de Pic eſt tout blanc; & on le prendroit pour un bloc de Marbre, ſi la Nature pouvoit en former de ſi enorme. Nous avons parlé Ariſtote & Des-

Mars 1690. Cartes ſur cette blancheur, qui n'eſt en effet que de la neige dont cette Montagne eſt toûjours couverte. Mais, ai-je demandé à Monſieur Charmot, l'un de nos Miſſionnaires, d'où vient que toutes les Montagnes, qui ſont hautes, ſont toutes couvertes de neiges en tout tems?

N'y en a-t-il pas dans les Pirenées, a interrompu le civil Bouchetiere; &, puiſque cela eſt en Europe, pourquoi cela ne ſeroit-il pas ici? Ce ne ſont point des comparaiſons que je demande, lui ai-je bruſquement répondu: ce ſont les effets de la Nature, dont je demande l'explication, parceque je n'en comprens pas la cauſe. Prenez la peine de ne nous point interrompre par des comparaiſons & des interrogats inutiles, qui n'expliquent ni les difficultez ni la matiére. Ecoutez ſeulement ce qui va être dit: je vous aſſure par avance, qu'il vaudra mieux que ce que vous pouvez penſer. Je parle à Monſieur Charmot, auſſi bon Philoſophe que bon Théologien: & ces Sciences ne ſont nullement de votre competence; pas même de votre connoiſſance.

Faites moi la grace, Monſieur, ai-je continué, en parlant à Monſieur Charmot,

mot, de me dire d'où vient cette neige sur le sommet des Montagnes, & ce qui l'y entretient. Vous sçavez, m'a-t-il répondu, vous, qui avez fait votre Philosophie, que le Soleil a cela de commun avec le feu élémentaire, qu'il ne conserve sa chaleur qu'autant qu'il trouve d'aliment pour l'entretenir: ainsi, ne trouvant pas audelà de la moyenne région de l'air rien qui puisse entretenir cette chaleur que nous sentons de la moyenne région de l'air jusques à nous, il n'en peut avoir assez pour dissoudre ou fondre la neige qui est entre cette moyenne région de l'air & lui; & c'est ce qui fait que le froid est si grand & si sensible sur le sommet des Montagnes, qui sont plus elevees que la moyenne région de l'air. Vous ne m'apprenez rien de nouveau, lui ai-je dit: je sçavois cela dès mes Classes; mais, ce que je n'y ai point apris, c'est d'où provient cette neige: si elle y est *ab incunabulis mundi*, ou si elle y est par un pur effet de la Nature; en un mot, ce que je veux sçavoir est, si c'est Dieu qui a créé cette neige en créant le monde, ou si elle y a été amassée par accident? Ce sont, m'a-t-il répondu, les plus Mars 1690.

924761

Mars 1690. ſubtiles des exhalaiſons, qui attirées par le Soleil s'elevent plus haut que les autres, & s'attachent au premier endroit qui fait obſtacle à leur courſe. Ce n'eſt point là votre premier Siſtéme, lui ai-je dit : reprenons-le. Vous avez dit que cet eſpace immenſe, qui eſt entre le Soleil & la moyenne région de l'air eſt froid. Donc le Soleil n'a pas pu par ſa chaleur elever les exhalaiſons qui forment cette neige plus haut que les autres, qui ſe diſſolvent en pluye. La ſubtilité de ces exhalaiſons, que j'appellerai ſi vous voulez Elixir, n'y fait rien; il ſuffit que le Soleil les ait attirées : mais en ſuivant cette attraction elles auroient du aller directement à lui, & par conſéquent ne trouver aucun obſtacle dans leur chemin; mais où le Soleil auroit-il pris cette chaleur pour les attirer dans une hauteur prodigieuſe, dans une eſpace qui n'en ſouffre point ? & s'il a eu & a encore aſſez de force pour en attirer de nouvelles, pourquoi n'en a-t-il pas aſſez pour les empêcher de ſe congeler; & pourquoi cette même chaleur du Soleil, qui les a élevées, ne les fait elle pas fondre ſur une Montagne directement expoſée à ſes rayons ? Un des A-

xio-

xiomes de Philoſophie le plus univerſellement reçû eſt, que *qui poteſt naturaliter inſtituere, poteſt naturaliter deſtituere.* De plus, le vent qui n'eſt ſuivant les Philoſophes qu'un pur ſouffle, ou une impulſion qui ſort des entrailles de la terre, ne porte pas ſa force plus haut que la Sphere des nues: comment donc ce vent auroit-il pu pouſſer ces vapeurs plus haut qu'il ne va lui-même? Mars 1690.

On m'a donné là-deſſus des raiſons qui paroiſſent revêtuës de beaucoup de Science, mais vagues, & peu convainquantes pour un eſprit auſſi ſceptique que le mien, qui ne ſe repait point de vaine ſpéculation, & qui voudroit voir ſans enigme & ſans emblême tous les ſecrets de la Nature à découvert.

Notre converſation ſe faiſoit à table après le diné. Bouchetiere & les autres nous écoutoient, & ne comprenoient rien à ce que nous diſions, par la quantité de Latin que nous lâchions. Notre Aumonier s'y eſt fouré: c'eſt un bon Religieux Dominiquain du Couvent de Morlaix. Il me paroit avoir plus étudié les Théologiens Scolaſtiques ſur la Conception de la Vierge, que tout autre Livre. Il n'importe, c'eſt un bon

Mars 1690. homme; & ſi Luther avoit été comme lui, les Indulgences n'auroient point été attaquées.

Notre petite Diſpute de Phyſique a été terminée par deux Bouteilles de ſurcroit: non de ma Chambre; nous ne voulons que des ignorans de ce côté-là. Nous avons plaiſanté en les vuidant. Notre Aumonier a dit avec une eſpece d'entouſiaſme, ſoupirant, levant les yeux au Ciel, & d'un ton qui nous a tous fait rire,

Fœlix qui potuit rerum cognoſcere cauſas!

J'aurois bien pu ajoûter la ſuite. *Ille metus omnes ſtrepitumque Acherontis avari ſubjecit pedibus*; mais il s'en ſeroit choqué, parceque je lui dis Vendredi dernier, qu'il ne me paroiſſoit pas avoir l'eſprit fort tranquile, pendant que nous allions vent arriére: c'eſt que le Vaiſſeau roulloit que rien n'y manquoit, & que le pauvre Prêtre pouſſoit des nauſées qui me faiſoient rire. Il payoit tribut à Monſieur Neptune: ce qui arrive à tout le monde; &, effectivement, il faut avoir le pié marin, pour en être exempt.

La ſuite de la converſation m'engagea

à

à dire à Monſieur Charmot, que l'homme étoit bien malheureux, & en même tems bien orgueilleux, de vouloir avec de foibles lumiéres, & auſſi bornées que les ſiennes, monter & s'élever juſques à la connoiſſance de Dieu, qui eſt un Etre incompréhenſible; lui, qui ne ſe connoit pas lui-même, & qui ne peut rendre aucune raiſon ſolide & convaincante des ſimples opérations de la Nature, qui ſe paſſent dans lui-même, & ſous ſes yeux, qui ne ſont cependant que les moindres œuvres de la Divinité. Telles ſont dans lui-même, ſa formation, ſes cinq ſens, la fiévre, & le reſte: hors de lui, le flus & le reflus de la Mer, les feux qui ſortent des Montagnes, & la neige du Pic, qui étoit à nos yeux, & qui avoit donné matiére à notre converſation. Il en tomba d'accord, & me cita ce Vers de Lucain, qui fait dire à Pompée tout Payen qu'il étoit: Mars 1690.

Flammiger, an Titan, ut alentes hauriat undas
Erigit Oceanum, fluctuſque ad ſidera tollit,
Quærite, quos agitas Mundi labor: at mihi ſemper
Tu, quæcumque moves tam crebros cauſa meatus
Ut Superi voluere, late.

Mars 1690. Que Brebœuf a ſi bien traduit dans ſa Pharſale par ceux-ci :

Mais un juſte reſpect m'empêche de chercher
Un ſecret que le Ciel a voulu me cacher.

Cela nous donna beau-champ, pour nous étendre ſur les miſéres & l'orgueil de l'Homme; & y ayant peu de tems que j'étois revenu d'Angleterre, où les Anglois m'avoient amené de Baſton, après m'avoir ruiné, bleſſé, & pris ſur les Côtes de l'Acadie à la Heve: je leur dis ce Sonnet, qui m'avoit été donné à Londres, & que quatre François m'ont aſſuré être de Monſieur de Saint Evremont.

Tout le monde ſçait, que ce Monſieur de St. Evremont eſt un Officier exilé depuis plus de trente ans, pour une Lettre Satirique contre le Cardinal Mazarin. J'ai bu & mangé avec lui, & ſon eſprit, dans un corps bien vieux, conſerve toute la vivacité de la jeuneſſe: ſon corps eſt robuſte pour ſon âge; il n'y a qu'une calotte qu'il porte toûjours qui déplaiſe dans lui. Il eſt le tenant de la Cour de la Ducheſſe Mazarin; peu perſuadé de l'Evangile, & moins de l'Al-

l'Alcoran; grand Sectateur de la tranquilité d'Epicure; véritablement honnête homme; de mœurs simples; & tenant deux Maximes, de faire du bien à tout le monde, & de ne point faire de mal à perſonne. Je me ſuis reſſenti de la premiére; & c'eſt le moins que je lui doive, que d'en conſerver de la reconnoiſſance. On ne s'apperçoit point qu'il s'éloigne ni de l'une ni de l'autre Maxime. En un mot, c'eſt un bon vieux Romain, qui ſemble avoir formé ſon caractére ſur les Offices de Ciceron, & la Sageſſe de Charon. Il eſt effectivement vrai, que les mangeurs du Crucifix ſont ceux qui compatiſſent le moins aux malheurs d'autrui. Ce ſont eux auſſi que la Fontaine a tirez d'original dans ſon Rat. Tant de Morale m'entraineroit trop loin: je reviens au Sonnet, que je croi qu'on ne ſera pas faché de voir. Le voici. Mars 1690.

Sur l'Ignorance de l'Homme.

SONNET.

Nature enſeigne nous par quel bizare effort
Notre Ame quelquefois hors de nous eſt ravie:

Mars 1690.

Dis nous comme à moi Corps et toi-même asservie
S'agite, s'assoupit, se réveille, & s'endort.

Les plus vils Animaux, plus heureux dans leur sort,
Vivent tranquillement sans crainte & sans envie,
Exempts de mille maux qui troublent notre vie,
Et des mille terreurs que nous donne la mort.

Assemblage confus d'Esprit & de Matière,
L'Homme vit avec trop, ou trop peu, de lumière,
Pour distinguer ses biens, ou connoître ses maux.

Change l'état obscur où toi-même nous ranges,
Nature abaisse nous aux sens des Animaux,
Ou bien éleve nous à la clarté des Anges.

Comme il ne faut qu'un bon exemple pour se faire suivre, à peine eus-je dicté ce Sonnet à Monsieur Charmot, que chacun voulut en prendre copie : & tel, qui n'y entendoit pas plus que moi au bas Breton, se montra le plus échauffé ; ce qui nous a bien fait rire, Messieurs de la Chassée, Hurtain, & moi. Entre autres Bouchetiere, que par un effort d'estime & de considération, nous nommons

mons entre nous la Maſſue de Caïn. Mars 1690.

Je donne eſſort à ma Plume; peut-être verra t-on encore pis : je ne reponds de rien; car en vérité je ne le ſçai pas moi-même. Je ſuis là-deſſus comme notre Curé, M. de Mont-mignon, qui monte en Chaire ſans ſçavoir ce qu'il va dire à ſes Parroiſſiens: il eſt cependant un ſaint homme; mais il lâche bien des pauvretez. J'en ſuis de même : je ne ſçai combien j'en écrirai par la ſuite ; toujours ſuis-je certain que je n'écrirai rien dont je ne ſois perſuadé.

C'eſt dans ces Iſles de Canaries que Gomberville a poſé la Scene de ſon Roman de Polexandre: Roman d'une très édifiante lecture pour un Eccléſiaſtique tel que Monſieur l'Abbé de Choiſi, qui dit dans ſon Journal du Voyage de Siam, que s'il avoit mis pié à terre, il auroit été ſalüer la belle Alcidiane. Eſt-ce à un homme de ſon Caractere de lire ces ſortes de Livres ? & s'il a lu celui-là étant jeune, eſt-il de ſon honneur de faire connoitre qu'il s'en ſouvient ? Il a donné au Public ſon Journal de Siam : je conviens qu'il a voulu plaiſanter par tout ; mais ſes Plaiſanteries ne ſont pas du goût de tout le monde. Ce qui pou-

Mars 1690. voit convenir à un homme du Siécle, ne convient nullement à un homme de ſa Robe, & d'un Miniſtere auſſi ſaint que le ſien. J'ai ſon Livre; & je ſuis fort trompé, ſi avant la fin du Voyage & de mon Journal, nous n'avons lui & moi quelque diſpute enſemble, malgré le reſpect ſincére que j'ai pour lui.

Gomberville a pu poſer ici la Scene de ſon ridicule Roman, & il l'a pu avec d'autant plus de fondement, que pluſieurs Navigateurs & nos Pilotes eux-mêmes aſſurent que parmi ces Iſles Canaries, il y en a une qu'ils nomment San-Porandon, qui paroit dans des tems, & dans d'autres eſt inviſible. Ils aſſurent même que cette Iſle change de ſituation, paroiſſant quelquefois au Nord, enſuite au Sud, & qu'enfin elle fait le tour des autres. Si cela eſt, c'eſt une Iſle flotante; ce que je ne croi nullement, & que je ne croirai point que je ne l'aye veu, ou du moins parlé à quelqu'un qui y ait été. Cependant tous les Pilotes & les Navigateurs l'affirment. On en croira ce qu'on voudra. Pour moi, je n'en croi rien.

On dit que perſonne n'a jamais monté au ſommet du Pic, à cauſe qu'il eſt inacceſſible par les neiges & le froid.

J'a-

J'avoue, qu outre la longueur & la rapidité du chemin, voilà de terribles obſtacles; mais, ſi j'en étois le maitre, j'y envoierois des malheureux condamnez à mort, & ferois grace à ceux qui réüſſiroient. Mars 1690.

Du Jeudi neuf Mars 1690.

Nous avons encore vu le Pic preſque tout le matin dans le Nord-Nord-Eſt de nous. Notre hauteur à midi nous a mis à vingt-cinq-dégrez quarante cinq minutes de latitude Nord; mais pour la longitude, qui ſe prend par eſtime, il eſt impoſſible d'en rien dire de certain, cette longitude étant toujours incertaine: outre cela, les Cartes ne s'accordent point. La Déciſion d'Alexandre VI, confirmée par Clement VII, met le prémier Méridien directement par le travers du Pic; & il y a des Cartes qui le mettent à deux dégrez plus Oueſt; ce qui feroit une difference de quarante lieues, à n'eſtimer le degré que vingt lieues. On en jugera ce qu'on voudra: j'ai déjà dit que les Eſpagnols ni les Portugais ne conviennent point là-deſſus de l'infaillibilité du Pape. Ils auroient tort d'en convenir. Alexandre

Mars 1690. xandre VI., ni Clement VII., n'étoient certainement point infaillibles. S'ils l'avoient été, le prémier ne se seroit pas empoisonné avec Cesar Borgia son Batard, en buvant l'un & l'autre le même vin qu'ils avoient empoisonné pour en empoisonner un Cardinal; & Clement VII. ne se seroit pas laissé prendre dans Rome par les troupes de Charles-Quint, qui ne lui rendit la liberté qu'à bonnes enseignes, & argent comptant. C'en est assez, pour prouver que ces Papes n'étoient point infaillibles. Je dirai plus: c'est que jamais Pape mortel n'a été & ne sera jamais infaillible. Je regarde comme des Impies ceux qui ont le front d'attribuer à un Mortel, qui a besoin d'un Confesseur, l'Infaillibilité, qui après la Bonté est le plus bel attribut de Dieu qui seul est infaillible.

Le Pape pouvoit fixer pour le bien de la Paix entre les Princes Chrêtiens le premier Méridien où bon lui sembloit: chaque Point de la Terre a le sien, suivant le cours journalier du Soleil. Ainsi, il est assez indifferent par quel endroit on commence le nombre des degrez. Le Pape pouvoit le fixer aussi bien à Rome qu'au Pic; comme tout autre peut le fixer où bon lui

lui ſemble : cela ne choqueroit en rien, ni la Raiſon, ni la Religion ; mais de couper le monde en deux, pour en donner la moitié aux Eſpagnols, & l'autre aux Portugais, c'eſt là ce qui choque la Raiſon, la Juſtice, & le Droit d'autrui. Mars 1690.

C'eſt cependant ſur cette Donation du Pape, que les Eſpagnols ont fait des cruautez inouïes, juſques à faire étrangler & brûler les Souverains du nouveau Monde. Il eſt impoſſible de lire ſans horreur les barbaries qu'ils y ont exercées, raportées par leurs propres Hiſtoriens ; ni à quel comble d'impureté ils ont porté leur infame lubricité. Et on ne peut pas lire non plus, ſans adorer la juſte vengeance de Dieu, la mort funeſte de leurs premiers Conquerans. Les autres, qui en ſont revenus, ont effectivement raporté beaucoup de richeſſes ; mais auſſi, ils ont raporté les maux infames, dont depuis ces découvertes des Indes tant Orientales qu'Occidentales toute l'Europe a été infectée : maux, dont les Peuples Septentrionaux d'Europe chez leſquels il reſte encore quelque pudeur ont honte & ſe cachent ; tout au contraire des Eſpagnols & des Portugais, parmi leſquels on parle de ces maux avec autant de liberté, que

nous

Mars 1690. nous parlons de la fievre : maux terribles cependant, qui enervent & pourissent un homme avant sa mort. Ceux que j'en ai vu attaquez m'ont paru si hideux, qu'ils m'ont servi de remede contre la tentation. Lorsque j'allai à Lisbonne & à Cadix en 1683 & 1684 livrer le poisson de la pêche sédentaire de l'Acadie, dans laquelle, pour mon malheur, j'étois interressé, j'y fus sage, quoique tenté; & j'y manquai des occasions, uniquement parceque je voulus bien les manquer.

Je reviens aux Conquêtes des Espagnols, qui ont trouvé par ces découvertes le secret d'enrichir leurs voisins, & de faire de l'Espagne un vaste desert. Les Rois de ces Païs pouvoient dire d'eux, à bon droit, ce que Racine fait dire des Romains à Mitridate :

Avides raviſſeurs des richeſſes des autres ;
Ils quittent leur Païs pour inonder les nôtres.

En effet, ils y ont été en telle quantité, que l'Espagne, autrefois le Païs du Monde le plus peuplé, est aujourd'hui le plus desert. Lors qu'Abderame en sortit pour se jetter en France, où il fut si bien

bien batu à la Journée de Tours, par Charles, Maire du Palais, qui en acquit le ſurnom de Martel; il étoit ſuivi de dix-huit cent mille hommes; & l'Eſpagne: qui les avoit fournis, ſeroit tout-à-fait épuiſée, ſi elle en fourniſſoit préſentement trente mille; ce qui n'en ſeroit pourtant que la ſoixantiéme partie. Il n'y a qu'à lire Mezerai, le plus exact des Hiſtoriens. Mars 1690.

Je retourne à cette Donnation du Pape, où le Droit d'autrui eſt ſi peu menagé. A quel titre ces vaſtes Païs appartenoient-ils au Pape, pour les donner a des Nations qui y avoient plus de Droit que lui, puiſqu'il étoit fondé ſur la Force: Droit, pourtant, exécrable parmi les Chrêtiens? Que de choſes à dire là-deſſus! Ciceron, quoique Payen, avoit ſur le Droit d'autrui: la conſcience bien plus timorée; il vouloit que nous euſſions un droit acquis & légitime ſur ce que nous donnons. Ceſar, dit-il, dans ſes Offices, *non liberalis erat, dum bona civium militibus dabat, nam bona civium illi non contingebant.* Voilà parler en Chrêtien; & les Chrêtiens agiſſent en Payens: ſupoſé, cependant que ces Payens fuſſent abimez dans toutes ſortes

de

Mars 1690.

de crimes, comme le croit le vulgaire, instruit par des gens qui avoient interêt de les décrier. C'eſt ce dont les honnêtes gens, depoüillez de toutes paſſions, ne conviennent pas; parce qu'ils ne remarquent dans un Ariſtote, un Socrate, un Platon, un Ciceron, un Seneque, & une infinité d'autres Payens, qu'une Morale pure & naturelle, &, ſi je l'oze dire, conforme à l'Evangile: au lieu qu'ils remarquent dans une infinité de Chrêtiens les mœurs corrompuës qu'on attribuë aux Payens, & des détours & duplicitez dans le cœur, qui tiennent infiniment plus de la Doctrine de Sathan, que de celle de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que Saint Auguſtin a dit, que *Verbo Chriſtiani, Moribus autem Pagani ſumus.* Le Paganiſme n'a point produit un ſcélérat de Machiavel. La Direction d'intention, la Reſtriction mentale, & d'autres Inventions Diaboliques, lui étoient abſolument inconnues. Il paroit que Ciceron en avoit pourtant connoiſſance; puiſqu'il veut, que quand nous donnons notre parole ou notre promeſſe à quelqu'un, ce ſoit à quelqu'un qui ait droit d'interpréter ce qu'il en attendoit, & non pas nous.

Puiſ-

Puiſque je ſuis en train, & que je n'ai rien à faire, qu'à m'entretenir moi-même, il faut que je diſe mon Sentiment ſur la Grace. Mon ſentiment n'eſt nullement d'entrer dans les Diſputes de Monſieur Arnauld avec Monſieur Claude, ni dans celles du même Monſieur Arnauld avec les Jéſuites au ſujet de la Grace, du Libre-Arbitre, ou de la Prédeſtination. La quantité de Libelles ou petits Livres, que j'ai lus & que j'ai ſur cette matiére, me donne l'idée de l'alternative, & je dis: ou nous ſommes prédeſtinez: ou nous joüiſſons purement & ſimplement de notre Libre-Arbitre; c'eſt-à-dire, que nos actions ſont purement volontaires, & que nous n'agiſſons que parceque nous voulons agir. Mars 1690.

Au prémier cas de Prédeſtination, nous ne ſommes tous ni innocens ni criminels, parce que nous ne faiſons rien de nous-mêmes: pas plus que le Comedien, qui repréſente Burrhus dans le Britannicus de Racine, ne merite aucune récompenſe pour ſa droiture d'ame, & la candeur des conſeils qu'il donne à Agrippine & à Neron: & que le Comedien, qui repreſente Narciſſe parfait Scélérat, ne merite aucun châtiment; parceque

Mars 1690. ce que ni l'un ni l'autre n'ont rien dit, ni rien fait, qui ne fût de leur rôle, & pour parvenir à la catastrophe que Racine s'étoit proposée.

Il en est ainsi du reste. Si cette Prédestination a lieu, notre rôle est forcé, & nous ne sommes tous, sans exception, que des Comediens, que Dieu introduit sur le Théatre du Monde, & qu'il en retire quand il veut, après que nous y avons joué le rôle qu'il nous avoit destiné. Cela reviendroit au *Fatum* des Latins; mais cela ne convient nullement à notre Religion.

Si cela étoit ainsi, il n'y auroit ni Saints ni Damnez, & ni Anges ni Diables, si j'ose me servir d'un terme si outré. Il faudroit suprimer, ou du moins on seroit en droit de traiter de chimeres, toutes les Religions; particuliérement celles qui, comme la nôtre, ont l'éternité en vuë. Chacun pouvoit au gré de son mauvais penchant, voler, assassiner, empoisonner son prochain, & s'abandonner à toutes les horreurs les plus abominables. Tous ces crimes ne seroient plus les crimes des Acteurs: ce seroit ceux de la nécessité; & toutes les plus damnables actions ne rendroient pas

un

un homme coupable devant Dieu, parcequ'il n'auroit fait que ce qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de faire. Mars 1690.

Quelle horrible Impieté que cette Croyance, qui feroit Dieu l'Auteur des crimes les plus abominables ! Peut-elle entrer dans l'eſprit d'un homme, quand il n'auroit qu'un ſimple rayon de lumiere naturelle ? Je rejette abſolument cette Prédeſtination à l'égard de la vie mortelle. A l'égard de l'éternité, je ne la rejette ni ne l'admets abſolument. Je vois un larron au gibet, auquel le Sauveur dit qu'il ſera le même jour avec lui dans le Paradis: ces paroles me convainquent du ſalut éternel de ce larron ; elles me convainquent en même tems qu'il ne faut qu'un aveu ſincere de ſes pêchez, accompagnez d'un vrai repentir de les avoir commis, pour éfacer tous les crimes de la vie, & me convainquent auſſi que ce repentir eſt un effet de la Prédeſtination à la Grace gratuitement accordée à l'un, dans le même moment qu'elle eſt refuſée à l'autre. Cela me convainc de la Prédeſtination à la vie éternelle : je ſuis confirmé par S Auguſtin, ce grand Docteur de la Grace, dont il avoit reſſenti les effets dans lui-même. Je trouve

Mars 1690. ve dans le 28 Chap. de ſes Soliloques, n. 3. où il parle des Elus à ſalut, *qui nequaquàm perire poſſunt, quibus omnia coöperantur in bonum, etiam ipſa peccata.* Je trouve auſſi n. 4. du même Chapitre, où il parle des Prédeſtinez, à damnation, *quos præſciviſti ad mortem æternam*, dit-il, parlant toûjours à Dieu *quibus omnia coöperantur in malum, & ipſa etiam Creatio vertitur in peccatum.*

Il ne ſe peut rien de plus fort ſur la Prédeſtination; le mot *Elegiſti*, dont St. Auguſtin ſe ſert, l'emporte: cependant, tout cela peut s'accorder avec le Libre-Arbitre, & ce même Libre-Arbitre peut encore s'accorder avec le même Saint Auguſtin, qui lui ſemble contraire, au 38. des Medit. n. 2: *Scio*, dit-il, *& certus ſum quod vita noſtra, temerariis motibus agitur, ſed a te diſponitur & gubernatur* Qui ſemblent encore aſſurer que nous ne ſommes pas les Maîtres des Actions de notre vie, puiſque c'eſt Dieu qui la diſpoſe & qui la gouverne.

Voici comme je raiſonne, pour accorder enſemble cette prétenduë Predeſtination, que je rejette abſolument, entant que pure & ſimple Prédeſtination, & en

en la rejettant j'admets & établis la libre disposition de nos actions sur terre, ce qui est en effet le Libre-Arbitre qui nous laisse le choix volontaire, & ne determine point notre volonté entre le Bien & le Mal. J'admets avec Saint Pierre la Prescience de Dieu : *Secundum Præscientiam Dei Patris* dit-il dans sa premiere Chap. 1. vers 2. La Predestination seroit un effet de l'Autorité de Dieu qui nous forceroit, & nous empêcheroit de mériter ni récompense ni châtiment : c'est ce que je rejette, & en la rejettant j'admets la Prescience de Dieu, parce qu'elle est véritablement du ressort de sa Divinité à qui rien n'est caché, ni passé, ni présent, ni futur ; mais en admettant cette Prescience, je ne lui attribue aucune vertu ni force qui nous oblige d'agir, ni qui nous en empêche. Dieu, à qui rien n'est caché, sçait ce que nous ferons ; mais il ne nous impose pas la nécessité de le faire, il n'empêche point un homme d'agir en honnête homme, & ne l'empêche point non plus d'agir en scélérat, il lui laisse son Libre-Arbitre, & le choix & le pouvoir de faire bien ou mal, mais il ne lui impose point la nécessité de faire bien ou mal. Sa Providence se sert du premier

Mars 1690.

Mars 1690 mier qui fait bien, pour manifeſter ſa bonté; & de celui qui fait mal, pour manifeſter ſa juſtice. Le même Saint Auguſtin me paroit convaincu de cette verité, lorſqu'il dit dans ſa 64 Homelie, *Ne putetis eſſe in vanum malos in hoc mundo, nam malus ita vivit ut corripiatur, vel ut per ipſum boni exerceantur.* Que de choſes encore à dire là-deſſus? Je m'en tais, & reviens à la Grace, dont je vas, ſelon mon ſens, donner une comparaiſon non pour bonne, mais pour mienne.

Je regarde la Grace comme le Soleil, qui éclaire également tout le Monde. Le jour eſt compoſée de vingt-quatre heures: la Zone torride, où nous allons entrer, ne joüit que pendant douze heures de la vuë de cet Aſtre, peu plus, peu moins, ſuivant ſon éloignement ou ſon approche d'un Tropique à l'áutre. On a des jours de ſeize heures de Soleil à Paris, ainſi de quatre heures plus que ſous la Zone torride; mais en hiver, on y a des jours qui ne ſont que de huit heures du Soleil, & de ſeize heures de nuit. Seize & huit, ou huit & ſeize, ſont toûjours vingt-quatre: ainſi le Soleil, en s'en retournânt l'hiver, ôte peu à peu ce que ſon aproche avoit donné peu à

peu

peu en été. Les Peuples qui habitent sous les Poles sont privez de la presence du Soleil pendant six mois de l'année; mais, pendant les autres six mois, ils jouïssent de son aspect sans interruption. Ainsi, de quelque côté qu'on prenne le Globe de la Terre, & les Peuples qui en habitent la superficie, chacun jouït également pendant une année, un jour portant l'autre, de douze heures de Soleil visible, & de douze heures de nuit, qui font les vingt-quatre dont le jour est composé. Mars 1690.

Je regarde la Grace du même point de vûë que je regarde le Soleil: (qu'on ne croye pas que je pretende me donner pour Docteur.) Les Peuples sur lesquels cet Astre darde ses rayons les font valoir pour leur utilité, soit pour leurs labours, leurs semences, ou autres œuvres de leurs mains, selon son aproche ou son éloignement; mais à l'égard de sa presence, elle est toûjours également partagée dans différens tems.

Ne puis-je pas dire la même chose de la Grace? Dieu ne la donne-t-il pas à tout le Monde, quelque fois plus & quelque fois moins, de même que le Soleil dispense ses rayons? Je sçai bien

Mars 1690. que c'eſt ſa bonté qui nous donne le pouvoir & le faire, & que ſans lui nous ne pouvons rien faire qui ne ſoit mauvais; mais il veut que nous concourrions avec lui à notre ſalut. Qu'un Laboureur, par exemple, perde le tems de labourer à propos, & de ſemer dans le tems convenable, ſa recolte ne vaudra rien. N'en eſt-il pas de même d'un Pêcheur, qui ne remuë pas par un ſevere examen les mauvaiſes inclinations de ſon cœur, qui ne les déracine pas, comme ce Laboureur arrache les chardons de ſa terre par ſon labour? Dieu nous fait connoître ces chardons de notre cœur: n'eſt-ce pas là le Soleil de la Grace, qui commence à vouloir fondre notre glace. La Raiſon inſtruit ce Laboureur qu'il fait mal s'il perd la ſaiſon. Le Saint Eſprit ne nous dit-il pas, que nous allons mal faire? Car je poſe en fait certain, que quelqu'endurci que ſoit un homme, il lui vient une ſecrete horreur de ſon péché avant que de le commettre. Cette horreur de ſon péché lui impoſe-t-elle la néceſſité de ne le pas commettre? Nullement: cette Grace lui laiſſe ſon Libre-Arbitre, & ne le détermine à aucun choix; mais il en devient plus coupable lorſqu'il

ſe

se determine au mal. Ce Laboureur a cultivé sa terre; cultivons la Grace: il donne le tems à son grain de prendre racine, & le laisse fructifier; laissons la Grace prendre racine dans nos cœurs, & l'y laissons fructifier, elle raportera de bon fruit. Ce Laboureur confie son grain à la chaleur du Soleil, il ne le trouble en rien, & arrache seulement les mauvaises herbes : confions nous au Soleil de la Grace, il nous échauffera d'autant plus promptement que nous deracinerons nos mauvaises habitudes & nos inclinations. Quand le tems de la moisson est venu, ce Laboureur voit avec plaisir ce qu'il a pris sur lui multiplié au centuple: confions nous à la Grace, nos mauvaises habitudes diminueront, nos vertus augmenteront, & nous ferons comme ce Laboureur une abondante moisson. Mars 1690.

Voilà comme je conçoi la Grace, & j'aime beaucoup mieux être sauvé par la Grace de Dieu, que de sçavoir definir cette Grace. Je suis là dessus comme Thomas à Kempis ou Jean Gerson (on croit que c'est le même) est sur la componction : *Malo sentire compunctionem, quàm illius scire definitionem.* Les Disputes

Mars 1690. putes, qui ſont agitées depuis très-long-tems, n'ont ſervi qu'à embrouiller la matiére ſur la Grace éficace, ſuffiſante, & une infinité de termes de l'Ecole, que peu de gens entendent, & ſcandaliſent bien du monde par l'aigreur des Diſputans, & paroiſſent bien puériles à d'autres.

DIXAIN.

Ces Jeux de Mots & de Paroles
Scandaliſent tout vrai Chrêtien:
Diſputes d'autant plus frivoles,
Qu'au ſalut elles ne font rien.
Pourquoi troubler la Conſcience
D'un Chrêtien, qu'une humble ignorance
De tout orgeuil a préſervé?
Et qu'a-t-il beſoin de connoître
Par quelle Grace il eſt ſauvé,
Quand Dieu lui fait celle de l'être?

Quoi qu'il ſemble que j'ai voulu ici théologiſer, je n'ai certainement ſongé à rien moins qu'à faire le Théologien ni le Docteur. Je n'ai jamais étudié cette ſublime Science; & outre cela, je ne me flate d'aucune Science: je me tiens heureux de recevoir avec humilité les dogmes

mes de la Foi; plus heureux encore de les croire, & de m'y ſoûmettre. Mais toute la Sorbonne enſemble, Meſſieurs de Port-Royal, les Jéſuites, ne m'oteront pas de l'eſprit que Jeſus-Chriſt ne ſoit mort pour ſauver tous les hommes, que ſa Grace ne ſe ſoit repandue avec ſon ſang pour tout le Genre-humain, & que comparant cette Grace ſur-naturelle avec les operations journaliéres du Soleil, tous les hommes n'en ayent été partagez: & tant-pis pour ceux qui en auront fait un mauvais uſage, d'autant plus criminels qu'ils connoiſſent eux-mêmes, ou du moins qu'ils doivent connoître par le ſeul raport de leur intelligence l'abus qu'ils font journellement des inſpirations du Saint Eſprit, qui ne ſont autre choſe que la Grace qui parle intérieurement à leur cœur, & à laquelle ils réſiſtent. Mars 1690.

Ne nous attendons point à cette Grace efficace, qui nous impoſe la neceſſité de notre converſion, & à laquelle il eſt impoſſible de reſiſter. Tant-pis pour ceux qui comptent qu'elle deſcendra ſur eux à l'heure de la mort Je ne conſeille à pr ſonne de s'y fier; & je ne voi pas que Dieu ait jamais prodigué cette

Mars 1690. Grace eficace neceſſitante, & impérative, puis qu'il ne l'a accordée que deux fois. Je n'ignore pas qu'on ne mette la Madelaine, la Samaritaine, & quantité d'autres au nombre de ceux qui ont été convertis par la Grace éficace. Je regarde ces Converſions comme des effets des Remontrances du Sauveur, & non pas comme des coups de la Grace éficace comme je l'entens; & je repete qu'il ne me paroit pas que Dieu s'en ſoit ſervi que deux fois. La premiére, à l'égard du Larron. Je regarde là deſſus le Sauveur comme un Roi qui rentre triomphant dans un Roiaume qui lui appartient, & qu'il a pourtant été obligé de conquérir. Pour marquer ſon Autorité ſouveraine, il traine à ſa ſuite un criminel repentant, & en laiſſe un autre endurci. Ce criminel repentant me paroit un coup de la Grace éficace, qui detruit tout ce qui s'opoſe à ſon effet; & la reprobation me paroit dans le mepris que l'autre Larron en fait. Voilà mon Siſtême établi ſur la Grace: le bon Larron s'y ſoumet, & jouït de ſon fruit; l'autre la mepriſe, nonobſtant la voix du Saint Eſprit qui s'expliquoit par la bouche de ſon Camarade, & eſt privé de la Vie Eternelle.

N'eſt-

N'eſt-ce pas là un exemple vif & pénétrant, que la Grace deſcend ſur tous les hommes, mais qu'elle ne les contraint point, puiſque de deux Larrons, l'un s'y ſoûmit, & l'autre la rejetta. Je fonde là-deſſus le bon ou le mauvais uſage que nous faiſons, ou que nous pouvons faire, de la Grace. Elle devint éficace pour l'un, parce qu'il s'y ſoumit, & qu'il ne lui put reſiſter, ou ne lui reſiſta pas; & devint infructueuſe à l'autre, qui la mepriſa. Mars 1690.

A l'égard de l'éficacité de cette Grace, c'eſt un effet de la bonté du Sauveur de l'avoir accordée telle. C'eſt un exemple qu'il laiſſe aux Pêcheurs pour ne ſe point deſeſperer; mais, très-malheureux qui s'y fie. Dieu ne s'eſt point obligé d'accorder cette Grace à tout le monde: ſon Evangile, & ſur tout les Paraboles qui y ſont contenues, n'anoncent rien plus preciſement que de ſe tenir toûjours prêt à la mort, & prononcent des malédictions contre ceux qui n'en previendront pas le moment. La plûpart des hommes vivent-ils comme prêts à mourir? *Tanquam ſemper victuri vivimus... S. Aug.*

La ſeconde occaſion, où Dieu a fait

Mars 1690. voir sa Grace éficace, c'est dans Saint Paul, que du plus ardent Persecuteur des Chrêtiens il rendit un vase d'Election, & l'Apôtre des Gentils; mais, si j'ose le dire, Dieu ne venoit que de monter au Ciel, il avoit laissé son Eglise tremblante, non que les Apôtres, Chefs de l'Eglise, tremblassent; ce seroit une impieté de le croire, & même de le penser. Le Sauveur avoit prié pour eux tous, & pour elle, en priant pour Saint Pierre, & tous avoient reçû le Saint Esprit, & en étoient remplis. La Foi de l'Eglise étoit vive; & quand j'ai dit que cette Eglise étoit tremblante, j'ai seulement prétendu dire, que les nouveaux convertis, & ceux qui étoient prêts à se convertir, pouvoient trembler à l'aspect des Suplices horribles auxquels l'Eglise naissante a été assujetie. Ainsi, pour affermir les uns & les autres, Dieu eut la bonté de convertir Saint Paul. Il cherchoit les Chrêtiens pour les livrer à leurs Tirans & leurs Boureaux. Dieu le frape d'un coup de sa Grace éficace & imperative, jusques à lui dire, *Il t'est dur de regimber contre l'éperon*; & le réduit enfin à dire, *Seigneur, que vous plait-il que je fasse*? Voilà l'effet de la Grace éficace, elle impose la nécessité d'agir. Ce n'est plus l'homme qui agit: c'est

Acte XI. Ch.

Dieu

Dieu qui agit dans lui, & par lui ; & il ne ſe ſert de l'homme, que comme d'un inſtrument pour glorifier ſa puiſſance. Mars 1690.

C'eſt ainſi que je conçoi la Grace éficace & triomphante par elle-même ſans le ſecours de l'homme ; mais Dieu ne la prodigue pas, & ne la verſe pas ſur tout le monde. Il veut le Salut de tous les hommes en général, & de chacun en particulier ; mais il ne le veut pas d'une volonté abſoluë : il veut auſſi que chacun y contribue de ſa part ; & c'eſt dans ce ſens, que le même St. Auguſtin dit, que Dieu qui nous a fait ſans nous ne peut pas nous ſauver ſans nous. Il nous partage à tous ſa Grace ; mais il nous laiſſe les maitres d'en faire un bon ou un mauvais uſage, il nous en laiſſe le choix : il ment notre volonté par les inſpirations que le Saint Eſprit nous donne ; mais il ne la détermine pas. Il n'y a que la Grace éficace qui la force ; mais Dieu s'eſt-il engagé de la verſer ſur tous les hommes ? Seroit-il même de ſa juſtice de la verſer ? Quoi ! un homme qui aura toûjours vêcu en ſcélérat complet, qui aura ſacrifié à ſa fortune & à ſon ambition une infinité de Peuple, qui aura ecraſé la Veuve & l'Orphelin, qui n'aura point connu d'autre Dieu que lui même, qui par

Qui fecit te, ſine te non poteſt ſalvare te ſine te.

Mars 1690. ſes avis & ſes exactions aura arraché le pain de la main & précipité dans la miſere des Provinces entiéres, qui aura réſiſté à la Grace qui lui faiſoit intérieurement connoître ſes iniquitez, ſera aſſez heureux pour être frapé à la mort d'un coup impératif de la Grace éficace ? Certainement, cette Grace eſt un pur don de Dieu; mais on ne voit plus de Pierre Allais : Dieu peut accorder cette Grace aux autres ; mais la confiance que les Pécheurs y mettroient feroit tort à ſa Juſtice, & cette confiance lui ſeroit injurieuſe.

Voilà le point de vûe dont je regarde la Grace : c'eſt à nous, à nous ſervir des prémiers avertiſſemens qu'elle donne intérieurement à nos cœurs & à notre conſcience; mais, ſi nous les négligeons, ſongeons d'en prévoir les ſuites : *quod ſi neglixerimus ad emendationem, tarditatem pœnæ ſupplicii gravitate compenſabit*, dit encore S. Auguſtin. Cela me fait ſouvenir des beaux Vers que dit Nearque à Polieucte, lorſqu'il veut reculer ſon Batême au jour ſuivant :

Ce Dieu, qui tient votre Ame & vos jours dans ſa main,
Vous a-t-il répondu de le pouvoir demain ?

Il

Il eſt toûjours tout juſte & tout bon; mais Mars
ſa Grace 1690.
Ne deſcend pas toûjours avec même éficace.
Ces momens précieux, que perdent nos longueurs,
Amoliſſent ces traits qui pénetrent nos cœurs.
Le bras qui la lançoit ſe laſſe, & ſe courouſſe:
La force en diminue, & leur pointe s'émouſſe;
Et ces traits fortunez, qui nous portoient au bien,
Tombent ſur un rocher, & n'opérent plus rien.

J'ignore ſi Monſieur Corneille, lors qu'il a fait ces Vers, ſongeoit lui-même à définir la Grace; mais, je ſçai que c'eſt la plus belle, & à mon ſens la plus juſte définition, que j'en aye jamais vuë. Après cela, je ne me donne pas pour un grand Connoiſſeur, & encore moins pour Docteur.

Si ce Journal-ci continuë comme il commence, je ne ſuis pas au bout de mes écritures, ni ceux qui le liront au bout de leur lecture, ſupoſé qu'ils ſe donnent la peine de tout lire. Si on s'ennuie, il n'y a qu'à le laiſſer; mais je ne m'ennuye point à m'entretenir moi-même. Je pourois pour ma juſtification apporter des raiſons qui prouveroient qu'il eſt néceſſaire que je m'occupe à quelque choſe.

Mars 1690. Je jette mes idées sur le papier : je pourrois peut-être faire pis ; du moins jusques à ce que le Voyage plus avancé m'ofre des occasions pour entretenir autrui. Je me fais une necessité de consommer le tems ; & comment en remplirois-je les momens, sans Plume, ou sans Livre ? Je ne fume, ni ne jouë. C'est l'occupation des Marins, à ce qu'on dit : j'en conviens pour les autres ; mais ce n'est pas la mienne. Combien passerois-je de momens inutiles, si ma Plume & mon Papier n'en rempliſſoient pas le vuide ? Compte-t-on pour rien les idées tumultueuses & confuses qui frapent l'esprit, lors qu'il est livré à lui même ? Je cesse d'écrire, parce que je vas souper, & que je ne vois plus goute. Demain, j'en dirai d'autres qui peut-être ne vaudront pas mieux que ce qu'on a lu. *Ex eodem fonte pares aquæ.* C'est Quintilien qui le dit, ce n'est pas moi, & je trouve qu'il a raison.

Du Vendredi dixieme Mars 1690.

Tropique du Cancer dépassé. Avant que d'entrer en matiere dont je laissai hier le canevas tout propre à être brodé, je dirai que cette nuit nous avons depassé le Tropique du Cancer. (Ce mot de depasser est Matelot ; je m'en sers, parce que

qu'il me paroit très expreſſif.) Combien de gens par toute terre voudroient être quittes de leurs Cancers ? Je les y laiſſe: cela m'oſre une idée trop infame, pour m'y arrêter. Les Cartes mettent ce Tropique à vingt-trois dégrez & demi Nord; mais elles ne diſent pas que quoi que le Soleil ſoit encore aujourd'hui par de là la ligne, nous n'en ſommes éloignez que de vingt-quate dégrez, & que nous ſentons une chaleur très forte. Je n'ai point cette année ſenti aucune douceur du Printems: j'ai ſenti un froid terrible à la rade de Groye : en trois jours nous ſommes paſſez dans une zone tempérée : & trois autres jours enſuite, dans une température ſi chaude, que ſi je m'en étois crû, je me ſerois mis tout nud; & cette chaleur augmente de jour en jour. Mars 1690.

La longitude eſt toujours la même à quatorze minutes plus Oueſt. Nous allons chercher la hauteur du Cap Vert, pour aller enſuite le plain Oueſt à Saint Yago. Le vent toujours bon.

Ce matin l'Amiral a mis en panne, c'eſt-à-dire vent devant. On ne ſçavoit ce qu'il vouloit faire; mais ſix coups de Canon lâchez de demi-quart-d'heure en demi-quart d'heure nous ont indiqué la mort d'un Mandarin. Vent devant, & ſix coups

Mars 1690. pour un Mandarin ! Que feroit-on pour un Général ? Deux coups de Canon suffiroient ; & on croit que la présence du Pere Tachard a été cause des quatres autres, qui ont honoré la sépulture que le Mandarin s'est faite lui-même deux Boulets aux piés, à la Maine.

Ces sortes de retardemens nous chagrinent, parce que nous sommes toujours obligez d'attendre les autres, & de porter bien moins de voilles qu'eux. Notre Vaisseau étant le meilleur voillier de l'Escadre, s'il étoit seul, nous serions à plus de cinq cens lieuës de l'avant. Monsieur Hurtain, Monsieur de la Chaslée, & moi, venons de boire à la santé de l'Ame du defunt Mandarin. Le rendez-vous est repris à l'issuë du quart de l'aube du soir, c'est-à-dire une bonne demi-heure après soupé pour boire chacun la mienne. Je me sers des termes de Frere Jean des Entommeures, à ce que dit Monsieur de la Chaslée ; car pour moi, je ne me souviens point de l'avoir ni vu, ni lu, dans mon Rabelais. Il n'importe, nous boirons chacun la mienne, ou chacun la nôtre, ou si le Lecteur veut, chacun la sienne. Votre santé y sera mêlée ; & j'ai un quartier de dinde à la daube, qui ne fera point de deshonneur à la Compagnie, & qui au contraire

traire y tiendra appetiſſement ſa place Mars
Que de bagatelles j'offre à un homme 1690.
comme vous, dont les momens ſont ſi précieux ! Chargez-en l'inutilité où je ſuis, l'activité de mon eſprit qui veut être occupé ; mais, pardonnez-les à mon cœur. Il me ſufit de me mettre dans la grande Chambre du Vaiſſeau à une fenêtre, ou au haut de la dunette, ou à un des ſabords de l'arriere dans la Sainte Barbe, & de regarder le gouvernail du Navire, pour me jetter dans une méditation profonde, & pour m'inſpirer une eſpece de melancolie, qui juſques ici m'a été inconnuë. Je me ſuis pluſieurs fois arrêté ſur cet objet dans mes Voyages au Canada, aux Iſles de l'Amerique, dans le Nord, & dans l'Archipel ; mais jamais mon eſprit n'a été frapé des idées, dont il eſt préſentement accablé. Je regardois les mouvemens de l'eau au tour du Gouvernail, comme de ſimples effets naturels d'une eau repouſſée ou retenuë : mon eſprit n'alloit pas plus loin, & ſe bornoit à une petite reverie qui ne prenoit rien ſur ſa tranquilité. Préſentement, je regarde ces mêmes agitations de l'eau comme une peinture & une image de la vie. Plus j'y fais de reflexion, plus j'y reconnois de raport. D'où vient que ce qui me paroiſſoit autrefois très indifé-

Mars 1690. diférent ne m'offre à préſent qu'une matiére de reflexions ſérieuſes ? Suis-je changé ? Mon eſprit n'eſt-il plus le même ? Et pourquoi ce qui faiſoit autrefois un de mes plaiſirs fait-il préſentement le ſujet de ma triſteſſe ? Eſt-ce un effet de l'âge ? Non : je ſuis dans la force de cet âge, & n'ai point encore atteint celui de maturité. Eſt-ce un effet de la débilité de mon corps ? Non : je ſuis plus robuſte que jamais. Eſt-ce un effet de quelque maladie ? Non : je n'ai jamais été malade que de bleſſures, dont le mal a ceſſé avec la douleur ; & je joüis d'une ſanté parfaite. D'où vient donc ce changement que je remarque en moi ? J'ai beau y chercher une cauſe exterieure ; je n'y en trouve point : il faut donc que la cauſe de ce changement ſoit en moi-même ; mais d'où vient elle ? A l'égard de mon corps, je puis dire comme Jodelet, Prince de Scarron,

Je me tâte & retâte,
Sous differens habits je ſens la même pâte.

Ne ſeroit-ce point que mon Eſprit ſe rapelle à lui-même, & que fatigué des diſſipations qui l'ont juſques ici vainement

ment occupé, il uſe du repos où il ſe trouve, pour découvrir ce qu'il étoit avant que d'animer mon corps où il eſt à préſent; pour reflechir ſur ce qu'il fait dans ce même corps, & ce qu'il ſera quand il ne l'animera plus? Je ne diſtingue point ici l'Eſprit d'avec l'Ame: je les confons enſemble; & lorſque je parle de l'un, j'entens auſſi parler de l'autre. Notre Ame eſt un élixir de la Divinité, ou, ſi l'on veut, une emanation: Dieu l'a formée & créé de toute Eternité; & la miſe en place, lorſqu'il l'a voulu. Qu'a fait cette Ame depuis ſa création juſques à ma formation, qu'elle eſt venu animer ma matiére? Où étoit elle, & où ira-t-elle, lorſqu'elle ſortira de ce corps qu'elle anime, *& quod geſto*, pour me ſervir des termes de Saint Bernard? Tout ce furieux eſpace du paſſé, cet eſpace immenſe de l'avenir, qui ne ſont réünis enſemble à l'égard de mon Ame, que par le peu de jours que je ſuis, très inutilement, ſur terre, me plongent également dans une obſcurité dont je ne puis pénétrer, ni le principe, ni le progrès, ni la fin. St. Bernard dit, Chap. IX de ſes Méditations: *Nihil eſt in me, corde meo fugacius,* Mars 1690.

in

Mars 1690. *in ſe ipſo non poteſt conſiſtere, hac & illac diſcurrit.* J'éprouve dans moi cette vérité, & me convains moi-même, que Jeſus Chriſt a donné de l'Homme la peinture la plus frapante, lorſqu'il dit *Vbæ ſoli.* En effet, l'Homme n'a point de plus grand Ennemi que lui-même, lorſqu'il ſe livre aux divagations de ſon Eſprit. L'Eſpagnol a trouvé très juſte le point & la définition de l'Eſprit humain, lorſqu'il dit, *Guarda me Dios de me.* Mon Dieu, gardez-moi de moi-même. Je le repete: l'Homme eſt à lui-même ſon plus cruel Ennemi dans une ſolitude. L'exemple des Chartreux me le prouve. Ceux de Paris diſent, que l'année n'eſt pas mauvaiſe, quand il n'y en a que douze d'entre eux qui s'étranglent. Cet Ordre, les Camaldules, Notre-Dame de la Trape, de St. Bernard, & les autres Ordres Solitaires, attirent mon admiration, mais non mon approbation: ils paſſent l'Homme de trop loin.

La vûë du Gouvernail du Vaiſſeau me préſente une infinité de ſujets de reflexions: mon Eſprit s'y attache, & ſuit celle dont il eſt le plus frapé; & ſi je n'étois diſtrait par leur propre confuſion, ou par quelque ſecours étranger, j'appro-

profondirois la matiére autant que ma foible lumiére pouroit s'étendre : mais je ne me perſuaderois pas, que la fin & le terme de mes reflexions fuſſent des concluſions certaines. Telle eſt ſur la Nature la foible connoiſſance de l'homme. Sa plus forte & ſa plus profonde ſpéculation ou méditation le ramene, malgré lui, à ce que diſoit Monſieur Grandin, Doyen de Sorbonne, & l'un des plus ſçavans hommes du monde, *Unum ſcio, quod nihil ſcio.* Ariſtote, que l'Ecole reconnoit pour le Prince des Philoſophes, n'eſt-il pas mort dans ces ſentimens ? Ne dit-il pas en mourant, *modus veni, incertus vixi, dubius morior, Ens Entium miſerere mei.* C'étoit un Payen qui parloit, uniquement conduit par la Lumiere naturelle. Mars 1690.

Un Chrêtien, qui preſentement raiſonneroit de même, paſſeroit pour un Athée. Ariſtote ne l'étoit pourtant pas, puiſqu'il reconnoiſſoit un Etre des Etres; & cet Etre des Etres n'eſt autre choſe que Dieu. Je me ſouviens même d'avoir lu, que ce fut lui qui erigea dans Athenes cet Autel au Dieu inconnu, que Saint Paul annonça dans la Sinagogue être le Meſſie. Act. Chap. XVII.

De-

Mars 1690. Depuis Ariſtote, ce Dieu qui lui étoit inconnu a pris chair humaine, & a operé notre ſalut. Sa divine Morale ſuffit pour régler nos mœurs: notre Raiſon renonce à elle-même, pour ſe ſoumettre à la Foi des Miſtéres; mais notre Eſprit reſte toûjours dans l'incertitude, ſur ce qui regarde la Nature: & plus il y a de gens qui l'étudient, & qui écrivent leurs Obſervations, & plus l'obſcurité s'épaiſſit.

Je remets à demain à faire part de ce que j'ai entendu à Amſterdam en 1682, lorſque j'y allai avec Monſieur Bergier, achetter le Navire le Regnard, pour la Compagnie de l'Accadie. Je dois m'en ſouvenir, puiſque tout mon bien y fut employé, & que j'ai tout perdu depuis par la Guerre où nous ſommes encore engagez; les Anglois ayant pris nos Vaiſſeaux, nos Marchandiſes, & notre Fort. Que le Diable les puiſſe tous emporter! Que m'importe à moi, & aux autres Commerçans, que leur Roi s'apelle Jaques ou Guillaume? Je finis avec le jour, bien perſuadé qu'après le ſoupé j'aurai viſite; Meſſieurs Hurtain & la Chaſſée ne ſont pas gens à manquer au rendez-vous.

Du

Du Samedi onze Mars 1690. Mars 1690.

Je donnai hier au ſoir parole, je vas la tenir; mais je dirai auparavant, que mes convives m'ont tenu la leur, & qu'hier au ſoir au lieu de trois bouteilles nous en vuidâmes quatre, dont la derniére fut buë à votre intention. Le Soleil n'eſt pas levé, je ſacrifie toute la journée, bien perſuadé qu'elle m'eſt néceſſaire pour écrire ce qu'on va lire.

Pour ſavoir à quelle occaſion ce Diſcours fut prononcé, il faut ſavoir que celui qui le fit étoit d'une Societé de Gens de Lettres & d'Eſprit, qui s'aſſembloient deux fois la ſemaine, & qu'après avoir tiré au ſort les Themes de leurs Conférences, chacun faiſoit un Diſcours ſur le ſujet qui lui étoit échu, ſans pouvoir le changer avec un autre. Il avoit un tems fixe pour s'y préparer, tantôt huit, tantôt quinze jours, & trois ſemaines; mais cela ne paſſoit pas le mois.

Celui de l'Eternité tomba à un Abbé de ma connoiſſance, avec qui j'avois fait mes Etudes & ſuivi les mêmes Claſſes au College de la Marche. Il me mena à leurs Aſſemblées, & j'y fus honnêtement reçu,

Mars 1690. reçu, non seulement comme François, mais aussi parce qu'un autre d'entre eux m'aimoit. On va voir comment cet Abbé s'acquita de son Discours, autant que la mémoire a pu me le rapeler; car ces Messieurs n'écrivoient rien, & n'ont jamais voulu donner rien au Public: en quoi ils ont certainement fait bien du tort aux Curieux, & à la République des Lettres; ce que je puis dire avec d'autant plus d'assurance, que j'ai été présent à quatre de leurs Assemblées.

Ce qu'on va lire n'est qu'une simple idée du Discours qui fut fait, qui me parut si beau, si juste, & si je puis le dire si patétique, que je crus ne pas perdre mon tems, d'écrire le soir en mon particulier, l'idée de ce Discours que j'avois entendu prononcer l'après-midi. Voici donc Copie du Brouillon que j'en fis; Broüillon, que je vas déchirer, après que je l'aurai remis plus en ordre & mieux suivi.

MESSIEURS,

EN m'imposant la necessité de parler sur l'Eternité, vous avez trouvé le secret de me plonger dans un abîme sans rive, ni superficie, ni fond: en effet,

si

ſi nous avions une notion ou même une ſimple idée du commencement de cette Eternité, elle pourroit nous donner auſſi une idée de ſa fin: mais ſi nous en concevions le commencement & que nous puſſions porter nos idées juſques à ſa fin, elle ne ſeroit plus Eternité pour nous; parce que cette Eternité n'eſt ſuſceptible d'aucune extremité: & c'eſt pour cela que la plus juſte comparaiſon que nous en pouvons faire eſt celle d'un cercle parfaitement rond, qui paroit toujours dans ſon milieu de quelque côté qu'on l'incline, mais dont auſſi on ne peut diſtinguer ni le commencement ni la fin. Mars 1690.

Je croi, Meſſieurs, que ce mot d'Eternité eſt un mot qui, quoi qu'uſité parmi les hommes, ne peut pas être défini; que tous les termes les plus expreſſifs & les plus energiques, la raiſon, ni l'eſprit le plus abſtrait, ne peuvent comprendre, bien loin de pouvoir l'exprimer: en un mot, je croi que ce terme, ou ce mot d'Eternité, eſt bien plus propre à embaraſſer nos ſpéculations, que d'en determiner l'objet; & je le croi d'autant plus, que pour le faire comprendre, nous ſommes comme j'ai dit obligez d'avoir recours à nos ſens exterieurs dans l'exemple d'un

Mars 1690. d'un cercle, & nous ſervir pour l'exprimer des termes vulgaires, que c'eſt un tems qui n'a ni commencement ni fin. C'eſt ainſi que nous nous formons l'idée confuſe de l'Eternité : mais l'eſprit n'en eſt point ſatisfait ; parce qu'il n'y trouve pas la définition de l'eſſence de cette Eternité, & que cette maniere de l'exprimer lui paroit trop vague & trop populaire pour lever ni reſoudre les obſcuritez dont elle eſt envelopée, ni pour lui donner à lui même de quoi ſe remplir, ne trouvant rien dans lui qui puiſſe remplir cet eſpace immenſe de tems qu'il ne comprend pas.

Nous ſommes convenus, Meſſieurs, de rejetter abſolument de nos Conférences tous les Préjugez tels qu'ils puiſſent être, ſoit qu'ils proviennent de notre enfance, de notre education, de nos etudes tant ſur les Ecritures que ſur la Religion, & de nous en tenir ſeulement aux ſimples Connoiſſances que la Nature, notre exiſtence, ou autres objets viſibles, nous donnent.

Cela poſé. Je ne prétens point, par ce que je vas dire, donner aucune atteinte aux Véritez du Chriſtianiſme. A Dieu ne plaiſe, qu'une penſée ſi impie me touche,

che, je révére les Livres Sacrez, & je ſuis convaincu que le Sauveur en a rempli, & accompli les Propheties. Ainſi, ne parlons que phiſiquement. Je ne feindrai point de dire, que Pitagore ſeul, entre tous les Philoſophes, a bien connu & exprimé l'immenſité & l'exiſtence de Dieu par les nombres innombrables. Par quel terme le definiſſons-nous dans les Ecoles; ſi ce n'eſt par ſon Immenſité? (Ce que je dis n'a aucun raport à ſes attributs de ſuprémement bon & juſte; j'y reviendrai dans la ſuite.) Certainement, ſi nous pouvions definir Dieu & ſon eſſence, nous définirions auſſi cette Eternité, qui eſt l'objet de nos recherches; mais les lumiéres de l'homme ſont trop bornées pour y parvenir. Nous ne ſommes tous que des Etres finis; & par conſéquent incapables de monter à la parfaite connoiſſance de l'Etre infini. Cet Etre infini n'eſt connoiſſable qu'à lui-même; & nous ne pouvons, ſans un orgueil téméraire, nous flatter de connoitre, ni même entreprendre de connoitre, ce que ſa ſageſſe & ſa bonté pour nous, ont voulu nous cacher. *Non eſt veſtrum noſcere tempora, vel momenta: quæ Pater poſuit in ſua po-* Mars 1690.

Mars 1690. *teſtate*, dit Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres. Act. I. 7.

Avant que de pourſuivre ſur Pitagore, je crois devoir vous faire ſouvenir, Meſſieurs, de nos nouveaux Philoſophes & Aſtronomes. Je me contente de les nommer ici; je les introduirai dans la ſuite. Pitagore donne tout-à-fait dans la Metempſicoſe; c'eſt-à-dire, qu'il croit que l'Ame d'un homme mourant va animer le Corps d'un enfant naiſſant. Tous les Peuples idolâtres des Indes * ſuivent encore cette opinion. Ce que Lucain dit, dans ſon premier Livre de la Pharſale, prouve que les Druïdes anciens Prêtres des Gaules la ſuivoient, & fait entendre que c'étoit ſur cette croiance, que nos anciens Gaulois tenoient pour infâme ou pour lâche celui qui ne mépriſoit pas la mort, puiſque la vie lui devoit être renduë. Ce n'étoit point par la reſurrection, que ces Druïdes & leurs Sectateurs eſperoient le retour à la vie; & ce ne pouvoit être, que par la tranſmigration d'une Ame dans un autre Corps. Les Vers de Lucain ſont trop exprès, pour n'être pas raportez. Il parle des Druïdes.

**Ce ſont les Indes Orientales où nous allons.*

Vabis

Mars 1690.

Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi ſedes, Ditiſque profundi
Pallida regna petunt : regit idem ſpiritus artus
Orbe alio; longæ (canitis ſi cognita) vitæ
Mors media eſt. Certè Populi, quos deſpicit Arctos,
Fœlices errore ſuo, quos ille timorum
Maximus, haud urget Leti metus. Inde ruendi
In ferrum, mens prona viris, animæque capaces
Mortis: & ignavum redituræ parcere vitæ.

Cela prouve l'Antiquité de cette Metempſicoſe, & que pluſieurs Peuples l'ont crue. Pitagore n'en eſt point l'Auteur; mais il la croioit, & prétendoit avoir été au Siége de Troye, ſous le nom d'Euphorbe.

Tous les Peuples du Monde croyent l'Ame immortelle, qu'elle a Moûjours exiſté, & qu'elle exiſtera toûjours. Nous le croyons comme eux; mais, où placer cette Immortalité ? Sera-ce dans le Sang ? Sera-ce dans le Corps ? Non: tout y eſt corruptible. *Pulvis ſunt & in pulverem reverte ntur*; &, par conſéquent,

Mars 1690. quent n'ont rien de commun avec l'Ame quant à l'Eſſence. Elle eſt un ſimple ſouffle, ou une emanation d'un Etre incorruptible, qui ne peut avoir rien d'homogene avec ce qui peut être & eſt en effet corrompu; deux contraires pouvant bien former un compoſé, mais non une même eſſence.

Où mettre donc cette Immortalité de l'Ame, ſi ce n'eſt dans l'Ame même? Mais où a-t-elle exiſtée pendant tout l'eſpace de l'Eternité paſſée; & où exiſtera-t-elle, pendant l'Eternité future? Je reviens encore à Pitagore, & vas me ſervir des nouveaux Siſtêmes des Aſtronomes.

Pitagore croyoit l'Immortalité de l'Ame: il ajoûte ſon paſſage du Corps d'un mourant dans celui d'un naiſſant. Lucain s'en explique aſſez, ſans que je le commente; & c'eſt ce qu'on apelle Metempſicoſe. Je ne m'arrêterai point ſur les Diſputes des Ecoles au ſujet de l'état où cette Ame reſte comme morte, ou du moins aſſoupie avec le Corps, juſques au Jugement final. Je ne parlerai pas même de l'opinion du Pape Jean XXII, parce qu'il s'en retracta comme Pape, diſant qu'il ne l'avoit propo-

posée que comme Docteur particulier. J'en reviens à Pitagore, qui met cette Ame dans un état de mouvement perpétuel, en la faisant passer d'un Corps dans un autre. Joignons à ce Sentiment du plus grand Philosophe de l'Antiquité celui des Astronomes Modernes, qui prétendent que toutes les Etoiles qui sont au Ciel, même celles qui composent le Fleuve Heridan, où la Voye lactée, que le bas Peuple nomme le Chemin de Saint Jaques, sont tout autant de Mondes differens, & distinguez l'un de l'autre; & tâchons en même tems de concilier tous ces Sentimens ensemble, & même avec notre Religion, quoi que tout lui paroisse opposé. Mars 1690.

Cette Eternité, que toute notre spéculation ne peut pas comprendre, doit être réunie dans Dieu. C'est lui seul qui est éternel; mais il a crée & mis en œuvre toutes choses dans les tems differens que sa Sageſſe l'a voulu. L'Eternité attribuée au Monde par Epicure, son concours d'Atômes pour la formation des Individus, sont des visions si ridicules, qu'il ne faut aucun Raisonnement pour les détruire: le seul sens commun y suffit; & en effet, est-il vrai-

Mars 1690. ſemblable, que le hazard ſeul eut fait un aſſemblage d'Atomes aſſez nombreux, & aſſez bien rangez, pour compoſer tout d'un coup l'économie du Corps humain mâle; & que dans le même tems, & le même lieu, il s'en fut fait un autre pour la compoſition du Corps d'une Femme? Que ces Atomes euſſent été animez par leur propre chaleur, que cette chaleur eut atteint ce degré juſte qui convient au cœur, au ſang, & aux parties propres à la génération; & que ces parties euſſent été aſſez bien arrangées, pour former leur ſemblable? Ce Siſtême eſt tellement éloigné de la Raiſon; qu'il en eſt abſurde. J'écoute avec plaiſir Epicure, lorſqu'il parle de la vraie volupté, de la tranquilité, & des richeſſes: il parle en bon Philoſophe, & en honnête-homme; mais, je ne le reconnois point dans ſa Logique ni ſa Phiſique: je n'aprouve que ſa Morale.

Tout ce qu'il y a eu de Sçavans, & même les Athées, conviennent que le Monde a eu ſon commencement. Je cite les Athées, quoi que je ſois convaincu qu'il n'y en a point: je dirois même, qu'il ne peut pas y en avoir; & je croi, que je ne me tromperois pas. Je regarde

garde ceux qui ont assez peu d'honneur pour se donner pour tels, comme gens qui veulent ridiculement passer pour Esprits forts, & rien plus : en un mot, comme gens qu'Esope a figurez dans son Apologue du Fauçon; lequel, après avoir mépriſé les Dieux pendant sa vie en santé, les reclamoit à sa mort. Boursault, dans sa Comédie d'Esope à la Cour, vient de traiter en peu de mots cette matiére d'un stile solide, dont tout le monde est charmé. Ces prétendus Athées s'y reconnoissent. J'en ai vu mourir deux de ce caractére; & je n'ai jamais vu de mourans plus agitez de remords, ni plus timides. Leurs Confesseurs, quoi que rigides, ne leur préchoient que la Misericorde infinie de Dieu, pour les arracher à leur desespoir, & ne leur parloient point de Pénitence, comme ils auroient fait, si le tems avoit été moins précieux. En effet, tout nous montre si bien un Dieu, & la seule Raison naturelle nous le prouve si bien, qu'il est impossible de démentir tant de témoignages extérieurs, qui frapent notre entendement dans l'intérieur. Mars 1690.

Sans entrer dans un plus ample détail, je

Mars 1690. je pourſuivrai à dire, que généralement tous les Hommes conviennent, que le Monde a eu ſon commencement : mais d'où vient-il, ſi ce n'eſt de Dieu ? Remontons donc à lui, & en parlant de l'Eternité, parlons de Dieu lui-même ; puis qu'en effet Dieu étant éternel, l'Eternité n'a pu commencer que par lui, & avec lui.

Je ſçai qu'il y a toûjours eu des Libertins & des Impies : j'ajoûterai qu'il y en aura toûjours, ſur tout, tant qu'on tolérera la Secte de Socini. Ces gens conviennent de l'exiſtence d'un Dieu : mais, ils nient l'Immortalité de l'Ame ; & la confondant dans la matiére qu'elle anime, ils prétendent qu'elle eſt organique, & qu'elle meurt avec les organes naturels qui forment nos ſens. Ils donnent, pour raiſon de cette identité, ce que, diſent-ils, l'experience nous montre ; par exemple, que dans un Corps mourant de vieilleſſe, l'Ame retourne avec lui dans l'enfance, & n'a plus cette vigueur & cette fermeté qu'elle avoit, lorſque le Corps étoit fort & robuſte, & joüiſſoit d'une ſanté parfaite. Ils ajoutent que les maladies & les accidens affoibliſſent l'Ame auſſi-bien que le Corps,

&

& que c'eſt ce qui fait qu'un homme frappé à la tête perd la memoire, le raiſonnement, le jugement, & devient comme abruti, ſuivant l'endroit de la tête où le coup eſt porté, & ſuivant auſſi la violence du coup; & en concluent que tous les organes du Corps étant periſſables, & l'Ame ſe reſſentant de leur altération, perit avec eux, & que ce n'eſt que l'amour propre qui nous perſuade que l'Ame eſt immortelle, parcequ'il nous inſpire le deſir de ſurvivre à notre deſtruction. C'eſt l'Erreur d'une partie des Médecins, & ce qui a donné lieu au Proverbe, *Ubi tres Medici, duo Athei.* Mars 1690.

Si mon intention étoit de refuter un pareil Siſtême, je croi qu'il ne me ſeroit pas difficile de réuſſir: mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit; & cela m'écarteroit trop. J'opoſerois les membres aux organes, & leur demanderois ſi un Chirurgien retranche d'un Corps une partie de ſon Ame, lorſqu'il fait l'amputation d'une jambe, ou d'un bras? Je leur demanderois ſi un enfant, qui vient au monde ſourd ou aveugle, a laiſſé une partie de ſon Ame dans les entrailles de ſa mere? Je leur demanderois ſi l'Ame

Mars 1690. eſt diviſible, ou ſi elle eſt une? Je les obligerois de me prouver ſa diviſibilité: & leur étant abſolument impoſſible de le faire, & étant au contraire obligez de convenir qu'elle eſt une, je leur prouverois qu'ils confondent mal à propos l'Ame avec ſes operations dans la machine; leſquelles operations l'Ecole de Médecine a ſemblé vouloir exprimer ſous le nom d'eſprits vitaux, qui ne conviennent qu'au Corps organique, & qui n'ont, quant à l'eſſence, rien du tout de commun avec l'Ame ſurnaturelle: & je leur prouverois auſſi, que cette Ame indépendante de la matiére eſt un Etre ſimple, & conſequemment une émanation de la Divinité.

Mais, ce n'eſt point là notre ſujet, quoi qu'il en approche. L'un de vous, Meſſieurs, doit expliquer la difference de l'Ame de l'Homme & celle des Bêtes, ou de ce qui les anime; un autre doit montrer la différence qui ſe trouve entre la Raiſon de l'Homme, & ce que nous appellons Inſtinct dans les Bêtes. Il auroit été à ſouhaiter pour moi, que leurs Diſcours euſſent precedé le mien: ils m'auroient été d'un grand ſecours; & en effet, en parlant de la différence de

de l'Ame & de la Raiſon de l'Homme d'avec celle des Bêtes & leur Inſtinct, c'eſt poſitivement prouver la Deſtruction de celle-ci, en même tems que la matiére ſe diſſout, & prouver l'Eternité de la premiére indépendamment de la matiére. Mars 1690.

A mon égard, Meſſieurs, étant perſuadé que vous êtes tous convaincus, que notre Ame eſt immortelle & une, je n'irai pas plus avant; & ſuivant mon thême que je pourſuis, je dirai que la vie de l'homme ſur terre eſt bornée dans le terme que la volonté de Dieu lui a preſcrit, & qu'elle a ſa fin comme elle a eu ſon commencement. Le Corps de l'homme prend ſon exiſtence, mais non pas ſon être, dans les entrailles de ſa mere; après quoi il paroit au Monde. Il eſt lui-même ſon Antropophage, puiſque les alimens qui lui entrent dans le Corps, & que ſon eſtomac digére, donnent l'extention à ce même Corps; & que quand cette extention eſt remplie, ces mêmes alimens qui ſervoient dans ſon enfance à lui donner ſa perfection, ſervent à l'entretenir: mais ce Corps, petit ou grand, & les alimens dont il eſt augmenté, ne ſont

Mars 1690. que des matiéres corruptibles, qui par conſequent n'ont, & ne peuvent avoir, rien de commun avec l'Ame, abſolument indépendante de la matiére.

L'experience nous apprend, qu'on trouve dans les vaiſſeaux umbilicaux d'un homme mort, lors qu'on en exprime l'humeur, une infinité de corps d'enfans. Un François, très-bon Artiſte, paſſant ici il y a peu de jours, nous dit à tous, Meſſieurs, & je vous prie de vous en ſouvenir, qu'à l'aide d'un Microſcope que lui-même avoit fait, on avoit diſtingué dans l'humeur, qui avoit été exprimée de ces Vaiſſeaux d'un Cadavre dont on faiſoit la diſſection dans le Jardin des Simples à Paris, une infinité de Corps formez. Il ajoûta, que cette ſurprenante decouverte avoit pouſſé à en faire une autre dès le lendemain, & qu'à force d'argent on avoit obligé un malheureux à ſe polluer ſur un morceau de ſatin noir. Que ſi tôt l'éjection faite, on avoit eu recours au Microſcope, par le moyen duquel on avoit vû dans cette ſemence toute chaude *innumerabilia corpuſcula tanquam in aqua natantia*, & tous dans le mouvement & l'agitation, tant que cette ſemence avoit conſervé ſa chaleur.

leur. Ce ſeul temoignage oculaire me fortifie dans mon ſentiment ſur l'Eternité. J'y vois deja ces nombres innombrables de Pitagore ; & vous verrez bientôt, Meſſieurs, l'uſage que j'en ferai dans la ſuite, & la concluſion de mon Diſcours. Mars 1690.

Sur ce pié on ne doit pas regarder comme un Miracle, & comme un Châtiment de Dieu, ce qui eſt arrivé à une Marguerite Comteſſe de Hainault, qui d'une ſeule groſſeſſe mit au monde autant d'enfans qu'il y a de jours dans l'année ; & cela, dit l'Hiſtoire de Flandres, par l'imprécation d'une femme mandiante, qui reclamoit ſa charité pour cinq petits enfans preſens. J'avouë qu'il y a dans cet accouchement quelque choſe de ſurprenant ; mais, ſuivant mon hipothéſe, & l'expérience dont je viens de parler, il n'y a rien, ni de ſurnaturel, ni d'impoſſible.

Mais, pourquoi de tant d'enfans qu'un homme lance dans l'uterus d'une Femme, n'y en a-t-il ordinairement qu'un qui ſubſiſte : quelquefois deux ; rarement trois : & que les autres parts, qui paſſent ce nombre, ſont regardez comme des prodiges ? C'eſt par là, Meſ-

Mars 1690. sieurs, que la Parabole de l'Evangile est verifiée : *multi vocati, pauci electi.* L'autre Parabole du Laboureur, qui seme, & dont tout le grain ne fructifie pas, y est éclaircie. Les raisons, qu'en raporte le Sauveur, peuvent facilement, & très naturellement, s'adapter aux parties du Corps de la Femme, destinées à la génération & à la propagation de l'espece.

Je reviens à mon Texte : j'ai dit que les Astronomes prétendent, que toutes les Etoiles sont autant de Mondes differens & distinguez : j'ai dit, que Pitagore n'a connu & défini la Divinité, que par les nombres innombrables : j'ai dit, que nous ne pouvons la comprendre, que par son immensité : j'ai ajoûté, que notre Ame en est une émanation, que par conséquent elle est immortelle ; & cependant j'ai encore ajoûté, que nos Corps périssent. Concilions tout, Messieurs ; & je croi que, toute Religion à part, ce que je vas dire paroîtra sensible, ou du moins vrai-semblable, pour nous convaincre, que quoi que notre Corps n'ait qu'un tems, notre Ame est certainement éternelle & immortelle.

Ce grand nombre de corps qui sont dans

dans les reins d'un seul homme tombe déjà dans les nombres innombrables de Pitagore, puis qu'un seul de ces corps porte dans lui-même un nombre innombrable d'autre corps qui successivement en renferment aussi d'autres; & c'est par cette voye, que la propagation du genre humain s'entretient, & qu'elle sera continuée jusques au tems que Dieu en a déterminé la fin. Tout ce qu'il y a d'habiles gens sont présentement revenus des ovaires ; ils ne regardent plus les Femmes comme des Poules ; ils regardent dans elles ce que l'Ecole nomme uterus, & que nous appellons matrice, comme une terre féconde, à laquelle l'homme confie sa semence ; & véritablement nous ne devons à nos meres, que la seule excroissance de nos corps, jusques à ce que le sang qui leur est superflu, & qui même leur causeroit des maladies, nous ait mis en état de nous servir d'alimens plus solides : mais, nous ne leur devons ni la création, ni la forme de nos corps. Nous ne devons non plus ni l'un ni l'autre à nos Peres : nous ne sommes redevables de tout, qu'à Dieu seul, qui nous a tous créez & formez dans le sein du prémier homme. Moyse a bien connu Mars 1690.

cette

cette vérité. Il l'a miſe dans la bouche
Mars de Job, auquel il fait dire parlant à Dieu
1690. même, *Manus tuæ plaſmaverunt me totum in circuitu*; & véritablement, il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe arranger & former tous les reſſorts d'une ſi admirable machine.

C'eſt donc à Dieu ſeul, que nous devons notre création, puis qu'il nous a tous créez & formez dans le prémier homme: & c'eſt par ce nombre innombrable d'enfans renfermez les uns dans les autres, & tous créez & formez en même tems, que nous devons à Dieu ſeul ce corps materiel avec lequel nous agiſſons, & qui n'eſt, comme le dit Saint Bernard après Origene, que l'étui ou le fourreau de notre Ame; mais qui n'a rien de commun avec elle, que pendant qu'elle y eſt renfermée. Je n'entre point dans le détail du Péché originel: je pourſuis avec Saint Bernard au ſujet de nos peres & meres, *Peccatores peccatorem peccato ſuo genuerunt, & de peccato ſuo nutriverunt*; & en effet, ils n'ont fait que nous engendrer, mais ils ne nous ont pas créez. La différence qui eſt entre la création & l'engendrement, eſt infinie: l'engendrement n'eſt qu'une ſuite de la création.

La

La pouriture s'engendre par le mélange des matiéres fomenté par les élemens : mais la création de ces matiéres, & des corpuſcules dont elles ſont compoſées, eſt un effet de la toute puiſſance de Dieu, independamment des cauſes ſeconde ; puis que tout au contraire ces cauſes ſecondes ne ſont qu'une ſuite de la création. Mars 1690.

A l'égard du Péché originel, quoi qu'il ne faſſe rien à mon ſujet, je ne laiſſerai pas de dire qu'il me ſemble que Frere Paul, dans ſon Hiſtoire du Concile de Trente, veut faire entendre qu'il n'eſt qu'un effet de la concupiſcence & de l'appétit d'un Sexe de ſe joindre à l'autre. Le ſaint homme Idiota le dit nettement dans ſes Conemplations, Chap. 34. *Contra amorem perverſum Mulierum.* Voici ſes paroles : *Nam Adam & Evam de Paradiſi delitiis ejectis, cæleſtes terrenos fecit, humanum genus in Infernum demerſit.* Mais, ſi cette jonction étoit denuée de toute volupté, un homme voudroit-il ſe charger du ſoin d'élever des enfans, & une femme eſſuier les douleurs de les mettre au jour ? & tous deux eſſuier les embarras que traine après ſoi une famille, qui très ſouvent eſt à charge à l'un & à l'autre, par la mauvaiſe conduite des enfans

Mars 1690.

fans, & le deshonneur qui en rejallit ſur les peres & meres?

Si Dieu, par ſa toute-puiſſance, a renfermé tant d'enfans dans le ſein d'un ſeul, pouvons-nous douter qu'il n'ait pu y renfermer auſſi les Ames dont ces Corps devoient être animez? Nous ne le devons pas ſans doute; & ce ſeroit borner ſa Puiſſance infinie. Deux Raiſons qui me parroiſſent ſenſibles & palpables me convainquent que Dieu, en formant ces Corps, les a en même tems enrichis de leurs Ames. Tous ces Corps d'enfans imperceptibles à nos yeux ont leur dimenſion, ſi petite puiſſe-t-elle être, puis qu'ils ſont compoſez de matiére: mais l'Ame, qui n'eſt qu'un pur ſouffle de la Divinité, n'en n'a aucune: ainſi, ces Ames peuvent être renfermées dans ces Corps, ſans en augmenter l'étenduë.

Je ſçai bien que ce Siſtême eſt contraire à l'Ecole de Médecine, qui prétend que l'Ame n'anime l'embrion que vers le quarantiéme jour de ſa conception & de ſa formation; mais cette Science de Médecine eſt fondée ſur des principes tellement incertains, ou même tellement faux, qu'ils ſont preſque tous contraires les uns aux autres, & tous gé-

généralement parlant démentis par l'expérience. Mars 1690.

Les anciens Romains, qui avoient banni de leur République tous les Médecins & la Médecine, connoiſſoient bien la vanité de cette homicide Science ; & ce qui eſt de ſurprenant & de bouſon, c'eſt que ceux qui l'exercent & qui en vivent, ne s'y fient pas eux-mêmes. En effet, lorſqu'un Médecin eſt malade, il ne ſe fie nullement ſur la théorie de ſon Art, puiſqu'il eſpere trouver dans l'expérience de ſes Confreres, qu'il envoye chercher, ce que ſa Science & ſon expérience lui refuſent ; c'eſt-à-dire, la connoiſſance des remedes propres à rétablir ſa ſanté. Cela ſeul prouve qu'il n'y a aucun fond à faire ſur cette théorie ; puiſque ſi elle étoit certaine, elle indiqueroit à ce Médecin le genre certain de ſa maladie, & en même tems le remede ſpecifique à ſa guériſon.

En voyons-nous vivre plus long-tems que le commun des autres Hommes ? Sont-ils plus exempts de maladies ? Nullement. Ils devroient pourtant l'être ; puiſqu'eux, qui s'ofent flatter de connoître le tempérament d'un malade, en lui tâtant ſimplement le pouls, en faiſant

les

Mars 1690.

les autres momeries de leur Art, & en lui ordonnant des remedes qui decident ſouverainement & ſans appel de ſa vie ou de ſa mort, quoi qu'ils ne l'ayent vû qu'un moment, devroient du moins connoître leur propre tempérament puiſqu'ils ſont toûjours avec eux-mêmes; & que par conſéquent ils devroient prévenir les maladies dont leur propre tempérament les menace, ſans attendre qu'ils en ſoient attaquez, pour en chercher la guériſon.

Le Sauveur a fait connoitre lui-même la vanité de cette Science, lorſqu'il dit par ironie, *Medice cura te ipſum*; & c'eſt ce qu'il leur eſt impoſſible de faire. Il y a plus, pour prouver la vanité & le ridicule de cette Science : c'eſt, que quoique leur théorie ſoit la même, ils ne ſont jamais d'un pareil avis dans une conſultation. Je ne raporte point ce que Monſieur de Montagne, Rabelais tout Médecin qu'il étoit, Moliere, & quantité d'autres, ont dit ſur ce ſujet: il parle de lui-même, & me convainc parfaitement, que cette Science n'eſt qu'une chimére & une vanité; & qu'il n'y a que la ſeule crainte de la mort, qui met les Médecins en vogue, & qui oblige les hom-

hommes d'avoir par foibleſſe recours à eux. Mars 1690.

On veut éviter la mort, & très ſouvent, au lieu d'être reculée, elle eſt précipitée par leur ſecours, ſoit par leur ignorance, ſoit par leurs mortels remedes mal à propos donnez ; ce qui vient de la même ſource d'ignorance. Combien de gens ſeroient en bonne ſanté, s'ils n'avoient eu recours à leur Art ? Mais, comme dit Moliere, on n'a jamais vû qui que ce ſoit revenir de l'autre monde ſe plaindre du Médecin qui l'a tué dans celui-ci. Les morts ſont trop diſcrets.

Je vois, Meſſieurs, quelques-uns de vous ſourire, & qui ſans doute eſt en peine de ſçavoir, quel uſage je veux faire d'une ſi longue Digreſſion ſur les Médecins, qui ne tend en apparence qu'à decrier la Médecine ; & ce qu'unt el Diſcours peut avoir de commun avec l'Eternité ? J'y reviens, Meſſieurs : ce que je viens de dire prouve le peu de fondement qu'on doit faire ſur une Science qui ſe contredit ; & j'en tire la concluſion, que puiſque la Médecine ſe trompe ſi ſouvent, & ſi groſſiérement, ſur des eſpéces qui frapent les ſens, elle a pû

Mars 1690 pu ſe tromper, & ſe trompe en effet, ſur la jonction de l'Ame à l'embrion, qu'elle regarde pendant quarante jours comme une maſſe informe & inanimée, en un mot, comme un être inconcevable, ou imaginaire, & pourtant compoſé en même tems de l'être, de la matiére, & du néant, faute d'Ame qui lui donne ſa forme. Mais, pendant ces quarante jours, qui eſt-ce qui prépare un domicile à cette Ame? C'eſt la Nature. Par qui cette Nature eſt-elle conduite? N'eſt-ce pas Dieu, qui continue ſa création?

Supoſant ce Siſtême pour vérité, que nous ſommes tous créez & formez par Dieu lui-même dans le ſein du premier homme, & que depuis lui juſqu'a notre naiſſance dans ce Monde, nous avons été tranſmis par nos ancêtres ſucceſſivement de l'un à l'autre, nous aurons trouvé où étoit notre Ame pendant toute l'Eternité paſſée, ce qu'elle eſt préſentement, & il ne nous reſtera plus qu'à ſçavoir ce qu'elle deviendra pendant l'Eternité future.

Ne ſe pouroit-il pas que Dieu, qui a tout tiré du néant, eut en effet créé autant de mondes différens, qu'il y a d'é-

d'étoiles ; que ces étoiles fuſſent autant de mondes, que tous les hommes allaſſent ſucceſſivement habiter l'un après l'autre ; qu'ils y fiſſent dans tous des figures differentes, c'eſt-à-dire, que celui qui aura été grand Seigneur dans l'un devienne un pauvre & un miſérable dans l'autre ; & qu'enfin chaque homme vecut ſeul, dans tous ces mondes, & dans différens états, autant que tous les hommes enſemble ont vécu, vivent, & vivront dans le monde que nous habitons ?

Mars 1690.

Cette penſée, qui d'abord paroit abſurde & ridicule, aura pourtant une apparence de raiſon, lorſque nous nous dépouillerons de tous nos préjugez. Je le repete encore : je ne prétens point toucher à la Religion ; je parle ſimplement en Philoſophe ſpéculatif, mais non en Chrêtien. Certainement, je ne croi nullement ce que j'avance ; mais, en admettant cette circulation ou tranſmigration de notre Ame d'un monde dans l'autre, j'accorde la Metempſicoſe de Pitagore avec ce que dit Seneque, *Dii nos ſicut pitas habent*, nous ne ſommes que des jettons, & ce n'eſt que ſuivant la place où nous ſommes mis, que nous va-

Mars 1690. valons plus ou moins, non par raport à nous, mais par raport à ceux qui nous précedent ou qui nous ſuivent. Et pour revenir à l'Eternité, dont je ſuis chargé de parler, quoi que ce nombre d'années qu'un ſeul homme vivroit, en répréſentant dans tous ces mondes differens tous les hommes qui ont vecu, qui vivent, & qui vivront, offre à l'idée un objet inconcevable d'années, il eſt pourtant certain, que tout cela ne ſeroit encore qu'un point dans l'Eternité, puiſqu'elle n'aura jamais de fin, & ne ſera jamais terminée.

Mais, de quelle maniére faire paſſer cette Ame dans un autre Monde, pour y animer un nouveau Corps? Je mettrois bien ici la Puiſſance de Dieu en œuvre; mais ce ſeroit la prodiguer, que de la mettre de part dans une ſimple viſion. J'ai dit qu'il a créé cette Ame, & je ſupoſerai que de toute Eternité il a pû ordonner ſes diverſes mutations & ſes paſſages.

Supoſons que le Monde que nous habitons ſoit celui ou Dieu créa le premier Homme, & dans lui toute ſa Poſtérité. Leurs Corps à tous s'y reduiſent en poudre, & y reſtent; mais l'Ame, plus ſub-

subtile peut prendre un vol plus rapide, & être arrêtée dans un Corps qui se forme dans un autre monde, & passer ainsi successivement de l'un dans l'autre. Sur quoi je vous prie, Messieurs, de me permettre une Reflexion, qui est que l'Eternité heureuse nous est accordée à trop bon prix, si nous l'obtenons pour une vie aussi courte que la nôtre; & qu'il est juste de la payer par des peines & des travaux continuez long-tems, tels qu'ils peuvent être dans cette longue circulation de plusieurs vies, dans lesquelles nous n'aurions aucune idée de ce qui nous seroit ci-devant arrivé, ce qui seroit le Fleuve de Léthé. Mars 1690.

Si tous les hommes vivans étoient moralement convaincus de ce Sistême, que je ne donne pas pour une verité, mais pour une simple idée de Phisique, il est certain qu'il en réüssiroit une très grande utilité pour tout le monde en général, & pour chacun en particulier; que cette utilité cadreroit avec le Christianisme, parce qu'elle reveilleroit la charité tellement assoupie qu'il semble qu'elle soit morte dans le cœur; parce que chaque homme vivant se mettant dans l'esprit, qu'il ira faire dans un au-

Mars 1690. tre monde la même figure qu'il voit faire dans celui-ci à un malheureux, en auroit compaſſion, & l'aſſiſteroit dans l'eſpérance d'être aſſiſté à ſon tour.

Nous ne verrions point tant de perfidies ni de voracité, & très certainement l'Evangile ſeroit mieux ſuivi. Nous ne ferions point à notre Prochain ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. On n'entendroit point tant de mediſances : on ne jugeroit pas ſi témérairement des actions de ſon Prochain ; & nous regardant comme devant être tous les hommes enſemble, nous aurions pour chaque homme en particulier les mêmes égards que nous voudrions que tous les hommes en général euſſent pour nous.

J'ai dit que Pitagore me paroit ſeul d'entre les Philoſophes qui a le mieux defini la Divinité par ſes œuvres innombrables. Pouvons-nous nombrer les Cieux que par l'idée incertaine que notre foible Raiſon s'en forme ? Pouvons-nous nombrer les Etoiles ? Dieu ſeul ſçait leur nombre & leurs noms, dit S. Auguſtin. Pouvons-nous nombrer les eſpeces qui frapent nos ſens ? Tels ſont les Animaux. Nous ne ſçavons pas même com-

combien il y en a de différentes, puiſ- Mars
qu'il y en a une infinité que l'Air, la 1690.
Terre, & l'Eau renferment, qui ne croiſſent point dans le même climat, & dont le genre & l'eſpece nous ſont également inconnus? C'eſt en cela, que l'Eternité & l'Immenſité de Dieu éclattent, & par cette Immenſité nous pouvons, par nos ſens, nous former une idée de l'Eternité. Je dis une idée, parce que notre ſpeculation la plus abſtraite ne peut pas parfaitement la comprendre, bien loin de la pouvoir exprimer.

Cette renaiſſance dans pluſieurs mondes me paroit encore cadrer avec l'Evangile. *Ex ore tuo te judico ſerve nequam*, dit Jeſus-Chriſt. Nous condamnons les actions de notre Prochain, ſans en connoître les motifs. *Homo conſiderat actus, Deus verò penſat intentiones*, dit *a* Kempis. Ne ſemble-t-il pas qu'il eſt de la Juſtice divine de nous mettre dans la même ſituation, & les mêmes circonſtances, où notre Prochain s'eſt trouvé, pour connoitre par nous mêmes que nous avons témérairement condamné ſa conduite, puiſque nous faiſons comme lui, & peut-être pis que lui, & nous rendre ainſi nos propres juges? Afin que ſa

Mars 1690. Juſtice nous meſurât de la même meſure dont nous aurions meſuré autrui, ou qu'elle nous recompenſât de ne nous être point écartez des devoirs réciproques que la nature ſeule nous inſpire. Cette penſée me ſemble d'autant plus juſte, qu'elle ſuprime abſolument la Prédeſtination & établit parfaitement le Libre-Arbitre.

Je ſçai qu'on peut tirer de mon Siſtême de très mauvaiſes & de très cruelles conſéquences, parcequ'il ſembleroit qu'en repréſentant ſucceſſivement tous les hommes, nous pourions dans les mondes différens devenir criminels à notre tour, & peut-être de ces malheureuſes victimes, que la Juſtice humaine s'immole, ce qui ruineroit le Libre-Arbitre, & établiroit la Prédeſtination. Non, Meſſieurs, ce n'eſt point là mon idée : elle iroit contre la Bonté de Dieu, de faire commettre à chaque homme tous les crimes des autres; ce ſeroit vouloir s'en faire un pretexte de les damner tous, lui qui veut au contraire les ſauver tous, & qui eſt mort pour leur Salut. Je ſoutiens & je prétens, que nous n'agiſſons que par notre propre volonté, & par notre propre mouvement; & qu'ainſi, nous

nous ne ſommes criminels que parceque nous voulons l'être. Mars 1690.

Mais, laiſſant les châtimens humains qui ne ſont que la ſuite des mauvaiſes actions & du ſcandale qui en reſulte, convenons qu'il n'y a point d'homme qui ſoit impeccable, ni qui puiſſe parfaitement connoitre les péchez qu'il a commis, ou dont il eſt la cauſe. *Delicta quis intelligit?* dit le Prophête Royal: *ab ignotis meis munda me, & ab alienis parce ſervo tuo.* Ajoûtons avec Saint Bernard, *Juſtitia etiam Dei, aliud judicare non poteſt, niſi quod merentur opera noſtra*; & ſur ce fondement, ne ſe peut-il pas que Dieu, transferant un pécheur dans un monde nouveau, l'y faſſe naitre & vivre dans un état qui lui faſſe faire pénitence des péchez qu'il aura commis dans le monde dont il ſort? Je m'explique, un homme opulent, qui n'aura pas été charitable, ne peut-il pas à ſon tour être réduit à la mendicité, & ſoufrir dans lui-même les mêmes peines de l'indigence dans leſquelles ſon avarice aura laiſſé languir, & peut-être réduit, ſon prochain?

Un homme, qui aura abuſé de ſon pouvoir & de ſon autorité, ne peut-il

Mars 1690. pas être réduit à ſon tour à ſervir les autres, & à ſouffrir dans lui même les mauvais traitemens que trainent à leur ſuite l'eſclavage & la ſervitude, que ſon mauvais cœur & ſa dureté auront fait ſentir aux autres hommes ſes ſemblables? Et n'en peut-il pas arriver de même de tous les états de la vie?

C'eſt par cette révolution de vies différentes, que l'Eternité paroit avec le plus de jour; c'eſt par cette immenſité, que ſe peut le plus ſentir l'Eternité: & ce terme de différentes viſſicitudes de vies accompli, Dieu par ſa juſtice pourra condamner les mauvais, & par ſa bonté faire jouïr les autres d'un bonheur éternel, & faire en même tems admirer & adorer ſa juſtice par les malheureux, qui en ſeront foudroyez. *Quadam namque vi divinâ fiet*, dit le même Saint Bernard, *ut cuique ſua opera bona aut mala, in memoriam revocentur, & mentis intuitu mirâ celeritate cernantur, ut accuſet, vel excuſet ſcientia Conſcientiam; atque ità ſimul, & ſinguli & omnes judicentur.*

Judicium faciet factorum quiſque ſuorum,
Cunctaque cunctorum cunctis arcana patebunt.

Que

Que ce que je viens de dire, Meſſieurs, Mars ne faſſe aucune impreſſion ſur vos eſ- 1690. prits, qu'autant que la Morale que j'en ai tirée eſt conforme au Chriſtianiſme, & que la charité l'exige. Je n'ai point dit le reſte par aucun mauvais principe, puiſque je ne le crois pas. Je l'ai dit uniquement pour prouver trois Véritez: la premiere, l'Eternité de Dieu, Créateur de toutes choſes: la ſeconde, l'Immortalité de l'Ame: & la derniere, qu'une bonne action, faite par un eſprit de charité, n'eſt jamais perduë; & ce ſont trois Véritez, dont je ſuis parfaitement convaincu.

Du Dimanche 12 *Mars* 1690.

Je n'écrivis pas hier en entier tout ce que l'on vient de lire; je ne l'ai achevé que ce matin. Peut-être que ce Diſcours n'a pas paru au Lecteur auſſi beau qu'il me parut dans la déclamation; mais, il eſt comme impoſſible d'arranger, par le ſeul ſecours de la mémoire, ce qu'un homme compoſe avec étude. Outre cela, j'en ai beaucoup obmis; mais ce n'eſt pas l'endroit qui regarde Jean XXII, qui ſe dédit comme Pape de

Mars 1690. ce qu'il avoit avancé comme Docteur. L'Hiſtoire dit pourtant qu'il étoit Pape, lorſqu'il propoſa ſon erreur; qu'il fit comme Pape tous ſes efforts pour la faire recevoir; qu'elle cauſa bien du trouble dans l'Egliſe; que la Sorbonne s'y oppoſa; & que Jean XXII, pour lors ſéant à Avignon, ne ſe retracta que quand Philippe le Bel le menaça de le faire ardre (c'eſt le mot dont le Roi ſe ſervit) s'il ne ſe retractoit. Apparemment les Papes ne ſe croioient pas infaillibles. Ce Pape étoit cependant l'homme du monde le plus orgueilleux, puiſqu'il ſe qualifioit de *Dominator cæleſtium, terreſtrium, & infernorum*, & ſur cet humble fondement inventa la triple Couronne, que ſes Succeſſeurs gardent encore. En tout cas, voilà deux perſonnes dans le Pape, ſuivant les Docteurs modernes Ultramontains: l'une eſt faillible, comme homme, & même comme Docteur; & l'autre infaillible, comme Pape. J'en demanderois volontiers autant que le Païſan de Cologne. Si le Pape, comme homme pécheur, va à tous les Diables, que devendra le Pape infaillible? Franchement, cette infaillibilité me choque, & me paroit pure ſotiſe. Si de nos jours

In-

Innocent XI, moralement parlant très honnête-homme, avoit été infaillible, auroit-t-il donné au Prince d'Orange l'argent dont il s'eſt ſervi pour détrôner Jacques II, ſon Beau-pere, Prince Catholique s'il en fut jamais? Je m'écarte trop d'un Journal. Mars 1690.

La hauteur d'aujourd'hui par 19 dégrez 48 minutes Nord.

Du Lundi 13 *Mars* 1690.

Que Monſieur l'Abbé de Choiſi diſe ce qu'il voudra de l'Oiſeau, il ne va qu'en Tortuë, auſſi-bien que le Floriſſant: ils ſont cauſe que l'Ecueil n'avance pas du quart qu'il devroit avancer. Ils ont toutes voiles au vent, juſques aux bonnettes en etui: cependant, nous les devançons avec notre ſeule miſaine, & notre hunier les ris pris. La hauteur eſt de 17 dégrez 8 minutes. Nous courrons demain l'Oueſt quart de Sud-Oueſt.

Du Mardi 14 *Mars* 1690.

La hauteur étoit à midi par 15 dégrez 28 minutes latitude Nord, & les Pilotes ſe ſont à 358 degrez 45 minutes longitude eſtimée.

Mars 1690. Monſieur Hurtain nous a dit cet après-midi dans ma chambre, à Monſieur de la Chaſſée & à moi, en nous lavant la gorge, une choſe aſſez curieuſe pour être raportée, & qui je croi n'ennuiera pas; quoi qu'il y ait environ ſeize ans qu'elle ſe ſoit paſſée. J'ai dit que Monſieur Hurtain avoit ſervi fort long-tems avec le grand du Queſne: il étoit avec lui au Combat de Famagouſte, où Ruiter reçût une bleſſure au talon, dont il mourut peu après en 1674 à Palerme. Ces deux Chefs des Armées de France & de Hollande, que leur ſeul merite avoit elevez, & que la fortune n'avoit jamais abandonnez, & qu'on pouvoit à bon droit nommer les deux premiers hommes de la Mer, s'eſtimoient, s'aimoient, & ſe craignoient l'un l'autre, fortement convaincus que celui des deux, qui ſeroit vaincu par l'autre, verroit pour la prémiere fois ſa réputation ternie. Ainſi, ils appréhendoient réciproquement d'être obligez d'en venir aux priſes; &, pour en éluder l'occaſion, ils entretenoient entre eux une correſpondance ſecrete, & s'avertiſſoient des lieux où ils alloient, & de ceux qu'ils quittoient, afin de ne ſe point rencontrer, quoi qu'ils

qu'ils fiſſent ſemblant de ſe chercher. Mais enfin, le vent, & le malheur de Ruiter, triompherent de leur prudence. Mars 1690.

Celui-ci étoit à Ivique, Iſle Eſpagnole, ſur les Côtes d'Eſpagne, dans la Méditerranée. Il y reçût des nouvelles de Monſieur du Queſne, qui l'avertiſſoit qu'il étoit en Sicile, & qu'il ſe préparoit à en partir, pour aller ſur les Côtes de Naples. Le vent de Tramontana Maeſtro, ou de Nord-Nord-Oueſt, calma tout d'un coup, & ne permit pas à Monſieur du Queſne de ſortir de Sicile. Ruiter, de ſa part, eut un vent de Mi-jor, ou Sud, qui l'amena à Meſſine, d'où Monſieur du Queſne n'avoit pas pu ſe relever, parceque ce même vent de Mi-jor lui bouchoit la ſortie: ſi bien qu'il étoit encore ſur les Ancres, lorſque le premier parut; & à l'inſtant, à la faveur d'un petit vent de Ponente, ou d'Oueſt, il mit à la voile, & joignit Ruiter, qui ne le fuyoit pas.

C'eût été une lacheté au premier de ne pas aller au devant de l'autre, & une à Ruiter de l'éviter. Tous deux étoient trop gens d'honneur, pour faire une baſſeſſe; ſur tout après avoir paru ſe chercher & avoir envie de ſe trouver, de-

Mars. 1690. puis quatre mois. Ils en vinrent donc aux mains, & firent l'un ſur l'autre un feu terrible pendant plus de deux heures, qui donnerent le tems de faire admirer leur expérience mutuelle à ne pas perdre un point de vent, & à ne faire aucune fauſſe manœuvre. Enfin, le Vaiſſeau de Ruiter en fit une, qui fit connoître à M. du Queſne, que ce Général étoit mort, ou du moins bien bleſſé; puiſque, s'il avoit commandé, il auroit tenu le vent, & prêté le côté, ſans montrer la poupe en arrivant trop, comme il avoit fait. A cette vuë, M. du Queſne ne put aſſez ſe commander pour ne pas faire éclatter ſa joye. Courage, enfans: s'écria-t-il, Ruiter eſt tué, donnons deſſus. A ce mot, les François redoublerent leur feu, & vouloient en venir aux mains à l'abordage. Les Hollandois ſe retirerent; & M. du Queſne très content de l'action & de la journée, & fort incommodé dans ſon Vaiſſeau percé en pluſieurs endroits de part en part, ſa mature hachée, ſes manœuvres courantes coupées, & en état d'avoir beſoin de ſe remettre, ne les pourſuivit pas fort loin. Il revint à Meſſine, & Ruiter alla mourir à Palerme, moins de

de ſa bleſſure, que du chagrin d'avoir été battu, quoi qu'il n'y eut point de ſa faute, ayant fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Général, d'un bon Soldat, & d'un très habile Matelot. Mars 1690.

Du Mercredi 15 Mars 1690.

Toûjours bon vent & beau-tems. La hauteur étoit à midi par 14 dégrez 22 minutes Nord, & 356 dégrez 30 minutes longitude. Nous allons bien, mais toûjours quelque retardement. Le mat d'hunne du Gaillard eſt tombé ſur les dix heures : cela nous en a fait perdre plus de ſix, & la nuit on ne va qu'à petites voiles ; crainte de trouver quelque Rocher, dont les Iſles du Cap Vert ſont environnées. Nous courons l'Oueſt pur, étant juſtement par la hauteur de ces Iſles.

Du Jeudi 16 Mars 1690.

Toûjours même vent & bon, & même manœuvre : toutes voiles dehors pendant le jour, & fort doucement la nuit. La hauteur étoit à midi par treize

Mars 1690. dégrez douze minutes Nord. Pour la longitude, je n'en ſçai rien ; nos Pilotes ne le ſçavent pas eux-mêmes. Il faut que nous n'ayons pas été ſi vite qu'ils le croioient, puiſqu'ils ſe faiſoient à St. Yago. C'eſt leur coûtume ; & ils ont raiſon : il vaût beaucoup mieux s'eſtimer plus proches que plus loin, parce qu'on ſe défie d'avantage de l'atterage. La Navigation demande pour le moins autant de prudence que de ſcience.

Du Vendredi 17 *Mars* 1690.

Toûjours même vent & même tems ; la hauteur à midi étoit à treize dégrez trente minutes Nord, qui eſt celle de St. Yago. Nous avons vu cette Iſle ſur le ſoir, & Dieu aidant nous y mouillerons demain. Quand j'y aurai été, je dirai ce qu'il m'en aura paru. Nous ne porterons point de voiles cette nuit, que notre ſeule miſaine. Le Lion eſt allé à la découverte.

Du Samedi 18 *Mars* 1690.

Arrivée à St. Yago. C'eſt ce matin que nous avons parfaitement vu l'Iſle de Mai, & ſur le midi ou une heure, nous avons mouillé devant

vant Saint Yago. Nous conduiſions toute l'Eſcadre ; non ſeulement, parceque nous allons mieux que les autres, mais auſſi, parceque Jean Lénard, dit la Barque, notre premier Pilote, très habile homme, étoit le ſeul de ceux qui y ont été ſur lequel on pût faire fond : par cette raiſon, le Général nous avoit fait ſignal de tenir la tête. C'étoit une confuſion de voix ; on ne ſçavoit à laquelle entendre : il en étoit étourdi ; & quelque choſe qu'on diſe des Vaiſſeaux du Roi, pour qui nous paſſons, je me ſuis aperçu que la ſubordination n'a point été obſervée comme l'année derniére, que nous avions Monſieur de Combes pour Capitaine. Monſieur Hurtain eſt trop facile ; & ſi Monſieur de la Chaſſée ne l'aidoit pas de ſes conſeils en Ami & ſans flatterie, il ſe précipiteroit. Aujourd'hui tout le monde commandoit, & perſonne n'obéïſſoit : & moi, j'aurois tout abandonné, ſi j'avois été Pilote, aux riſques de ceux qui auroient voulu faire mon emploi. Cela a fait qu'il s'eſt mépris, & que nous étions à une portée de fuſil de terre dans une Ance au Sud-Sud-Eſt, quoi qu'il ſoutint que le mouillage préſentoit un Iſlot dans l'Oueſt. Si

Mars 1690.

Si le vent n'avoit pas été bon pour
Mars nous relever, que le Navire n'eut pas bien
1690. gouverné, ou que l'atterage ne fut pas ſain, nous étions perdus, & l'Ecueil auroit fini là ſon Voyage des Indes. Nous ſommes ſur le fer. La Terre me paroit remplie de Montagnes & de Rochers: j'irai demain, & verai ce qui m'en aura paru. Je trouve notre Pilote habile; tout autre ſe ſeroit mepris. Il y a à la premiere dès Maiſons & des Cocotiers comme ici: il eſt vrai que les Maiſons ſont ici dans l'Eſt, & les Cocotiers dans l'Oueſt; au lieu que là les Maiſons ſont dans l'Oueſt, & les Cocotiers dans l'Eſt. On voit par là, que la Côte eſt rangée Eſt & Oueſt, cela eſt facile à diſtinguer, ſur tout par l'Iſlot qui eſt ici dans l'Oueſt: & il n'y en a aucun à l'autre ancre; mais notre Pilote n'étoit point écouté, & la confuſion qui regnoit ſur le Vaiſſeau pouvoit faire perdre la tramontane à tout autre. Il eſt encore vrai que ceux, qui ſont ici d'un caractere à pouvoir impoſer ſilence aux autres, étoient les premiers à leur montrer l'exemple de crier par cent ſortes de commandemens qui ſe contrediſoient l'un l'autre. Je n'en excepterai point Mon-

Monſieur Hurtain, à qui Monſieur de la Chaſſée & moi avons bien reſolu de faire connoitre, quand nous ſerons renfermez dans ma Chambre, le peu de cas qu'on a fait de ſon autorité. J'en excepte le même Monſieur de la Chaſſée & moi, qui pendant le tintamare avons mis dans notre corps chacun une groſſe bouteille de vin, afin qu'en cas que nous fuſſions tous obligez de boire au même tonneau; nous ne buſſions pas tant d'eau ſallée. Certainement, il n'y avoit aucun peril pour la vie; mais tout étoit à craindre pour le Vaiſſeau. Mars 1690.

Du Dimanche des Rameaux, 19 Mars 1690.

J'écris le matin, je vas à terre, & demain je dirai ce que c'eſt que Saint Yago, ou du moins ce qu'il m'en aura paru.

Du Lundi 20 Mars 1690.

L'Iſle de Saint Yago, ou de Saint Jacques, eſt celle qui eſt le plus dans le Sud des Iſles du Cap Vert. On les nomme Iſles *Deſcription de St. Yago.*

Mars 1690. Iſles du Cap Vert, parce qu'elles ſont par la même latitude de ce Cap, qui eſt en Afrique. Elle eſt ſituée par quatorze dégrez quarante minutes de latitude Nord. Sa longitude eſt incertaine, à cauſe de la différence qui ſe trouve entre les Cartes Françoiſes, Hollandoiſes, Eſpagnoles, & Portugaiſes; chaque Nation mettant à ſon choix le premier Meridien, au Pic, ou à l'Iſle de Fer, & ne s'en raportant point aux Déciſions d'Alexandre VI, ni de Clement VII, qui veritablement n'étoient rien moins qu'infaillibles. J'en ai parlé ci-deſſus. Il faut lire ce qu'en diſent le ſcélérat Machiavel, Mezerai, Maimbourg, Varillas, & les autres, qui ont écrit l'Hiſtoire du tems de ces Papes.

Les Vaiſſeaux, qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, (peu de ceux-ci, parce qu'ils prennent un autre route) & qui veulent y faire de l'eau, moüillent dans le Sud-Oueſt de cette Iſle de Saint Yago, à l'Eſt d'un Iſle, qu'on ne peut diſtinguer de la Terre à moins que d'en être fort proche. Ce moüillage eſt dans une Ance appellée la Vinate, qui forme une eſpece de Port dont la tenue n'eſt pas fort bonne; ce que nous avons con-

connu au Gaillard qui a chaſſé ſur ſon ancre, & a été obligé d'affourcher. Le fond eſt de petit gravier & de coquillage. L'Iſle appartient aux Portugais, qui y entretiennent deux Gouverneurs, l'un à la Ville qui porte le nom de l'Iſle, & l'autre à cette Ance. Mars 1690.

Celui qui eſt ici, dont je ne ſçai le nom que ſous celui de Seigneur Goubernador, eſt âgé de vingt-deux à vingt-trois ans au plus. Il eſt fort civil, & eſt aſſez bien fait de ſa perſonne; & le paroitroit encore plus, s'il ne ſe remuoit pas. Il n'eſt point Portugais de naiſſance; car ordinairement ils ne ſont pas ſi bazannez. Il a le teint olivatre, & d'un regard mal aſſuré. Il commande à une maniere de Fort, ſi je puis donner ce nom à une ſimple élévation de terre, ſur laquelle ſont poſées ſans affuts quatre pieces de Canon de huit & douze livres de balle.

Il faut ſe faire porter ſur le dos d'un Matelot la longueur de douze ou quinze pas, les Chaloupes ne pouvant pas approcher de terre qu'à cette diſtance, à cauſe du peu de fonds. Cette Grave où l'on met pié à terre, eſt un ſable fort fin, à peu près comme celui d'Etampes.

Mars 1690. pes. On marche ſur ce ſablon environ quatre-vingts ou cent pas du côté du Soleil levant, ayant la Mer à la main droite, & à gauche un Parc de Cocotiers, plantez en échiquier dans un juſte alignement; ſi bien que cette vûë preſente aux yeux une très agréable perſpective, bornée par la Mer, & par quelques petites Maiſonnettes, ou Cabanes. Ce chemin conduit juſques au pié d'une Montagne fort eſcarpée, mais peu haute, n'ayant qu'environ cent pas, ſur laquelle ſont batis l'Egliſe & le Village dont je parlerai bien-tôt, après avoir achevé le chemin.

En allant, on laiſſe à gauche un des deux Puits où l'on fait de l'eau, il eſt environ à ſix vingts pas de la rive. Ce premier Puits ne valloit rien pour nous. Il avoit été depuis quatre à cinq jours tari par l'eau que trois Navires Hollandois y avoient faite avant notre arrivée, & qui ne ſont partis d'ici que Mecredi dernier, c'eſt-à-dire trois jours avant que nous ayons paru. (Par Parenteſe, ces Navires Hollandois ſont bien heureux d'avoir échappé nos griffes: ils y ſeroient aſſurément tombez, ſi tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre alloient auſſi bien

que

que l'Ecueil.) A deux cens autres pas de ce premier Puits, on trouve le ſecond qui eſt le meilleur, ou pour mieux dire le moins mechant, l'eau en étant un peu ſaumate, & ainſi ne vallant rien, & donnant d'ailleurs beaucoup de peine à faire, à cauſe de ſa profondeur, & plus encore à conduire juſques à la rive, par un chemin tortu, étroit, & plein de cailloux. Mars 1690.

A cent cinquante pas de ce dernier Puits, on trouve le ſuperbe Palais du Seignor Goubernador. Ce n'eſt qu'une très chetive Maſure, blanchie de chaux, qui ne conſiſte qu'en une Sale, & la Chambre du Gouverneur, qui lui ſert de Cabinet, eſt au niveau; & le tout ſans aucun etage au-deſſus. Le tout eſt couvert de feuilles de Palmes & de Cocos, aſſez bien & proprement jointes; & quand cela ne ſeroit pas, ne pleuvant que rarement dans cette Iſle, ils ne doivent point craindre l'humidité, mais ſeulement la chaleur, qui y eſt exceſſive. Cette Sale eſt pavée de cailloux ou gravier, d'un pouce & demi de diametre, poſez brutes en échiquier bar-long, ou en lozanges, coupez en quarrez, par des lignes de cailloux blancs, remplis

Mars 1690. plis & appuyez de cailloux noirs ; & tout brute & informe que cela eſt, l'aſpect de cette Sale n'eſt point deſagréable. Elle n'a qu'une porte & une fenetre, percées à l'opoſite l'une de l'autre, afin d'y reſpirer le peu de fraicheur que Dieu leur envoye. Cette Sale peut avoir quatre ou cinq toiſes de long ſur moitié de large; & c'eſt, comme j'ai dit, dans l'enfoncement de ce trou, qu'eſt le lit du Seigneur Goubernador, une ſimple cloiſon faiſant la ſéparation de la Sale & du Cabinet où il couche. Les Tapiſſeries ſont ſi fines, qu'on ne les voit pas: l'uſage des miroirs, des tables, & des ſiéges, y eſt inconnu; & le reſte eſt auſſi promtement meublé qu'un jeu de paume.

Lorſque je le vis, il étoit vêtu à la Françoiſe. Je ne ſçai s'il avoit ſué de l'encre; mais ſon linge étoit bien noir. Il avoit des bas gris de perles, un eſcarpin couleur de noiſettes d'un demi-pié plus long qu'il ne falloit, un juſtaucorps de drap gris de ſouris, une veſte de ſatin de même couleur, tous deux brodez de fleurs de ſoye de toutes couleurs, très delicatement miſes en œuvres, à preſent fort fanées, & autrefois

fois vives, & c'eſt ce qu'il avoit de plus beau. Une culotte de damas cramoiſi ſerrée à l'Eſpagnole étoit deſſous avec une épée au moins de ſix pieds de lame, avec une cane très belle, garnie d'argent, & ſur tout d'une chaine très bien travaillée. Si bien, qu'en ajoûtant une reingrave à ſa parure, il auroit fort bien repreſenté l'original du Marquis de Maſcarille des Précieuſes de Moliere. Mars 1690.

On voit devant le ſuperbe trou, que je viens de depeindre, une autre Maiſon tout auſſi magnifique, où ſont les Cuiſines. Je ne puis dire ce qu'on y fait cuire, n'y ayant vu ni feu ni bête vive ou morte, de terre, ni d'eau, pas même legumes ni œufs, mais ſeulement des femmes neigres ou noires comme beaux Diables. Ovide en avoit vu de pareilles, qui lui ont donné l'idée des Furies d'Enfer. Quand leurs tourmens ne ſeroient pas cruels, leur ſeul aſpect offre un ſuplice. Dans cette Maiſon eſt une maniere de Hangar ouvert de tous côtez, pour ſe mettre à couvert du Soleil. Il reſſemble à nos remiſes de Caroſſes, excepté qu'il eſt élevé de deux marches, & garni de bancs de terre, ou de rochers brutes.

Je

Mars 1690. Je viens au Vilage. J'ai rempli les devoirs de la civilité, en parlant en premier item du Gouverneur, & de la magnificence de ſa Mazure. Ce Village eſt comme j'ai dit ſur une hauteur. Les Maiſons en ſont ſeparées les unes des autres, baties de terre, & très mal, ſans jambages, poutres, ni ſolives, & le tout ſans alignement; & reſſemblent bien plûtôt à des campemens de Caravanes ambulantes de Bohemiens, qu'à des demeures permanentes. Cependant, c'en eſt aſſez pour les miſérables noirs qui les habitent. Il y a ſeulement un Hidalgos, ou Gentilhomme Portugais qui eſt blanc, & dont la femme que j'ai veue, à peu près âgée de trente cinq ans, eſt blanche auſſi. C'eſt je croi le plus honnête homme de l'Iſle; du moins ſes manieres n'ont rien que de très poli. Il a quatre enfans, deux garcons & deux filles, de ſix à dix ans. J'en ai veû deux les Garcons beaux comme des Anges, les cheveux du plus beau blond argenté qu'on puiſſe voir pendans par anneaux juſques à la ceinture. Ce Gentilhomme nous donna un regal de goyavez, fruit qui croit dans l'Iſle, gros comme une petite orange, rempli d'une graine & d'une chair ver-

vermeille fort belle aux yeux, & très-agréable au gout. Pour boiſſon, on nous ſervit de belle eau claire dans des gobelets d'argent, ſur des ſoucoupes de même metail, l'un & l'autre armoriez. Ce régal, à l'iſſuë de la Meſſe, ne nous auroit nullement plû à Monſieur de Preſtas, Lieutenant du Lion, qui parle Portugais, à Monſieur de la Chaſſée & à moi, ſi je n'avois pas eu la précaution de faire apporter quatre bouteilles de vin. Ils m'en ſçurent bon gré, auſſi-bien que le Portugais. Je croi que cet Hidalguo eſt Major de l'Iſle, & ſe nomme Dom Franciſco de Velaſco. Mars 1690.

L'Egliſe eſt aſſez éloignée de ces maiſons; elle m'a paru fort pauvre. Il n'y a qu'un ſeul Prêtre entretenu: il eſt noir, auſſi-bien que les autres Prêtres de l'Iſle, à l'exception de l'Evêque & du Curé de la Ville, qui ſont les ſeuls Eccleſiaſtiques blancs que j'y ai vus. J'en parlerai, en parlant de la Ville. Le Tableau de la Paroiſſe de la Vinatte repreſente une Aſſomption: il eſt aſſez bon. La Sacriſtie eſt du côté de l'Epitre en dehors de l'Egliſe, & n'eſt qu'un petit Salon détaché. Cette Egliſe a ſa ſortie ſur une grande lande du côté des maiſons:

Mars 1690. on voit de là toute la Mer & le Port, la vuë étant libre, à cauſe de la hauteur de cet endroit; & à l'autre côté à gauche, on ne voit que des Rochers.

J'avois entendu la Meſſe à bord, je ne laiſſai pourtant pas d'aſſiſter à l'Office. C'étoit hier le Dimanche des Rameaux. Les Palmes, que tous ces gens portoient dans leurs mains à la Proceſſion, me firent ſouvenir de l'entrée triomphante de Jeſus-Chriſt dans Jeruſalem: & en effet, ce fut avec des Palmes qu'ils allérent au devant de lui; c'eſt-à-dire, les Juifs, lors de ſon triomphe, dont l'Egliſe célébroit hier la commémoration. Au reſte, ſi le reſpect que j'ai pour ma Religion ne m'en avoit empêché, je me ſerois éclatté de rire deux ou trois fois. Je ne doute pas même que mon Confeſſeur ne me tienne compte de ma retenuë, quand ce ne ſeroit que parceque mon ſerieux a obligé d'autres à m'imiter, & qui me regardoient à tout moment pour moduler leur contenance ſur la mienne. Notre Aumonier m'en donneroit bien ſon certificat, ſi j'en avois beſoin. Certainement, j'ai beaucoup pris ſur moi; & en effet, où eſt l'Européen le plus grave, qui eut pu tenir ſon ſé-

ſérieux ſur un ſi plaiſant ſpectacle ? Figurez-vous un Prêtre & deux Païſans qui lui ſervoient d'Acolites, tous trois noirs comme beaux Diables, auſſi-bien que le Porte-Croix; tous quatre revêtus d'aubes blanches comme neige. Il me ſembloit voir quatre figures pareilles à celle du More du Marché-neuf, à qui on auroit mis des chemiſes blanches. Raillerie à part, l'Office s'y fait bien, & devotement même; & il ſeroit à ſouhaiter, que l'intérieur répondit à l'exterieur. C'en eſt aſſez ſur ce ſujet: il eſt tems d'aller à la Ville. Mars 1690.

Etant pluſieurs qui avions envie de la voir, & ne trouvant point de chevaux, nous fûmes obligez de nous ſervir d'ânes : ce n'eſt pas qu'il n'y en ait de très beaux; mais en petite quantité. Celui que le Pere Tachard montoit étoit un genêt d'Eſpagne, qui vaudroit en France plus de quatre-vingts Piſtoles : il appartient au Gouverneur de la Vinatte, & le Reverend Pere avoit ſi bien fait qu'il l'avoit eu. Cela ne m'a point ſurpris; au contraire, je l'aurois été qu'il le lui eut refuſé : en effet, un Portugais auſſi-bien qu'un Eſpagnol refuſer quelque choſe à un Jéſuite, ſur tout à un

Mars 1690. Jéſuite Ambaſſadeur du Roi de Siam ; cela ſeroit inouï. Il n'a pourtant pas obtenu de l'Evêque ce qu'il en eſperoit. Mais, outre qu'il lui demandoit une choſe que l'Evêque ne lui devoit point accorder, c'eſt qu'on n'a pas dans le monde tout ce qu'on demande. D'ailleurs, ce ne ſont point mes affaires : je ſçai ce que c'eſt ; mais je ne dois pas m'en mêler.

Monſieur du Queſne & le Jéſuite partirent enſemble, tous deux fort bien montez : le Commiſſaire les ſuivit. Pour moi, j'eus mille penſées bouſonnes, ſur le hazard qui me donnoit un âne pour monture, le propre jour des Rameaux, pour aller dans une Ville pleine de Juifs. Il y a trois lieues de la Vinatte à la Ville : les terres ne valant rien, les Noirs ſont excuſables de ne les pas meſurer juſte. Nous avons été cinq heures en chemin : ajoûtez la chaleur qu'il faiſoit, qui nous mettoit en eau, & on avouera qu'il ne devoit nous paroitre ni court ni agréable. Ce ne ſont que Montagnes & Précipices, pas-cent pas de chemin uni. On voit toujours la Mer à gauche en allant, & à droite un Païs aride & ſterile, où je n'ai vu de vert, ni arbres ni

her-

herbes, ſi ce ne ſont quelques petites calbaces & pommes de colloquinte, qui rampent à terre ſans feuilles : on voit auſſi quelques Cocotiers, mais peu. Au reſte, nous étions obligez de mettre pié à terre de quart d'heure en quart d'heure, pour monter ou deſcendre les Rochers, parcequ'il eſt impoſſible que ni cheval ni âne en deſcende chargé : ainſi, nous avons fait à pié plus du tiers du chemin le plus difficile & le plus tuant. Il y en a un autre uni, mais plus long, & c'eſt celui par lequel je ſuis revenu. On trouve à un quart de lieuë de la Vinatte, en allant à la Ville, un Champ, qui a un bon quart de lieue en quarré, par un coin duquel on paſſe. Ce Champ paroît avoir été autrefois cultivé & ſemé de ſeigle ; mais qui n'a point été cultivé depuis trois ans, que les Noirs diſent qu'il n'a point plû dans l'Iſle. Peu après ce Champ, qu'on laiſſe à droite, on voit ſur la gauche un lit de Riviere entiérement à ſec, parceque n'ayant point plû depuis long-tems, l'eau a ceſſé de courir ; cette maniére de Riviere n'étant qu'un Torrent formé des eaux qui tombent des Montagnes après qu'il a plû. Mars 1690.

Mars 1690. A moitié chemin on trouve un Ruiſſeau de trois pieds de largeur ſur deux de hauteur, dont l'eau coule ſur un gravier comme celui de la Seine. Cette eau eſt très pure, très claire, & très bonne: c'eſt là que l'Evêque, le Gouverneur, & les autres gens diſtinguez de la Ville, envoiênt querir ſur des ânes celle qu'ils conſomment pour leur uſage de bouche; le commun Peuple ne ſe ſervant que d'eau de puits. Celle-ci vient de ſource, & par conſéquent ne tarit jamais; & afin qu'elle ne ſe perde pas, les Noirs ont fait des levées qui la font courir dans un lit droit & uni. Elle coule avec rapidité, & ſe précipite dans la Mer, à un endroit qui n'eſt pas à plus de cent pas de celui où j'ai paſſé. Je ne ſçai pour quoi les Vaiſſeaux ne vont pas là, ou n'y envoyent pas faire de l'eau: on en feroit tant qu'on voudroit, & en peu de tems, & très bonne. Il faut apparement que l'Ance dans laquelle cette eau ſe perd ſoit plaine de Rochers, qui en empêchent l'abord. Je n'y en ai cependant point vû; il eſt vrai qu'il faiſoit calme tout plat: cependant, la Mer briſoit proche de terre; ce qui me fait croire que ces Rochers ſont

à

à fort peu de fond : peut être auſſi eſt-ce, qu'il n'y en a point, ou qu'il eſt ſi haut qu'on ne peut y mouiller. Mars 1690.

Le Soleil ſe coucha plus de trois heures avant que nous arrivaſſions à la Ville : je voyois de tems en tems du Feu paroitre & s'éteindre en tombant : il ne paroiſſoit que la longueur de trois Pater au plus. Je crus d'abord que c'étoit quelque Météore, comme on en voit aſſez ſouvent dans les climats chauds. Je me trompois : c'eſt un Feu effectif, que vomit une Montagne qui eſt dans l'Oueſt-Sud-Oueſt, à quinze lieuës d'ici, qui pour cette raiſon eſt appellée l'Iſle de Feu. Quoi que ce Feu paroiſſe peu de choſe, il eſt pourtant vehement & fort, puiſqu'on le voit de ſi loin. *Iſle de Feu.*

Enfin, nous arrivâmes à la Ville, fort fatiguez du chemin ; & la prémiere choſe, que nous apperçûmes au clair de la Lune, fut une longue muraille de moilon & de gros cailloux, aſſez forte & bien faite, revêtuë de trois Baſtions, & de quelques pieces de Canon. Cette muraille fait un circuit, quatre fois plus grand que la Ville, d'une extrémité de la Mer juſques à l'autre, du Nord au Sud dans l'Eſt, le coté de l'Oueſt étant *Entrée de la Ville.*

Mars 1690. en partie naturellement fortifié par les Rochers qui bordent la Mer, & par une petite muraille, dont je parlerai dans la ſuite. Je n'aperçus pas cela hier au ſoir, quoi que la Lune fût belle ; mais ce matin je me ſuis promené par tout, & ai tout obſervé. On ne voit point la Ville, qu'on n'ait paſſé la ſeule porte, qu'il y a à cette muraille du côté de Terre, par laquelle nous ſommes entrez & ſortis. La Ville n'a que deux portes; celle-ci, & une autre, qui donne ſur le quai, faite à la muraille qui prend du Palais Epiſcopal dans le Sud-Oueſt, juſques aux Rochers qui bordent la Mer dans le Nord-Eſt. Dès que l'on a paſſé cette porte, la Ville reſſemble à peu près à la perſpective de Surêne, au ſortir de l'Egliſe du Mont Vallerien ; mais pas ſi éloignée, & moins baſſe. Elle paroit être toute neuve, les ruës ſont dans un juſte alignement, les maiſons bien percées & claires, & preſque toutes de deux étages, couvertes de tuilles. Je n'y ai point vu d'ardoiſe, pas même à l'Egliſe Cathédrale. Le chemin qui conduit de cette porte à la Ville eſt brut ſans aucun travail, & ſeulement pratiqué dans le Rocher.

Le

Le Palais de l'Evêque, qui eſt le bâtiment le plus proche de la Mer, eſt le lieu le plus élevé & le plus beau de la Ville. On m'a dit, que c'eſt où eſt mort Alphonſe VI, Roi de Portugal, Frere aîné de Dom Pierre, aujourd'hui Roi, qui l'avoit relegué dans cette Iſle, comme hebeté & impuiſſant, & s'étoit emparé du Royaume & de ſa Femme, qu'il a épouſée; & le tout ſans violence: il eſt vrai, que Dom Pedro n'a pris la qualité de Roi, qu'après la mort de ſon Frere. Mars 1690.

Le Château du Gouverneur eſt bâti environ à cent pas de la porte, par laquelle on entre, & ſur la même hauteur à droite ou dans le Nord. Il n'eſt pas mal bâti, n'ayant pourtant rien de beau en dehors que les quatre murs, parce qu'ils ſont bien blanchis. Le dedans eſt logeable: Monſieur du Queſne, le Pere Tachard, & le Commiſſaire, y ont été commodément logez. Le Gouverneur, d'environ cinquante ans, eſt fort bien fait, & porte une barbe devant laquelle celle de Bouchetiere doit mettre pavillon bas. J'ai été tenté cinq ou ſix fois d'en arracher cinq ou ſix poils.

Je ne ſçai pourquoi on a bâti la Ville

Mars 1690. dans l'endroit où elle eſt, le Havre n'étant pas capable de gros Vaiſſeaux, mais ſeulement de Barques, qui amarent proche de terre, & qui ſeroient bien-tôt emportées par le vent, ſi elles étoient au large. La Ville s'étend du Sud au Nord, plus belle & plus peuplée dans le Sud; elle peut contenir deux à trois cens familles. Les Hommes y ſont aſſez bien faits, remplis d'une férocité fort éloignée de la politeſſe de notre France, pleins de préſomption, & d'une vanité ridicule. Ils s'appellent entre eux Señores Cavalieros; & c'eſt ce qu'ils ſont le moins. Ils ne ſe connoiſſent pas : je n'ai jamais vu de Peuples plus malheureux qu'eux, ſans en excepter les Sauvages du Canada.

Pour les Femmes blanches, on ne les voit point. J'ai vu des Femmes noires ou mulâtres, parfaitement bien faites. Celle chez qui nous avons ſoupé eſt de ce nombre : elle a les traits fort beaux & même délicats, l'humeur agréable, & paroît fort douce & honnête. Son Mari eſt de Lisbonne, auſſi vilain mâtin que ſa Femme eſt aimable. Il ne la perdit pas de vuë; je ne ſçai ſi ce fut par jalouſie. Il n'auroit pas eu tout le tort;

tort; il y avoit avec nous un Parisien, nommé Loyer de Renaucourt, Lieutenant d'Infanterie, qui la regardoit d'un air à mettre martel en tête à tout autre qu'à un Portugais. Elle eut toute la peine; elle distribua tout, pendant que le magot, assis sur son cul comme un singe, lune pipe de tabac à la gueulle, & retrouſſant gravement sa rousse moustache, la regarda faire, en observant tout le monde. Ce que j'en peux juger, c'est que les Portugais, qui sont malheureux dans leur Patrie, viennent ici chercher fortune, & y épousent des Femmes laborieuses, qui les nourissent, entretiennent leur paresse naturelle, & qu'ils rossent encore bien par dessus le marché. Mars 1690.

Ces Femmes n'ont pour coëffure qu'un simple bandeau, qui leur ceint le front, & retient leurs cheveux: ce bandeau est de couleur à leur choix. Un petit corset, qui ne prend que vers le nombril, & ne monte pas à la moitié du sein; ainsi, le reste à découvert. Elles n'ont qu'un petit jupon, qui prend du bas de ce corset, & ne passe pas la moitié de la jambe. Pour des bas & des souliers, elles n'en connoissent point l'u-

Mars 1690. ſage; & malgré ce bizare attirail, elles ne laiſſent pas d'être agréables : j'entens les jeunes, & non les autres; car, quoi que generalement parlant, elles ſoient toutes bien faites & appétiſſantes, il s'en trouve quantité qui ſont de véritables remedes d'amour, & avec leſquelles qui que ce ſoit ne voudroit entrer en commerce, à moins que le Diable ne fut le maquereau de l'aventure. Telles ſont celles qui ont eu des enfans, & ſur tout les vieilles, dont les tetaſſes noires & ridées, n'étant point ſoutenuës, ont tout l'air de deux vieilles bezaces de Capucin vuides & renverſées.

On ne trouve ici rien dans les Cabarets: on eſt obligé d'envoyer chercher ailleurs, non ce qu'on voudroit manger, mais ce qu'on peut trouver. Le vin de Madere qu'ils ont eſt très bon & très cher: il reſſemble pour la couleur à nos vins du Rhône ou de Cote-Rotie, & pour le gout à nos meilleurs muſcats. J'en ai bu de bon cœur, & en ai achetté deux petits quartaux, à condition de me les rendre à la Vinatte. Ils ont auſſi du vin des Algarves, Province de Portugal: il n'a pas tout à fait la délicateſſe de nos vins de Rheims; mais il en approu-

proche: c'eſt de celui dont nous avons bu le plus; celui de Madere, étant un vin de liqueur, mais infiniment meilleur que celui qu'on vend à Paris. C'eſt qu'il eſt tel que la nature le produit. Mars. 1690.

Pour éviter les querelles qui naiſſent dans le vin, il y a toûjours un Sergent de la Garniſon, qui obſerve les buveurs, tant qu'ils ſont à table: les Soldats reſtent à la porte, & n'entrent point qu'on ne les appelle. Ni lui ni les Cavaleros n'empêchent point de boire: au contraire, ils y animent, parceque le Sergent y gagne doublement; car outre quelque coup de vin que lui & les autres attrapent de tems en tems, il lui revient le quart du gain que l'Hôte fait ſur le vin, le reſte allant ſe querir par les buveurs ou leurs gens. Quoi qu'il ſoit rude d'être examiné de ſi près, il eſt pourtant vrai, que cette Police eſt très louable, & qu'elle empêche bien des noiſes; car on met ici, ſans façon, les gens *in tenebris*, quand la bouteille ſe reſſent de la liqueur qui l'emplit, & le lendemain on en eſt quite pour payer ſon gîte. Je ne ſçai s'ils exercent parmi eux cette Police; car, pour rendre juſtice à tout le monde, le *Police très louable.*

Mars 1690. Portugais eſt trop ſobre, pour boire juſqu'à perdre la raiſon : mais, je ſçai bien qu'ils l'exercent envers toutes les autres Nations indiſtinctement; & je ſçai bien encore, que ſi on pratiquoit la même choſe en France, il n'y auroit aſſurément, ni tant de meurtres, ni tant d'ivrognes. On peut voir par là, que quoi que je ne haïſſe pas le fruit de Noé, je n'aime ni n'eſtime ceux qui en prennent avec trop d'excès. Je dirai dans la ſuite le magnifique repas que nous avons fait.

L'Egliſe Cathédrale, qui eſt la Paroiſſe, n'eſt pas éloignée du Palais Epiſcopal, plus beau, plus magnifique, & ſans comparaiſon mieux meublé que le Château du Gouverneur : on ne s'en doit pas étonner, après ce que j'en viens de dire ci-deſſus. Cette Egliſe eſt aſſez belle, le Choeur eſt ſéparé de la Nef par une baluſtrade élevée de trois dégrez. Le Tableau du Maitre-Autel repréſente une Aſſomption, comme celui de la Vinatte, mais incomparablement plus beau & mieux fini. C'eſt un Ouvrage d'Italie, dont je croi avoir vu l'Original à Rome à Sainte Marie de la Minerve. Je ne ſçai de qui eſt le Tableau qui eſt ici, non plus que

trois

trois autres, qui repréſentent une Madelaine, un Saint Jaques, & un Saint François, qui me paroiſſent des morceaux achevez. Le Crucifix eſt d'argent, d'environ trois pieds de hauteur: quatre fort beaux chandeliers, & une lampe de même métal, & un Soleil d'or ou de vermeil doré, enrichi de pierreries, qui ſont de grand prix ſi elles ſont fines. Je n'y ai point vu de Reliques, quoi que ce ſoit ce qui coute le moins à cette Nation. Mars 1690.

L'Evêque eſt blanc, de l'Ordre de St. François, & Cordelier; du moins ſon habit le dit: il eſt âgé d'environ quarante ans, d'un abord très affable, bien fait de ſa perſonne, & parlant bon Latin: meilleur Théologien que le Reverend Pere Tachard, puiſqu'il lui a prouvé par un ſec réfus, que ce que celui-ci lui demandoit étoit contraire aux Préceptes de Jeſus-Chriſt, & aux Saints Canons. Il m'a donné ſa bénédiction, que je lui ai demandée en particulier. Le Curé & le Vicaire ſont blancs auſſi; les autres Eccléſiaſtiques ſont noirs. Je me ſuis entretenu avec trois, dont le Sacriſtain étoit un, & tous Prêtres. Ils parlent tous un Latin très

Mars 1690. tres mauvais, peu poli, & point élegant: cela vient de ce qu'ils ſuivent plutôt les phraſes plates des Negres avec leſquels ils ſont toujours, que la phraſe Latine qu'on leur enſeigne en Claſſe. Ils y ſont aſſurément plaiſamment elevez & inſtruits: on peut en juger par la demande que me fit le Sacriſtain, quel homme étoit Ciceron, que je lui avois cité.

A l'égard du Gouvernement, je ne puis en rendre aucun compte, ne m'aiant pas été poſſible de m'en informer; mais, ſi j'en peux juger ſur l'apparence le Gouverneur eſt ici abſolu, n'aiant à faire qu'aux Européens, qui ſont en fort petit nombre, n'étant au plus que quarante tant Officiers de Juſtice que d'Epée, les Créoles ou Metits étant preſque tous ſoldats & les autres de metier; auxquels tous il importe de maintenir l'autorité du Gouverneur, puiſque c'eſt elle qui fait leur ſûreté contre les Noirs, qui ſont en bien plus grand nombre, mais à la vérité d'un eſprit ſi ſervile & ſi abject, qu'ils ne ſont pas à craindre. Il ſemble que ces Noirs n'ont que la figure humaine, qui les diſtingue de la Brute, une baſſeſſe d'Ame dans toutes leurs actions que je ne puis exprimer. Le gain fait ſur eux ce qu'un morceau de pain

fait

fait ſur un chien affamé. Ils ſont flatteurs en demandant, & diſparoiſſent quand ils ont ce qu'ils demandoient. J'ai eu un Negre à moi pendant près de deux jours, pour demi-quart de patate qui vaut ſept ſols & demi de notre monnoie. Il s'eſt nourri, a eu ſoin de mon âne, & m'a ſuivi comme un barbet. Si je lui avois donné ſon argent, lors qu'il me le demanda, je ſerois revenu à pié, du moins on me l'avoit fait craindre; & je croi que cela eut été, ne l'aiant point veu depuis que je l'ai paié. Mars 1690.

Je ne ſçai quelle eſt la vie de tous ces gens-là, tant Européens que Creoles, ou Metits ou Noirs, point de pain, point de poiſſon, faute de canots ou chaloupes, la Mer au tour de l'Iſle en étant pleine, les Navires en aiant péché beaucoup. Peu de viandes, peu de fruits, peu de legumes de jardinage, il n'y a que quelques oranges, cocos, limons, & goiaves: encore ne ſçai-je où ils les prennent; car ni les autres François ni moi, qui avons été à la Ville par differens chemins n'avons veu aucun arbre vert tel ſoit-il, que ceux qui nous ont paru en arrivant. Ils vivent miſérablement. Leur nouriture ordinaire eſt une eſpéce de petites faiolles, ou fe-

ves.

Mars 1690. ves noires, qui croiſſent ſans culture, & dont la vuë ſuffit ſeule pour raſſaſier; & il eſt très vrai que ceux qui ſont venus nous voir ſouper (je ne parle point des noirs, il n'y en vint aucun) je ne parle que des Européens & des Créoles, qui ſont les natifs de l'Iſle, enfans de Portugais & de Noires, & qui en effet ne ſont que très peu plus bazannez que les Portugais d'Europe, ne demandoient point à boire ni à manger, leur orgueil naturel ne le permet pas, mais devoroient des yeux ce que nous avions, qui pourtant ne valloit pas le Diable; & lors qu'on leur en préſentoit, ils le prenoient, non ſeulement ſans civilité, mais avec une avidité canine, dont nous mêmes étions confus.

La Religion de ces Peuples eſt la nôtre, Catholique, Apoſtolique, & Romaine; mais certainement, l'interieur ne repond point à l'exterieur: en voici la preuve. J'avois entendu la Meſſe à bord, avant que de deſcendre à terre. Je joignis dans l'Egliſe de la Vinatte un homme qui me parut Eccleſiaſtique; mais il ne l'étoit que par l'habit qu'il portoit: c'étoit le Sacriſtain, Bedeau, Chaſſe-chien, comme on voudra l'appeler. Monſieur de Preſſac Lieutenant nous joignit; & cet homme aima mieux

mieux s'amuſer à jaſer avec nous, & boire un coup d'eau de vie que j'avois apportée ſur moi, que de remplir ſes devoirs. Je ne le quittai pas d'un pas, & quoi qu'il eut été à ſes neceſſitez naturelles en ma préſence, il ne ſe lava pas les mains pour prendre la Croix, ce ſacré mémorial de notre Redemption. Il le porta à la Proceſſion avec un reſpect dont je fus fort édifié, mais pourtant ſurpris, après ſon action indécente, malgré l'édification qu'il devoit à un Etranger. Mars 1690.

Je ne ſçai ſi c'eſt la malignité de l'homme qui le pouſſe à juger de ſon Prochain en général, & de chaque Nation en particulier, par les objets exterieurs dont il eſt frappé; mais, à parler de la Nation Portugaiſe ſur ce qui m'en a paru à Liſbonne, à l'Atto da Fe que j'ai vu, à la Proceſſion d'hier, & à la Ville aujourd'hui, je puis conjecturer que la Religion de Jeſus-Chriſt eſt ce qu'ils ſuivent le moins, & que le vénérable exterieur des Moines y prime.

Ce n'eſt qu'après l'écot qu'on eſt comptable dit la Chanſon: nous l'avons éprouvé ici. Nous etions ſix de compagnie, alterez & affamez, & tous eſpérant faire un bon repas. Hoymé! Nous avons tous été

Mars 1690.

été trompez. Le tems de Careme ne permet pas à ces gens-ci de vendre ni viande ni œufs, & point de poiſſon. Il a falu nous contenter de ſardines très puantes mangées avec de l'ail & de l'huille qui ſortoit de la foulerie d'un cardeur, tant elle infectoit. C'eſt pourtant là le ſuperbe & ſucculent regale que los Cavaleros dévoroient des yeux. Je le repete encore; je ne ſai qui que ce ſoit plus malheureux que ces gens-ci. A mangé de ce regale qui a voulu, ſur un cofre qui ſervoit de table, où la craſſe étoit d'un bon doigt d'epaiſſeur; car ils ne ſçavent ce que c'eſt que de napes ni ſerviettes. Point de pain dans toute la Ville: nous en avons eu pourtant, à trente ſols la livre; & c'eſt le Señor Goubernador qui nous en a fourni, comme Monſieur Jourdain donnoit ſes Marçhandiſes argent comptant, encore a-t-il fallu que quelqu'un de nous y allât. Aiant envie de voir le Château, j'y ai été, Landais a pris le pain, & j'ai paié le Juif. C'eſt là que j'ai été tenté de lui arracher un côté de mouſtache. Si Landais n'avoit pas eu la précaution d'apporter ſix galettes de Bord, nous aurions paié pour plus de vingt frans de pain. Nous en avons été quites pour ſoixante douze frans en tout;

ſça-

ſçavoir, le calcul en eſt curieux, douze francs pour huit livres de pain, huit pour les ſardines, ſix pour notre coucher, quarante ſols au Sergent pour ſa garde, & quarante quatre pour le vin. Avions-nous beau jeu? Rendez-moi Paris ou Quebek: ce ſont des Paradis, au lieu de ceci. Effectivement, nous bûmes bien, & ne mangeâmes guere: la bonne chere nous raſſaſioit. Mars 1690.

Il n'y a point en France de ſi chetif Cabaret, qui ne donnât à ſoupé, & le couvert, à huit hommes, ſix maitres & deux valets. Ce n'eſt pas cela ici; il a falu aller paſſer la nuit à vingt pas. Je ne ſçai ſi c'eſt la jalouſie qui en eſt cauſe. Je le répete, Renaucourt guignoit l'Hoteſſe d'un œil de concupiſcence, qui nous faiſoit de la peine, & nous obligea de lui en faire à ſon tour. Il étoit aſſis juſtement devant moi, & avoit en pleine vuë cette Femme à qui je tournois le dos. Le Sergent arriva avec ſes ſoldats, & je lui fis entendre que c'étoit l'Hote qui l'avoit envoïé querir: il me pria de changer de place; ce que je fis avec plaiſir, bien content que ma petite malice eut réuſſi. Effectivement, cette femme eſt toute aimable, faite au tour; & je doute que toute l'Europe

Mars 1690. rope pût preſenter une femme plus agréable dénuée de toute parure & dans ſon ſimple naturel. Il n'y a que le teint; mais il n'a rien de dégoutant dans elle. Pour Renaucourt, il fit comme Ragotin dans la Maiſon de l'Hôte mort : il en fit moins de bruit, & en but d'avantage. Nous avons couché ſur des nates très fines, à la maniere des Portugais : cela eſt frais, & très propre; & dans la chaleur cela eſt très commode. J'en ai acheté une qui me ſervira dans les chaleurs.

Voilà Saint Yago, & ſes dignes Habitans naturellement peints. Il ne me reſte qu'à dire qu'ils ſont plus intéreſſez que les Juifs leurs Ancêtres, & qu'ils dameroient le pion aux Fripiers de Paris, & aux Maltotiers qui écorchent la France ; quoi que ceux-ci aient le bruit d'être ſi bons Alchimiſtes qu'ils ont mis l'uſure & la mauvaiſe foi dans l'Alembic, pour en tirer la quinte-eſcence, & le ſublimé.

Je ſuis revenu vers le midi, n'aiant ni bu ni mangé que chez l'Evêque, conduiſant mon vin. J'ai trouvé Monſieur de la Chaſſée, qui venoit au devant de moi avec un ſoldat qui le ſert qui portoit un flacon de vin : cela m'a fait plaiſir. Il m'a inſtruit de ce que je devois répondre

au

au Procès qu'on m'alloit faire: il agiſſoit de concert avec Monſieur Hurtain; & tous deux avoient jugé à propos de me prévenir: voici le fait. Mars 1690.

Monſieur Blondel étoit venu à la Ville avec Monſieur du Queſne: ils ne m'avoient rien dit. De tous les Jéſuites qui ſont ſur l'Eſcadre le ſeul Pere Tachard y étoit venu. Je n'avois que faire à lui: il eſt ſur l'Amiral; mais Monſieur Joieux, & quatre Jéſuites qui ſont ſur ſon Bord, étoient reſtez à la Vinatte. Tous ces gens-là n'aiment point à jeuner: tout au contraire, ils ſe fient tellement ſur la Providence, qu'ils mangeroient volontiers dans un repas ce qui ſerviroit à d'autres pendant une ſemaine. Monſieur Blondel bien monté étoit arrivé une heure avant moi; & Monſieur Joieux & les Jéſuites affamez ont tablé par lui demander quels rafraichiſſemens il avoit achetez? Il a repondu qu'il n'en avoit acheté aucun, ce qui eſt vrai; mais il a ajouté que j'en devois avoir pour toute l'Eſcadre, ce qui étoit faux. Cependant, comme il eſt honnête-homme, il a été fâché de m'avoir commis, prévoiant bien que je lui en donnerois le démenti, ſi je n'étois pas prévenu; & comme il ſçait l'union qui regne entre

Mars 1690. entre Meſſieurs Hurtain, de la Chaſſée, & moi, il les avoit priez de venir au-devant de moi, afin de me prévenir, & que je puſſe me tirer d'intrigue, ſans le dédire ni le broüiller avec des gens avec leſquels il étoit obligé de vivre. C'eſt le ſujet qui avoit amené Monſieur de la Chaſſée.

Cette Relation ne m'a nullement plu, & j'aurois refuſé de m'en mêler ſans lui, qui m'a fait reflechir, qu'il n'étoit point de notre interêt de nous brouiller avec un Officier, auquel nous ſommes comptables, lui du détail de ſes Soldats, & moi de celui du Vaiſſeau; qu'il l'avoit prié de me tranquiliſer, ne m'ayant mis en jeu, que pour ſe menager avec Monſieur Joyeux & les Jeſuites, qui comme lui étoient embarquez ſur le Floriſſant; & qu'il m'aſſuroit de la part de Monſieur Hurtain, qu'il approuveroit tel parti que je prendrois, quand même je l'y mêlerois. Sur cette aſſurance, je me ſuis réſolu de ſauter le foſſé de bonne grace. Nous avons vuidé le flaccon: il a pris un autre chemin avec le vin, & je ſuis venu ſeul avec Landais.

J'ai trouvé tous ces Meſſieurs aſſemblez, & avec eux Monſieur Hurtain, qui

qui avoit voulu ſe donner la Comedie. Monſieur Joyeux a commencé à me demander où étoit ce que j'avois achetté ? Je lui ai ſechement répondu, que je n'avois rien achetté; & lui ai demandé à mon tour, depuis quand il me prenoit pour ſon Pourvoyeur ? Que quand j'aurois acheté des rafraichiſſemens, ç'eut été pour l'Ecueil, & non pas pour le Floriſſant, qui ne me regardoit en rien. M'aviez-vous ordonné d'achetter quelque choſe ? ai-je demandé à Monſieur Hurtain. Non, m'a-t-il répondu : le Vaiſſeau n'a beſoin de rien. Ergo, ai-je repris, tant pis pour ceux qui ont fait le Carnaval en Carême : & de plus, ai-je ajoûté d'un ton ironique, j'ai vu à la Ville Monſieur Blondel, & je n'ai pas dû aller ſur ſes droits ; j'aurois été blamable de faire quelque choſe en ſa préſence ſans ordre par écrit. Je vous l'ai dit, a repris Monſieur Blondel, qui a bien vu que par ce mot d'écrit je lui laiſſois le champ libre. Il eſt vrai que vous me l'avez dit, lui ai-je répondu ; mais, c'étoit à la Ville : ſi vous me l'aviez dit avant que de partir d'ici, j'aurois emporté de l'argent; mais ces gens-ci ne font point de crédit aux Chrêtiens. Mars 1690.

Que Diable as-tu donc été faire à la
Mars Ville ? m'a demandé Monſieur Hurtain.
1690. Ne le voyez-vous pas bien, lui ai-je répondu : j'y ai mené un âne, & nous ſommes revenus deux. Là-deſſus tout le monde s'eſt mis à rire, & Meſſieurs du Floriſſant, Reguliers & Seculiers, voyant bien qu'on les joüoit, m'ont laiſſé en repos. En effet, le Commiſſaire lui-même auroit eu tort d'acheter quelque choſe pour le Floriſſant ſeul, les autres Vaiſſeaux ne manquant de rien, au prix exceſſif que les Portugais vouloient vendre. C'eut été montrer à jeu trop découvert la gourmandiſe des uns, & l'économie des autres; & je trouve qu'il a bien fait.

Je ne dois pas clore l'Article de St. Yago, ſans remarquer le bonheur de notre Navigation. Nous n'avons mis que dix-ſept jours de France ici, & on compte près de deux mille lieuës. Il eſt encore pourtant très vrai, que ſi notre Vaiſſeau eut été ſeul, nous ſerions à plus de ſix cens lieuës de l'avant; terme Matelot, mais énergique.

Nous avons mis à la voile ſur les deux heures. Meſſieurs du Floriſſant ſe ſont rabattus ſur les cabrits, dont ils ont ache-

achetté plus de quarante : Monſieur Hurtain en a achetté deux. Un cabrit eſt l'enfant d'un bouc & d'une chevre. Je parlerai de ſon gout quand j'en aurai mangé ; je ne le croi pas meilleur que celui de Provence, qui ne vaut rien. Mars 1690.

Du Mardi 21 *Mars* 1690.

Il nous eſt arrivé aujourd'hui un malheur très grand, & dont tous les gens du Vaiſſeau ſont très fâchez. Voici ce que c'eſt. Le vent eſt toûjours Eſt-Nord-Eſt, & bon frais : nous préſentons au Sud ; ainſi vent large, qui nous pouſſe plus de cinq lieuës par heure. nous étions à perte de vuë de l'avant du reſte de l'Eſcadre ; &, pour l'attendre, on a ſerré les peroquets, & on a voulu prendre les ris des huniers & du grand pafi. François Nicole, le plus ardent de nos Matelots, eſt monté aux aubans à ſtribord, ſous le vent. Une emflechure a rompu, & le pauvre Garçon eſt tombé à la Mer. On a promptement mis vent devant, & le Cannot à l'eau : malgré tous nos ſoins il a été noié. Quelle mort ! Voici ce qu'en dit Ovide :

Mars 1690. *Est aliquid fatoque suo, ferroque cadentem,*
In solida morientis ponere corpus humo!
Et mandare suis aliqua, & sperare sepulchrum,
Et non Æquoreis piscibus esse cibum.

Voici la Paraphrase que j'en ai faite ; car je me mêle quelques fois de versifier, quoi qu'on m'ait plusieurs fois dit ce que le Pere d'Ovide lui disoit :

Studium quid inutile tentas?
Mæonides nullas ipse reliquit opes.

L'exemple d'autrui ne corrige point l'étoile. Homere, Virgile, Ovide, Horace, Juvenal, Martial : & de nos jours, Ronsard, Regnier, Tristan l'Hermite, Mairet, Saint-Amant, Faret, Theophile, Corneille, Racine, Boileau, & une infinité d'autres, n'ont point fait fortune par les Muses :

Champmêlé en Carosse écluboussé Corneille,

en est une preuve. Quinault, qui n'avoit pas sujet de s'en plaindre, ne laissoit pas de dire,

Mais

Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichit guere. Mars 1699.

Je ne ſçai que Meſſieurs Capiſtron & Palaprat, qui ſoient bien dans leurs affaires; mais ils le doivent à leur patrimoine, & à la liberalité des Princes de Vendôme, Duc & Grand Prieur. Eh! où Diable me porte la Digreſſion ſur les Poëtes? C'eſt que je laiſſe aller ma Plume. Je reviens à ma Verſion, ou Paraphraſe.

C'eſt quelque choſe au moins à qui finit ſon ſort
Suivant les Loix de la Nature,
C'eſt quelque choſe au moins à qui trouve la mort
Dans une Guerriere Avanture,
D'eſperer une Sepulture!
On parle a ſes Amis, on parle à ſes Parens:
Cela conſole en quelque ſorte;
Mais ſe voir devorer par des goufres vivans,
Mon Dieu, dans ces cruels momens,
Pour bien mourir en vous, l'Ame eſt elle
aſſez forte?

Chauſſon, condamné à être brulé vif, dit à ſes Juges, qu'il n'y avoit point d'Ame à l'épreuve du feu. Y en a-t-il

Mars 1690. à l'épreuve de cette mort-ci ? On fait ce qu'on peut pour ſe ſauver : cela eſt naturel ; la nature abhorre ſa deſtruction. On voit les autres s'intereſſer à notre ſecours ; on en conçoit quelque eſperance : cependant, on ſuccombe à ſon malheur, Dieu ſeul ſçait ce qui en réuſſit.

Cela m'inſpire une idée de la vie qui va juſques au mépris, & me force de dire comme Job : *Quare me de vulva eduxiſti, qui utinam conſumptus eſſem, tranſlatus ex utero ad tumulum ?* Qu'un homme faſſe ſur lui-même une ſerieuſe Réfléxion ; qu'il ſe demande ce qu'il eſt venu faire au Monde ? Je parle de tous les hommes, ſans en excepter un ſeul, de telle qualité qu'il ſoit : & il ſe dira ce que dit Benſerade dans ſa Paraphraſe de Job ; Livre très rare, puiſqu'il ne ſe trouve plus. Je ne me ſouviens pas bien de toute la Strophe : ce que j'en puis dire, c'eſt que j'ai été frapé du raport de la Paraphraſe avec le Texte Sacré, que j'ai raporté. Si on a ce Livre, on peut rajuſter la Strophe. Voici ce dont je me ſouviens, y ayant, pour la liaiſon, ajoûté du mien les trois Vers qui ſont en caractére Romain.

Sou-

Souverain Auteur de mon Etre,
Grand Dieu, pourquoi m'as-tu fait naître, Mars 1690.
Ayant à reſſentir des maux ſi furieux?
Pourquoi m'avoir tiré du ventre de ma mere?
Pourquoi m'avoir mis ſous les Cieux?
A quoi étois-je néceſſaire?
Toûjours également Nature eut travaillé,
La Terre auroit produit ſes Oeillets & ſes Roſes,
Toujours également le Soleil eut brillé,
Quand on ne m'eut point mis dedans l'ordre des choſes,
Ou que l'on m'eut de mon Berceau
Tranſporté dedans le Tombeau.

Examinons-nous nous-mêmes, dépouillons-nous de notre amour-propre, mettons bas nos orgeuilleux préjugez; & nous nous convaincrons que l'homme eſt le plus malheureux & le plus diſgracié de tous les animaux. J'en pourois dans la ſuite faire une Diſſertation plus conforme à Pline, tout menteur qu'il eſt, qu'a René Des-Cartes, qui, ridiculement, prétend que l'homme ſeul jouït de ſa Raiſon, & que les autres êtres animez ne ſont que des machines. *Quid proſunt hæc ſcripta, lecta, & intel-*

lecta, nisi temetipsum legas & intelligas? dit Saint Bernard Ch. XVII, de ſes Meditations. Je me ſouviens, qu'étant un jour à diné avec Mr. Pirot, Docteur de Sorbonne, il prouva par deux actions faites à nos yeux, que le chien du cocher du Maitre chez lequel nous mangions avoit plus de raiſon qu'un homme qui venoit de ſortir, & ajouta plaiſamment qu'il en connoiſſoit pluſieurs qui n'avoient rien d'humain que la figure, & auxquels il ſembloit que la Nature n'avoit mis une Ame dans le Corps, que comme un Chaircuitier met du ſel dans celui d'un cochon, uniquement pour l'empêcher de pourir.

Mars 1690

Monſieur Hurtain eſt inconſolable de la mort du pauvre François Nicole. Il eſt généralement regretté: il étoit ſerviable, ardent, & bon enfant, & ne faiſoit la Campagne qu'à cauſe de Monſieur Hurtain, qui l'aimoit & vouloit en faire un bon Pilote. Il s'attachoit à cette Science avec application. Notre premier Pilote, qui la lui montroit, eſt au deſeſpoir de ſa mort. Je ſuis fâché de ma longue Digreſſion; mais c'eſt le moins que je doive à un bon Matelot, que nous regrettons tous. Si les autres

Vaiſ-

Vaiſſeaux alloient auſſi bien que nous, ce malheur ne nous fut pas arrivé. Mars

Le vent s'eſt encore rafraichi ſur les deux heures après Midi, il s'eſt jetté au Nord. Nous allons vent arriere avec notre ſeule civadiere, & notre petit hunier; étant obligez de porter le moins de voiles que nous pouvons, pour ne nous pas écarter des autres qui ſont toujours derriere nous. 1690

Le Vaiſſeau a roulé d'une ſi grande force, que mon cornet quoi que de plomb a ſauté de ma table ſur mon lit, & s'eſt répandu ſur l'habit gris de ſouris que vous m'aviez veu à Paris. J'en vas faire ôter le gallon : du reſte, la perte n'eſt pas grande; car, outre qu'il y a près de quinze mois qu'il me ſert, on n'eſt pas à la Mer ſur le quant-à-moi pour les habits, & je ne l'avois mis qu'à cauſe de Saint Yago.

Ce vent de Nord nous fait connoitre que nous ne ſommes plus dans les vents alizés. Ces vents alizés ſont des vents qui tirent toujours entre le Nord-Nord-Eſt, & l'Eſt-Nord-Eſt, & qui ſouflent à la hauteur des Canaries, & qui quelquefois conduiſent juſques ſous la Ligne. Je ne me ſuis point apperçû, ni

Mars 1690.

quand nous y ſommes entrez, ni quand nous en ſommes ſortis; car grace à Dieu ce vent a continué depuis notre départ de Groye juſques ici, & n'a changé qu'à l'iſſuë de notre diné; en ſorte que depuis notre départ de Groye & de France, juſques à notre mouillage devant Saint Yago, on n'a point touché du tout ni aux écoutes, ni à aucune autre manœuvre courante, & ce n'a été qu'aujourd'hui qu'on y a touché pour la premiere fois. Je regarde cela comme une vraie bénédiction du Seigneur, qui veut cette année faire regagner à la Compagnie ce qu'elle a perdu il y a deux ans, en 1688, par la priſe que les Hollandois firent du Navire le Coche, & de la Frégate la Maline. Je dirai comment cela arriva, quand notre Eſcadre ſera au Cap de Bonne Eſperance; car ce fut là qu'ils furent pris: & je croi que cette Avanture ſera meilleure figure dans l'endroit où elle eſt arrivée, qu'elle ne la feroit ici. On peut pourtant aller la chercher à cet endroit.

La priſe du Coche me fait ſouvenir de celle que nous aurions pu faire des Anglois & Hollandois, qui étoient partis de Saint Yago peu avant que nous y arri-

arrivaſſions, & où ils avoient fait de l'eau ; & très aſſurément nous aurions fait ces priſes, & peut-être les ferions-nous encore, ſi tous les Navires alloient auſſi bien que l'Ecüeil. Nous voudrions tous que le Floriſſant & l'Oiſeau fuſſent reſtez en Europe, & avoir deux autres Vaiſſeaux à leur place : ce ſont eux qui nous retardent, & qui par conſéquent nous portent guignon. Mars 1690.

Du Mercredi vingt deux Mars 1690.

Je connois à préſent que nous avons fort bien fait de croire Monſieur Ceberet au Port Louis, & de nous embarquer promptement. J'ai dit ci deſſus, que nous l'avions rencontré, lors que nous allions déjeuner chez Foulquier, & qu'il nous avoit dit que Monſieur du Queſne n'attendroit perſonne. Il n'a en effet attendu qui que ce ſoit, Monſieur de Ranconne Lieutenant d'Infanterie, & l'Ecrivain de Roi du Dragon ſont reſtez. Pour remplacer celui-ci, il m'a aujourd'hui ôté le Sieur du Hamel qui étoit mon ſecond. Il eſt neveu de Monſieur Hardancourt Sécretaire de la Compagnie. Nous nous ſommes quittez avec bien du

chagrin ; & quoi que ſa dignité & ſes
Mars appointemens ſoient augmentez, ce n'a
1690. pas été ſans peine qu'il a accepté l'emploi ; & quoi que Monſieur de Quiſtillic ſoit un très honnête homme, j'apprehende bien fort que du Hamel ne trouve pas dans lui un Monſieur Hurtain, un Pere de la Chaſſée, ni des Amis tels que ceux qu'il laiſſe ici. Ce changement pourtant n'a pas dû le ſurprendre, puiſqu'il y devoit être préparé, puiſque dès Saint Yago, Monſieur de Quiſtillic lui en avoit fait compliment, & que Monſieur Blondel lui en avoit parlé. Quoi qu'il en ſoit, il nous a quitté les larmes aux yeux, en nous faiſant voir le meilleur cœur du monde. Cela ne lui ſera pas infructueux, & lui a déjà valu du raiſiné, des noix confites, des anchois, des figues, & de très bon vin d'Eſpagne, que Meſſieurs Hurtain, de la Chaſſée, & moi, lui avons donné, avec promeſſe de ne le laiſſer manquer de rien de ce qui eſt à bord. Après ſon départ, nous avons été boire à ſa ſanté dans ma chambre ; mais, Monſieur Hurtain, qui eſt un des meilleurs humains du monde, n'a pas paru dans ſa gayeté ordinaire : la perte du Matelot d'hier lui tient au cœur.

La

La latitude étoit aujourd'hui de douze dégrez vingt-quatre minutes Nord: le vent a calmé ce matin ; & presentement que le Soleil se couche, le tems se met à la pluye. Il fait une chaleur très forte. Mars 1690.

Du Jeudi Saint, 23 *Mars* 1690.

Calme tout plat, Mer toute unie, pas un soufle de vent, & l'air très chaud, une pluye épouvantable, & le Navire par son roulis fatigue plus que s'il ventoit tourmente.

Du Vendredi Saint, 24 *Mars* 1690.

Il s'est levé ce matin un petit vent de Sud-Est : il n'est pas tout-à-fait bon ; mais la bordée étant longue, il n'est pas tout-à-fait mauvais non plus.

Tous les gens de la table, Capitaine, Officiers, Missionnaires, & autres Passagers, avons jeuné comme des Anacorétes, au pain & à l'eau. Ce sera encore demain la même chose; &, pour consoler les affamez, Monsieur Charmot a promis, au nom de Monsieur Hurtain, que le jour de Pâques, & les deux autres

Mars 1690. tres jours ſuivans, tout le monde aûroit double portion en vin, le reſte étant toûjours à diſcrétion. Que de gens vont ici trouver la journée de demain longue; auſſi-bien que celle d'aujourd'hui? Il en faudra cependant paſſer par là; car Monſieur Hurtain eſt venu dès la pointe du jour dans ma chambre, & y a pris les clefs de fond de calle: il a compté lui-même les bouteilles plaines qui y ſont, & prétend que je les lui répreſenterai toutes le jour de Pâques. Il a même porté ſa précaution, juſques à faire remporter celles qui ſont vuides, crainte que je ne gagne ſur la meſure. Tout cela s'eſt fait en riant; & Monſieur de la Chaſſée, qui a vû tout ce badinage, a caché deux bouteilles plaines ſous ſa robe de chambre, ſans qu'il s'en ſoit apperçu. Après cela, il lui a dit, que les Brebis du bon Dieu avoient beau être comptées, que le Diable avoit le ſecret d'en tondre toûjours quelqu'une, ſuppoſé qu'il ne l'emportât pas.

Notre Aumonier nous a fait cet après midi un Sermon ſur la Paſſion, & nous a tous menacez de nous en faire encore un autre le jour de Pâques, ſur la Réſurection du Sauveur. Tant pis, s'il tient.

tient parole, & qu'il ſoit auſſi long que celui d'aujourd'hui; car, quoi qu'il ſoit bon Religieux, bon Eccleſiaſtique, & ſçavant, il n'eſt certainement pas bon Orateur, & je ne ſuis pas le ſeul qu'il ait ennuyé: il penſe fort juſte; mais ſon élocution ne répond point à ſon zêle. Mars 1690.

Tout ſent la Gaſconade en un Auteur Gaſcon; Calprenede & Juba parlent le même ton.

Il n'a ſatisfait que les Bretons; ce qui n'eſt pas difficile. Qu'un Prédicateur parle beaucoup des Anges, des Saints, & du Diable; qu'il les mêle enſemble en fricaſſée, ou en ſalade (termes de Monſieur de la Chaſſée,) il a toûjours fort bien rempli ſon Action. Que le Lecteur laiſſe les Comparaiſons de fricaſſée & de ſalade, qui ne ſont point de mon crû, le reſte eſt très ſerieux, & d'une vérité conſtante. Tel eſt le génie du Breton; & tous ceux qui le connoiſſent en conviennent.

Du Samedi Saint, 25 Mars 1690.

Encore calme tout plat, & petite pluye

Mars 1690. pluye bien chaude. Le Ciel a été tout le matin couvert de nuages; & cet après-midi, l'air a été, & eſt encore, tout en feu, par le tonnere & les éclairs. Les éclats que vous en entendez en France ne ſont que des coups de piſtolets, & ceux-ci des coups de canon. Je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais entendu de plus fort que celui qui gronde encore, ſi ce n'eſt dans les Pirenées, à mon retour d'Eſpagne. Il tomba à deux pas de moi. Mon cheval en fut renverſé, & je penſai être tué. Je reſtai plus d'une groſſe heure à terre, ſans ſentiment, empeſté par l'odeur du ſouffre, qui m'étouffoit. Je reſtai très long-tems ébloui, ſans pouvoir rien diſtinguer. Heureux d'avoir compagnie! Mon cheval, ſur le côté, eut bien de la peine à ſe relever. On me remit deſſus, & enfin j'arrivai à Fontarabie. On m'y raccommoda le bras droit, qui s'étoit demis par ma chute; & c'eſt par cet accident, que je me ſouviendrai toute ma vie, que le vingt-deux Octobre 1684 étoit un Dimanche.

Nous avons tous jeuné aujourd'hui comme hier; & dès le matin Monſieur de la Chaſſée m'a raporté les deux bouteilles pleines, qu'il avoit emportées; & cela,

cela, dit-il, crainte de succomber à la tentation. Je suis très édifié de cette pieuse restitution, que, certainement, je n'attendois pas d'un Poitevin, Nation toûjours altérée. Mars 1690.

Du Dimanche de Pâques, 26 Mars 1690.

Notre jeûne a opéré, à ce que disent nos Missionnaires, & l'Aumonier qui les seconde pour le *décorum*. Cela nous fait craindre à Monsieur de la Chaffée & à moi, que l'envie ne leur prenne de nous faire encore jeûner, lorsque le vent ne sera pas bon. Ils feront à l'égard des autres tout ce que bon leur semblera; mais pour nous, ils n'en feront assurément pas les maitres. Nous y avons mis ordre, & nous aurons toûjours douze grosses bouteilles, bien pleines, & inconnuës à Monsieur Hurtain, aussi-bien qu'à tous les autres. Landais a de bons ordres, & j'ai ressenti des maux de cœur, auxquels je ne veux plus m'exposer.

Le vent s'est jetté au Nord-Est dès les deux heures du matin: assez bon petit frais; & le Ciel fort clair. Ainsi, beau tems, bon vent, Messe de Couvent, bon & ample déjeûner, & l'esprit content.

Mars 1690. tent. Après cela, un mot de Réfléxion. Les Bretons paroiſſent dévots : le ſont-ils ? Preſque tout l'équipage a fait aujourd'hui ſon bon-jour, ou ſes Pâques. Monſieur Charmot & l'Aumônier n'ont point manqué d'occupation depuis quatre heures du matin juſqu'à huit, que la Meſſe a commencé. Tout cela m'a donné beaucoup d'édification, & m'en auroit donné bien davantage, ſi j'avois vû quelque reſtitution, & qu'on m'en eût fait une à moi-même. On m'a volé vingt-cinq écus ſur mon lit, lorſque je fis le dernier payement aux Matelots, avant que la revuë en fût faite, & que leur tems courût par mois. Tous le monde le ſçait. Je ſuis très certain, que ce n'eſt point Landais : je l'ai éprouvé toûjours le même, & je répondrois de lui comme de moi; il n'etoit pas même à bord. Je répondrois encore, que ce ne peut-être qu'un des ſix que j'ai ſoupçonnez, & que je ſoupçonne encore. Cependant, je les ai vus tous ſix à Confeſſe, & communier. Je compte mon argent perdu. Il ne ſe paſſe preſque point de jour, que quelqu'un ne ſe plaigne d'avoir été volé. Tout le monde va à Confeſſe, & perſonne ne reſtitue ! Eſt-ce que les Bretons

ſont

ſont en même tems ivrognes, larrons, & dévots ? Je n'y connois rien, ſinon qu'ils devroient opter. Mars 1690.

Nous étions à midi à onze dégrez quarante-deux minutes, latitude Nord. Encore ſix jours de pareil vent, nous paſſerons la Ligne.

Du Lundi 27 Mars 1690.

Calme tout plat, pas un ſouffle de vent, & une chaleur ſi forte, qu'il me ſemble être dans une forge en feu. Le pont, ou le tiliac, brûle à travers les ſouliers.

Nous ſommes remplis de Poiſſons volans, qui ſe jettent dans nos voiles. Ils tombent ſur le pont en telle quantité, que l'Equipage en a preſque autant qu'il lui en faut pour un repas, toutes les vingt-quatre heures. Ce Poiſſon reſte ordinairement entre les deux Tropiques, c'eſt-à-dire, ſous la Zonne torride. Plus on eſt proche de la Ligne, plus il s'en trouve, & beaucoup plus la nuit que le jour. On ne le pêche point, il vient de lui-même ſe jetter dans les voiles, d'où il tombe, & meurt dans le moment, comme tout autre Poiſſon de la Mer, ſi- *Poiſſon volant.*

Mars 1650. si-tôt qu'il en est dehors.

Description du Poisson volant.

Quoi qu'on l'appelle Poisson volant, ce ne sont pas des ailes qui le soutiennent en l'air : ce sont ses nageoires, qui sont longues, & revêtuës d'un cartilage fort mince, qui portent tant qu'elles sont humides; mais il retombe à l'eau, si-tôt que cette humidité est dissipée. Son vol n'est au plus que de deux cens pas ; & il fuit devant un autre Poisson nommé Bonite, qui en est fort friant. Je parlerai tout à l'heure de celui-ci; je reviens au Poisson volant, qui n'est pas plus grand qu'un petit Harang. Son corps est tout couvert d'une écaille grise-brune, aussi petite que celle de la Tanche : sa chair est blanche, mais seche; il est bon lorsqu'on le mange à quelque sauce grasse, comme à l'huile & au vinaigre. Il m'a paru presque aussi bon que le Harang frais; ce qui est beaucoup dire. Ce petit animal n'a aucun repos, ni dans l'eau, ni dans l'air ; dans l'eau, à cause des Bonites ; & dans l'air, à cause des Oiseaux (dont la Mer est par tout couverte, sur tout dans les climats chauds) qui fondent sur lui avec plus de rapidité qu'un Faucon ne fond sur une Perdrix. Leur vol est si rapide, qu'ils ne laissent

dans

dans l'air qu'une lueur blanche de leur passage, sans que l'œil puisse distinguer l'Oiseau. Mars 1690.

Cette Chasse est assez divertissante ; mais elle ennuye à la continuë, sur tout ceux qui ont une espece de compassion des petits de tous genres, qui sont toûjours la proye des plus forts. Elle donne même des sujets de meditations sur le Monde & l'Eternité. Sur le Monde, par raport à la maniére dure & barbare, dont les hommes en usent entre eux ; quoi qu'ils soient de même espéce. Nous avons parlé là-dessus Monsieur Guisain, l'un de nos Missionnaires, & moi. Il m'a dit, qu'il regardoit ce Poisson, que Dieu faisoit naitre pour la nourriture des autres, du même point de vuë que les Insectes qui naissoient dans les Campagnes & les Bois, pour la nourriture des Oiseaux. J'ai là-dessus fait une autre Réflexion. Je lui ai répondu, que je croyois bien plûtôt, que ce Poisson nous présentoit par son infortune une vive image de nous mêmes, par raport à la Vie, & à l'Eternité, en nous instruisant que tant que nous jouissons de la vie, nous sommes toûjours en danger de la perdre. Ce qui nous est figuré par ce pe-

Mars 1690. petit animal, qui eſt toûjours en riſque dans l'eau & dans l'air : que l'eau nous indique le Monde, & l'air l'Eternité, qui peut ne nous être pas plus favorable. Voilà ma Réfléxion : chaque Navigateur faſſe la ſienne. Pour moi, je croi que c'eſt un avertiſſement que Dieu leur donne.

Deſcription de la Bonite.

La Bonite eſt faite comme le Maquereau, la tête, la queuë, & le reſte ; mais il eſt trois à quatre fois plus gros & plus long, & n'a pas le corps marbré comme lui. Il eſt extremement gourmand, & à peine les lignes ſont à l'eau qu'il ſe jette deſſus. Nos Matelots en ont pris une ſi grande quantité, toutes les fois qu'ils ont voulu peſcher, qu'ils ont été obligez d'en donner plus de la moitié aux cochons. Ce Poiſſon eſt très bon à quelque ſauſſe qu'on le mete. Je leur ai demandé pourquoi ils n'en ſaloient pas, puiſqu'ils n'en auroient pas toujours de frais ? Louis Queraron du Port-Louis, qui fait ſon troiſieme Voyage aux Indes, m'a répondu pour tous, que ce n'étoit pas la coutume. Jugez là deſſus du genie du Matelot Breton.

Seigneur, tant de prudence entraine trop de ſoin,
Je ne ſçai point prévoir les malheurs de ſi loin.

C'eſt

C'eſt ce que dit Pirrhus à Oreſte, dans l'Andromaque de Racine. Mars 1690.

Pour moi, qui ne me module pas à la conduite du Matelot, j'en ai fait mariner une cinquantaine, comme on marine le Ton de la Méditerranée, c'eſt-à-dire que je les ai fait couper par tranches d'un bon pouce d'épaiſſeur, frire à l'huille dans la poële, & mis en baril, que j'ai fait remplir de vinaigre, avec du ſel & du poivre. Si je réuſſis, toute la table s'en trouvera bien. Nous en ſçaurons des nouvelles dans douze ou quinze jours, voulant leur donner ce tems pour prendre le goût du marinage : la friture n'en ſera perduë ni diminuée ; au contraire, elle n'en ſera que meilleure pour mettre le ſoir dans les feves de l'Equipage : elle eſt melée avec la graiſſe, ou ſi l'on veut, l'huile de la Bonite, qui lui donne un fort bon gout, & qui eſt un Poiſſon ſi gras, que loin que la friture ait diminué, elle en a fort conſidérablement augmenté.

On a vû ce ſoir proche de bord une groſſe Tortuë : on a fait inutilement ce qu'on a pu pour la prendre. Nos Matelots diſent que c'eſt mauvais ſigne. Ils ont raiſon : ſi elle étoit entre les mains du Cuiſinier, ce ſeroit ſigne qu'on la tiendroit.

Nous

Mars 1690. Nous avons mangé ce ſoir du cabrit à la broche. Il a paru bon à quelques-uns : pour moi, je l'ai trouvé encore pis que celui d'Italie & de Provence. Son goût fade, boucain, & en même tems ſauvageon, ne me convient nullement. J'en laiſſe ma part à qui la voudra.

Du Mardi 28 Mars 1690.

Toûjours calme, pas un ſouffle de vent, & chaleur à brûler. On apris ce ſoir un Marſouin : voici comme il eſt fait.

Marſouin : ſa Deſcription. C'eſt un Poiſſon long d'environ cinq piés : il vient tout proche du Vaiſſeau, d'où on lui lance un dard, armé d'un fer fait en langue de Serpent. Si on le darde bien, on l'enleve de l'eau, & les autres ne s'écartent pas pour cela ; car ces Poiſſons vont toûjours à très-grande bande. Si on ne fait que le bleſſer, ils vont tous à la trace du ſang, & ne le quittent point qu'ils ne l'ayent devoré.

Ce Poiſſon eſt gros à proportion de ſa longueur : il a la tête fort groſſe, la geule large & garnie de petites dents bien pointuës aux deux côtez ; la langue large, courte, & épaiſſe. Il a les teſticules en dehors du corps. On n'y remarque pourtant

tant pas ce que les Latins nomment *Inguen*, & que l'honnêteté deffend de nommer en François. Le dedans du corps eſt compoſé comme celui d'un Porc, ſans aucune difference ſenſible. Son ſang ſe fige & ſe congele de même. Il n'a point d'écailles, & eſt revêtu d'une peau qui ſeroit bonne à corroyer, tant elle eſt dure. Il a entre cette peau & ſa chair, environ l'épaiſſeur du petit doit, une eſpece de lard dur, & ſi ferme, qu'il fond dans la bouche comme un cloud, & devient par le broyement des dents comme une pelote de coton. Nous en avons eu à la broche & en ragout: & Monſieur l'Abbé de Choiſy a, pour le coup, raiſon de dire, que le goût des Marins eſt depravé; du moins de ceux qui le trouvent bon: car certainement ce Poiſſon ne vaut rien du tout à telle ſauſſe qu'on l'accommode; & ſelon moi, du Marſoüin pour manger, du Caffé pour boiſſon, & une pipe de Tabac pour deſſert, ſeroit un véritable régal du Diable, & convenable à ſa couleur. Mars 1690.

Monſieur Hurtain ne nous a point tenu compagnie cet après-midi, à Monſieur de la Chaſſée & à moi; il n'a pas même diné: il ſe trouve dans un de ces

Mars 1690. états qui ne ſont ni ſanté ni maladie. La chaleur eſt ſi forte, qu'il faut à preſent cinquante hommes pour le même travail auquel huit ſuffiroient en Europe. Point de hauteur.

Du Mercredi vingt-neuf Mars 1690.

Toûjours même tems, du calme, & pluye : cela commence à nous chagriner ; car nous n'avançons point.

On a pris hauteur aujourd'hui ; nous étions à midi à dix degrez huit minutes Nord : il n'y a que deux cens lieues d'ici à la Ligne : mais c'eſt le plus difficile du Voyage, que d'en approcher, ou de s'en éloigner, à cauſe des calmes frequens qui y regnent : outre qu'on va en montant contre la ſituation du Monde.

Jacques Vinent notre Apoticaire eſt mort ce matin, après avoir long-tems trainé d'une fievre maligne qui s'eſt tournée en chaude & pourprée, & l'a emporté le troiſieme jour. Il avoit deja été aux Indes & à Siam, avec Meſſieurs le Marquis de la Lubere & Ceberet. Il n'avoit que vingt-trois ans, natif de Lion. Il aimoit à boire ; mais je ne croi pas que ce ſoit le vin qui l'ait tué :

je

je ſuis perſuadé que c'eſt la qũantité d'eau de vie qu'il avaloit, dont il étoit aſſez ſouvent comme hébété ; & auſſi la quantité de drogues & médicamens dont il uſoit. Il auroit ſans doute vêcu davantage, s'il s'étoit moins rempli des uns & des autres ; & c'eſt en effet vouloir chaſſer le Diable au nom du Démon, que de vouloir, par des remedes froids, éteindre dans les entrailles un feu, qui y eſt allumé par de l'eau de vie. Il eſt mort tout-à-fait décharné. Mars 1690.

Du Jeudi trente Mars 1690.

Toûjours calme. J'ai été au Floriſſant parler à Monſieur Blondel. J'y ai diné : il me paroît de la Diſcorde dans ce Navire ; cela ne me regarde point. Nous avons été, le Commiſſaire & moi au Gaillard, parler à Monſieur du Queſne. Là, ſans être autoriſé, mais auſſi ſans craindre d'être dédit, j'ai convié notre Amiral à diner Lundi à Bord, avec Monſieur d'Auberville, ſon Lieutenant. Ils m'ont promis d'y venir : j'ai fait l'honneur à Monſieur Hurtain de dire que c'étoit de ſa part ; & lorſque je le lui ai dit à mon retour, bien loin

Mars 1690. d'en être fâché, il m'en a remercié, & eſt monté dans ma chambre, où il n'a bu qu'un coup. Monſieur de la Chaſſée, & moi, avons achevé la bouteille; & tous trois enſemble avons prémédité la reception de Lundi, où nous ne doutons point qu'il ne s'y trouve bien du monde ſans en avoir été convié.

Elle ſera magnifique, pour un Vaiſſeau en pleine Mer. Douze pigeons à la compôte, quatre langues de bœuf ou porc, & un jambon, en feront l'entrée, en attendant la ſoupe. Cette ſoupe ſera compoſée de bœuf frais, de mouton, de deux chapons, & d'un morceau de lard, avec du Ris pour legumes. Tout cela ſera le bouilli. Il ſera ſuivi de deux piéces de four, d'abatis, & de tripes de cochon de lait; après quoi paroitra le cochon de lait, accompagné de deux dindes, un oye, & ſix poulets à la broche, & ſix autres poulets en fricaſſée. Enſuite, feront figure pour le deſſert douze biſcuits, un jambon, un pâté de cannard, du fromage de Griere & de Hollande, & deux ſalades, l'une de cornichons, & l'autre de caſſe-pierre. Le vin de Cahors à diſcretion, mais pourtant l'œil deſſus, n'étant pas fait pour tout

tout venant. Nous tâcherons de faire une table, où nous ne ſerons que huit à boire de ce vin là; & pour les autres, du vin de Grave & de Bourdeaux en bouteilles. La couleur eſt ſemblable; & il n'y aura que Duval notre Maître-d'Hôtel, & Landais qui nous ſervira, qui pourront en faire la difference. Mars 1690.

Il y a bien des Feſtins de Nôces, qui n'approchent point d'un pareil Repas : il eſt pourtant vrai que nous ſommes en état de ſoutenir la gageure; &, dans l'interieur du Vaiſſeau, ne donnant rien au ſuperflu, on peut avec facilité ſoutenir l'extraordinaire. Ajoûtez, que douze veaux, que Monſieur Hurtain a achetez à Groye, & qui ont été nouris à bord, nous ont empêché de rien dire à nos volailles pendant près de ſix ſemaines. Joignons-y encore ſix douzaines de pigeons, que Monſieur de la Chaſſée a perdu contre moi au Piquet, avec la nourriture de tous pour trois mois, & qui ſont encore tous en vie, & on conviendra que nous pouvons nous régaler ſans craindre ni la faim ni la ſoif. Je dirai Lundi au ſoir comme le tout ſe ſera paſſé : je me contente de dire à preſent, que les ordres viennent d'être donnez pour que tout

Mars 1690. aille bien & dans l'ordre. Il eſt inutile de dire que j'ai reconduit le Commiſſaire au Floriſſant, où j'ai fait collation. Nous ne doutons point que lui, & Monſieur Joyeux, ne ſoient Lundi des nôtres; & ſans doute d'autres de l'Eſcadre.

Du Vendredi trente-un & dernier Mars 1690

Il s'eſt levé vers les ſix heures du matin un petit vent d'Eſt, qui eſt ce qu'il nous faut, pourvû qu'il continuë. Il a plu toute cette nuit d'une ſi grande force, qu'il a fallu fermer toutes les écoutilles qui donnent du tillac dans l'entre-deux ponts, parce que l'eau y étoit à la hauteur des ſabords du Canon de la grande Batterie, & que les écubiers ou égouts du Vaiſſeau ne ſuffiſoient pas pour la vuider, tant la pluye étoit forte.

Dorade. On a pris ce matin une Dorade: c'eſt à mes yeux & à mon goût le plus beau & le meilleur Poiſſon de la Mer. On l'apelle Dorade, parce que ſes écailles ſont toutes dorées; & lorſque dans une nuit ſombre, telle qu'a été la derniere, ce Poiſſon paſſe proche d'un Vaiſſeau, on diroit d'une lame d'or. Il a deux pieds de long: ſa figure eſt celle d'une Bre-

Breme d'Etang, plus large qu'épaiſſe. Son épaiſſeur eſt de trois à quatre doits, & ſa largeur du dos au ventre eſt environ de dix: ſon écaille eſt rude comme celle d'une Perche, pas plus grande & toute dorée. Sa tête, quatre doigts du corps, & ſes entrailles, nous ont fait une très bonne ſoupe. Nous avons mangé le reſte ſur le gril à l'huile & au vinaigre, & tout excellent. Mars 1690.

Du Samedi 1 Avril 1690.

Il nous eſt venu un petit vent de Nord-Oueſt. Nous allons un peu, pas beaucoup: c'eſt toûjours autant d'avancé. Nous étions à midi par ſept dégrez dix minutes de latitude Nord, & la chaleur me paroit inſuportable. Avril.

Le vin a été aujourd'hui retranché à notre équipage. Il y a près d'un mois que les Matelots des autres Vaiſſeaux n'en boivent plus, & ſont à l'eau de vie; parceque les autres Ecrivains n'ont pas eu la même précaution que moi. Ainſi, outre nos boiſſons de retour, auxquelles on n'a point touché, & qu'on conſerve, nous avons encore trois gros futs d'eau de vie d'excedant pour notre conſommation journaliere. J'ai

Avril 1690. fait percer une botte de vin, pour les malades, & les gens qui ſervent le fond de calle, avec deffenſes très expreſſes, très expreſſes deffenſes, à tous de toucher à quoi que ce ſoit de boiſſon, ſans m'en rendre compte, & ſans mon ordre. Meſſieurs Hurtain & de la Chaſſée, auxquels je dis tout, ont très fort approuvé ma conduite; & par leur calcul & le mien, qui ſe raportent, nous avons preſentement pour plus de ſix ſemaines de liqueurs, que le tems fixé pour le Voyage; non compris trois bariques pour nos petits rendez-vous.

Du Dimanche 2 Avril 1690.

Il a fait beau toute la journée, & bon petit vent. Monſieur Hurtain a pris à l'Aſtrolabe hauteur dans le fond de calle, au niveau de la Mer, parce que nous ſommes trop proches du Soleil, qui eſt directement à pic, ou au zénith, pour la pouvoir prendre à la fleche, les marteaux ne marquant plus. Le Soleil va vous trouver, & nous allons lui tourner le dos. La hauteur étoit à midi à dix dégrez trente minutes: ainſi, nous avançons toûjours un peu.

Mer lumineuſe. La Mer a paru preſque toute la nuit éclatante en beaucoup d'endroits, & lumi-

mineuſe par tout, ſans interruption, jusques à ce que le vent ſoit venu. On dit que cela arrive très ſouvent ſous la Ligne, c'eſt-à-dire, ſous le Soleil. J'ai demandé la raiſon de ce Phenomene; car je ne puis le nommer autrement. Voici celle que nos Miſſionnaires & notre premier Pilote m'ont donnée. Que cela n'avoit rien que de naturel, en ce que la Mer étoit pleine de ſels volatils & de nitre, que le Soleil ſubtiliſoit par ſa chaleur, & en attiroit les parties les plus légeres jusques ſur la ſuperficie de l'eau; qu'il les y blanchiſſoit, de même qu'il blanchit le ſel dans les Marais ſalans, comme à Broüage & ailleurs; qu'il pouvoit les rendre aſſez légeres pour ſe ſoutenir ſur cette ſuperficie, étant tellement raréfiées, que n'ayant aucun poids, elles ne pouvoient être obligées d'aller au fonds: ſur tout dans un calme qui laiſſoit la Mer ſans aucune agitation. Qu'il n'en étoit pas de même, lorſque le moindre vent ſoufloit (il faiſoit en effet un calme profond,) parceque les flots agitez confondoient ces vapeurs avec eux: ce qui étoit tellement vrai, que cette illumination ne paroiſſoit qu'à plus de trente pas du Vaiſ- Avril 1690.

Avril 1690.

ſeau ; parceque la Mer, juſques à cette diſtance, emuë & agitée par le mouvement, le roulis, ou le branle du Navire, mêloit & confondoit ces vapeurs avec ſes eaux. Cette raiſon m'a paru ſi juſte, que je m'y ſuis rendu ; d'autant plus que le Poiſſon de Mer, comme la Solle, le Merlan, & les autres, jettent dans la nuit la plus obſcure une lueur qui leur eſt propre & adhérente, qui ſans doute eſt un effet du nitre de la Mer. Il n'y a ni Cuiſinier, ni Servante, qui ne ſache cela ; & peut-être pas un, qui pût en dire la raiſon. J'avois moi-même pluſieurs fois admiré cet effet de la nature, ſans en comprendre la cauſe ; parce que je n'ai vu que cette nuit cette illumination, & qu'ainſi il m'avoit été impoſſible d'en demander la cauſe. Celle-ci me paroit vrai-ſemblable ; bien perſuadé qu'il faut que le foible eſprit de l'homme ſe contente de la vrai-ſemblance, dans l'impoſſibilité où il eſt de connoitre par les effets naturels l'Etre ſuprême qui les produit.

Poiſſons de Mer éclatans. D'où provient cet éclat.

Cette Converſation a été pouſſée loin ſur les effets de la Nature, & les prodiges qu'on y remarque. Je les ai fait ſouvenir, qu'en quittant de vuë les Iſles Canaries & celles du Cap Vert, nous avions

avions remarqué qu'elles nous paroiſ- Avril
ſoient, & ſont en effet, toûjours embru- 1690.
mées, quoi que l'air fut fin & clair à la Mer. La raiſon en eſt naturelle & palpable, m'ont-ils dit: c'eſt que la Terre, qui eſt un corps groſſier, ne peut envoyer que des vapeurs groſſieres. Au contraire de la Mer, qui étant un corps fluide, & toûjours en mouvement, n'en peut envoyer que de tellement ſubtiles, qu'elles ſont preſque imperceptibles. On le dit ainſi en Claſſe, ai-je répondu; mais l'expérience le dément: du moins il me paroit que les pluyes d'ici ſont très groſſieres & très peſantes. Il en eſt ainſi de toutes les Riviéres, a repris Monſieur Guiſain: elles ſont ſouvent couvertes de brouillards, pendant que leurs bords paroiſſent clairs & lucides. Ajoûtez-y, lui ai-je repliqué, les Marais, les Etangs, les Bois, les Forêts, & les autres lieux humides; mais diſtinguez-les d'avec la Mer. Elle eſt naturellement pure, & les exhalaiſons qu'elle produit tenant d'elle peuvent être copieuſes, mais n'ont aucun mauvais goût, du moins elles ne choquent pas l'odorat. Il n'en eſt pas ainſi des autres: les vapeurs des Riviéres & des autres lieux humides, ſe reſſentent auſſi de leur

Avril 1690. origine. Elles ſont produites par le mélange de l'eau douce & de la terre: cette terre peut être corrompuë par les pouritures qui s'y engendrent; ces Riviéres peuvent l'être auſſi par les immondices que d'autres Riviéres, & les Ruiſſeaux qui s'y déchargent, leur apportent, ſur tout après la pluye. Je n'en veux pour témoin que vous même, ai-je continué. Combien avez-vous vu de ces exhalaiſons ſe diſtiller en pluyes, pleines de Grenouilles, de Crapaux, & d'autres Inſectes; & combien de fois avez-vous trouvé que ces exhalaiſons groſſieres ſentoient mauvais? Ils m'ont dit que cela arrivoit, lorſqu'un Puiſart, que les Matelots nomment Pompe, déſeichoit un Marais. Ces Puiſars ſont très communs dans les Mers; ſur tout dans la Mediterranée. J'y en ai vu trois dans un ſeul Voyage, & n'en ai vu jamais que deux ſur l'Océan. Si nous en voyons, j'en parlerai; mais juſques ici je n'ai rien appris de certain de leur cauſe, non plus que des Brumes qui ont donné matiére à la Converſation; n'étant que ce qu'on en dit en Phyſique, qui ne me ſatisfait point.

Eaux de Source. Nous avons en ſuite parlé de l'Eau qui vient de Source ſur les Montagnes

les

les plus élevées : tel eſt le Canicut dans les Pirenées, le Mont Cenis dans les Alpes, & d'autres. Monſieur Charmot m'a répondu, que tout ce qu'il y avoit de gens ſçavans convenoient, que la Mer eſt plus haute que la Terre : que c'étoit ſon Eau, qui ſe conduiſoit par des canaux naturels & ſouterains dans tout le Globe terreſtre, laquelle par ſa circulation, comme le ſang dans le corps humain, entretenoient cette humidité ſi néceſſaire à la conſervation des vegetaux & autres êtres ſublunaires : que le cœur dans le corps de l'homme envoyoit le plus pur & le plus léger du ſang à la tête, & aux autres parties qui paroiſſent plus elevées que lui : qu'il en étoit de même de la Mer, laquelle innondoit & rafraichiſſoit la Terre, par les Eaux qu'elle diſperſoit dans ces canaux ſouterrains, qu'on pouvoit appeller les veines de la Terre : que cette Eau s'y purgeoit de ſon ſel, & de ſon acreté, ce qui formoit les Sources, qui par leur jonction avec celles qu'elles trouvoient dans leur cours compoſoient enfin des Riviéres : que plus cette Eau s'elevoit, plus elle ſe purifioit, & plus par conſéquent elle devenoit légere & rarefiée : que c'étoit à cauſe de cela, que les Eaux

Avril 1690.

Avril 1690. des Montagnes, & de Source, étoient plus délicates & plus légères, mais auſſi bien plus cruës que les autres, qui, paſſant dans des lieux découverts, contractoient dans leur cours un limon, ou ſédiment, qui leur faiſoit perdre leur légereté & leur pureté, mais auſſi les rendoit plus ſaines, parce qu'elles étoient cuites par l'Air, & le Soleil, qui, en diſſipant les corpuſcules les plus ſubtils, les rendoient plus ſalubres au corps humain ; ce qui n'arrivoit pas aux Eaux priſes à leurs Sources, parceque les Rochers, par où elles paſſoient, ne contractant ni corruption ni limon, entretenoient véritablement leur pureté & leur fraicheur, mais entretenoient auſſi cette crudité, ſi contraire à l'eſtomach: que par ces conduits ſouterrains, la Mer envoyoit de l'Eau par toute la Terre ; ce qui ſe vérifioit par les puits qu'on trouvoit par tout, & qu'on avoit creuſé juſques dans l'Arabie déſerte: que cette Eau de la Mer circuloit par toute la Terre : que ſans l'humidité qu'elle y laiſſoit, la Terre ne ſeroit que cendre, & ne rapporteroit rien ; & que l'amertume, l'acreté, le nitre, & le ſel, qu'elle y laiſſoit à ſon paſſage, étoient les véritables peres des végetaux,

&

& ce qui donnoit à chacun le gout & le fruit, *juxta genus ſuum*: qu'ainſi, cette Eau de Mer étoit la conſervatrice de la Terre, le principe & la nouriture de tout, & la cauſe féconde de la génération & de l'accroiſſement de toutes ſubſtances tant animées qu'inanimées. Avril 1690.

J'avois apris quelque choſe d'approchant en Phyſique: j'en trouve le fondement bon, & la conſéquence juſte. Cependant, quoi que cela me paroiſſe ſatisfaire la raiſon, mon eſprit ſceptique n'eſt point convaincu: il eſt toujours dans le doute.

Nous avons enſuite parlé des Feux, qui ſortent des Montagnes; dans toutes les parties & les climats du Monde; ſous la Zone-Torride, l'Iſle de feu, & dans le Mexique; en Sicile, dans la Zone tempérée; & Hecla, dans le fond du Nord en Iſlande. J'ai dit que ces Feux, que pluſieurs gens croient être des Gueules de l'Enfer, ne me paroiſſoient en ce ſens que propres à épouvanter des Femmes & des Enfans: que Pline me paroiſſoit ridicule, avec ſon Feu concentral, par lequel il ſembloit admettre un Feu élementaire dans le centre du Globe; & faire produire ce Feu, par la friction des matiéres enſemble: que je n'entreprenois *Feux que vomiſſent les Montagnes.*

pas

pas de détruire l'opinion de ceux qui pla-
Avril cent l'Enfer dans ce centre ; mais que ce
1690. Feu élementaire me sembloit chimérique, en ce qu'on n'en imaginoit qu'un, auquel on donnoit des soupiraux si éloignez l'un de l'autre ; & que je croiois, moi, qu'autant qu'il y avoit de Volcans, c'étoit autant de Foyers différens, & qui n'étoient pas tous réünis dans un seul au centre du Monde : que pour en trouver l'éclaircissement, je n'étois pas d'humeur à imiter Empédocle, qui s'alla précipiter dedans, disant, *quia te comprehendere non possum, me comprehendes* : que je regardois cette mort comme celle d'un Fou furieux, & nullement d'un Philosophe : que c'étoit pourquoi j'avois recours à eux, pour m'en donner la solution. Ils ne m'ont tous rien dit, que ce que je sçavois déjà ; & m'ont laissé dans une plus grande incertitude, que celle où j'étois. Chacun est resté dans son Opinion ; & ceci n'étant pas un Point de Religion, je suis resté dans la mienne, que voici.

Qu'on fasse un meule ou un amas de quatre à cinq cens milliers de bottes de Foin : qu'on ne la remuë point (cela arrive assez souvent aux Entrepreneurs des fourages, qui font de gros amas, & dont les Commis ou eux-mêmes par épargne n'en-

n'entretiennent point assez d'Ouvriers journaliers, pour éventer ces Foins de tems en tems, en les mettant à l'air:) l'humidité qui reste dans ce Foin se retire au centre: elle s'y échauffe, malgré les cheminées d'ozier qu'on y met: elle pourit ce foin, le reduit en fumier: & sa chaleur interne, ne trouvant plus assez d'humidité pour s'entretenir elle-même, se convertit en Feu effectif; & se consumant, la Flame qu'elle produit consume tout ce qu'elle trouve sur son passage, & se prend à tout ce qui lui est homogene. Les exemples le prouvent; & je raisonne ainsi en conséquence de l'hipothese. Avril 1690

Le dedans de la Terre est plus froid que chaud: cela se prouve par les caves & autres lieux souterains, où la fraicheur, en Eté, surpasse le degré de chaleur qu'on y sent en Hiver. Un Termomêtre peut en décider. Je parle par l'expérience de trois années dans la même cave, où rien n'étoit renfermé: cela semble contredire mon Sistême; au contraire, cela le fortifie. Ce ne peut donc pas être la Terre qui par elle-même engendre cette chaleur qui se convertit en Feu effectif; mais il y a dans cette Terre quantité de matieres humides, qui se corrompent, & se réduisent

Avril 1690. ſent en matiéres combuſtibles comme ce ſoin dont je viens de parler : & la Flame, que ces matiéres brûlantes produiſent, ſe fait une ſortie par ces ſoupiraux, que le bas Peuple appelle Gueules d'Enfer.

Je ſuis d'autant plus confirmé dans mon Sentiment, qu'on a ſouvent vû, & qu'on voit encore, des Flâmes ſortir des entrailles de la Terre, dans des endroits où il n'en avoit jamais paru : l'Afrique & le Mexique, Païs chauds & humides, y ſont fort ſujets. Ces Flames ne durent pas long-tems : c'eſt que les Feux qui les exhallent ſont bientôt éteints, ne trouvant point d'aliment qui les entretienne ; & que les autres qui ſont permanens en trouvent par les canaux que la Nature s'eſt fait, & par leſquels elle leur porte ce qui contribuë à leur conſervation.

J'ôſe encore hazarder une idée. Lors que le Mont Veſuve jette beaucoup de Flames, & porte l'innondation de ſes Feux plus loin qu'à l'ordinaire, c'eſt un ſigne, diſent les Siciliens, que l'année ne ſera pas bonne. Qu'y a-t-il là de ſurprenant ? Rien du tout. C'eſt que l'humidité, qui devoit ſervir à la nourriture & à l'entretien des végétaux, a ſervi de pâture & d'aliment au Feu ſouterain, & a redoublé ſon ardeur & ſa violence. Ces

Ces ſoupiraux, ou cheminées que la Flame s'eſt faits, ſont toujours des Rochers. Rien de plus naturel. La Terre toujours humectée ſe deffend par ſon humidité des attaques du Feu ; & ainſi elle eſt moins ſuſceptible de ſes atteintes, que des Rochers, dont la maſſe toujours ſeiche ſe réduit facilement en cendre, & eſt peu à peu mangée juſques à ſon ſommet, étant le propre de la Flame de monter toujours en ligne directe : & quand une fois cette Flame a fait ſon paſſage à travers le Rocher, ce n'eſt plus pour elle qu'une cheminée ordinaire, pareille à celle d'une Forge, où le Feu ni la Flame ne s'attachent plus, parce qu'ils n'y trouvent plus d'obſtacle. Avril 1690.

Pour les Pierres que ces Volcans jettent, & que la Flame entraine & enleve avec elle de tems en tems, je n'y voi rien de ſurprenant : l'ardeur & la chaleur du Feu détachent ces Pierres de la maſſe du Rocher ; & la véhémence & la rapidité de la Flame les emporte avec elle : ce qu'elle peut d'autant plus facilement, que ces morceaux de Rocher, ou ces cailloux, ſont devenus très légers ; & c'eſt ce que nous nommons Pierres de Ponce. On en trouve ſur les bords de la Mer dans le Nord

Avril 1690. Nord, & toutes viennent du Mont Hécla. Voilà mon Sentiment ſur cet Article, qui me paroit tout auſſi juſte que celui de pluſieurs Philoſophes, qui peuvent auſſi bien que moi avoir été Viſionnaires ſur ce ſujet. Ils ont dit leur Penſée: je dis la mienne; & je ne m'en écarterai point, qu'on ne me donne des raiſons tellement ſolides, que je n'y puiſſe répondre, & que la mienne en ſoit tout-à-fait convaincuë.

Globe terreſtre. Ce Diſcours nous a donné lieu de parler du Monde & de ſa forme, & me donne ſujet de parler d'une Remarque que j'ai faite il y a long-tems. On eſt convaincu, que le Globe de la Terre eſt parfaitement rond; que les plus hautes Montagnes qui paroiſſent ſur ſa ſuperficie ne ſont à ſon égard que des grains de ſable qui s'attachent à la boule d'un Joüeur; & tout le monde eſt convaincu auſſi, que ce Globe tourne ſur ſes deux Poles, du Soleil couchant au Soleil levant, autrement de l'Oueſt à l'Eſt. Cela eſt ſi vrai, & ſi ſenſible, qu'il n'y a aucun Navigateur qui ne ſache qu'un Navire eſt ordinairement deux ou trois fois plus de tems à aller de l'Europe à l'Amerique, qu'à revenir de l'Amerique en Europe. La raiſon en

eſt

eſt toute naturelle, c'eſt qu'en allant d'Europe à l'Amérique, il va contre le mouvement du Globe, & ainſi eſt toujours obligé de monter : au lieu qu'à ſon retour de l'Amérique en Europe, il eſt ſecondé & même entrainé par ce même mouvement de la Terre qui lui eſt favorable à ſon retour ; au lieu qu'il lui étoit contraire en montant, ou, pour mieux m'expliquer, en allant d'Europe à l'Amérique ; par exemple : Avril 1690.

Remarque ſur la Navigation.

Ceux qui navigent de France en Canada, ſous même élévation de Pole, peuvent regarder leurs Journaux, ils ſeront convaincus de cette vérité ; que lorſqu'ils ſont pris des calmes en allant, leur nouvelle hauteur, ou plutôt leur eſtime, les éloigne du lieu où ils croioient être, & les ramene du côté de l'Eſt d'où ils ſont partis ; & qu'au contraire, lorſqu'ils ſont pris des calmes à leur retour, ils ſe trouvent avancez dans l'Eſt par la hauteur, & en avant de leur eſtime, & qu'enfin à pareilles voilles, & à pareil vent, ils avancent à leur retour d'un tiers au moins plus qu'en allant. J'ai examiné celui-ci dans mes trois derniers Voyages du Canada : j'avouë que les vents y regnent preſque toujours de la bande d'Oueſt, & que

Avril 1690. que cela y fait beaucoup ; mais je ne parle que d'un vent égal, ſoit d'Oueſt, ſoit de la bande de l'Eſt, ou d'un tems calme. Les Pilotes ont coutume de rejetter ceci ſur les courans, qui à leur dire ont dérivé les Vaiſſeaux ; il eſt certain qu'ils ſe trompent, & que la choſe eſt comme je l'écris. Je n'ai vu aucun Livre de Pilotage, qui faſſe cette Remarque ; c'eſt aux Pilotes d'en faire leur profit : elle merite leur Réfléxion, puiſqu'elle peut contribuer à la perfection de leur Art. Je ne la mets ici que par comparaiſon, à cauſe de la longueur du tems que nous employons à doubler ou paſſer la Ligne, parcequ'il faut toûjours monter juſques à ce que nous ayons attrapé ce Sommet du Globe.

Du Lundi 3 Avril 1690.

Toûjours même tems, & petit vent de Nord-Oueſt. Il eſt variable du Nord-Oueſt, ou Nord-Nord-Eſt. Nous avançons, mais bien foiblement : nous n'étions à midi que par quatre dégrez quarante-cinq minutes de latitude Nord, c'eſt à quatre-vingt-quinze lieuës de la Ligne.

Mon-

Monſieur du Queſne n'a pas manqué de venir diner à Bord, avec quatre de ſes Officiers, & le Pere Tachard. Meſſieurs du Floriſſant & de l'Oiſeau, conviez, ſont venus auſſi en bonne compagnie. Les Capitaines du Lion & du Dragon, ſont venus au Pavillon d'Amiral & de Conſeil, qu'on a ſalué de trois coups de Canon; & quoi que Monſieur Hurtain n'attendit pas ſeize perſonnes, on a ſi bien fait, qu'ils ont tous été, non ſeulement très contens, mais encore agréablement ſurpris d'un régal ſi propre, & ſi bien ordonné, & où rien n'a manqué. Au deſſert, tous ces Meſſieurs ſe ſont concertez ſans affectation: je n'y ai pas pris garde moi-même. Monſieur de la Chaſſée m'a fait un clein d'œil: je ne ſçavois ce qu'il vouloit me faire entendre; mais j'en ai été bien-tôt éclairci. Avril 1690.

Je tenois un verre, j'allois le vuider, Monſieur de Quiſtillic me l'a ôté de la main, Monſieur de Chamoreau m'a enlevé mon aſſiete, & le Diable de la Chaſſée m'a ôté ma chaiſe: le Maitre-d'Hôtel eſt venu pour prendre ma ſerviette; & le Pere Tachard, nôtre Aumonier, & Landais, rioient de toute leur

Avril 1690. leur force. M. du Queſne a pris ûn air ſevere, & m'a dit que je ne l'entendois pas mal, de ne pas executer les ordres du Conſeil. En quoi y ai-je manqué, Mr.? lui ai-je demandé. Faiſons-lui ſon Procès, puiſqu'il eſt mutin, a repris M. Joyeux. Faites, Meſſieurs, a dit Mr. Hurtain: je ne dois point avoir de voix. N'allons pas ſi vîte, Meſſieurs, a repris Mr. le Chevalier d'Aire; je demande grace pour lui: contentons-nous de le condamner à l'amende de boire trois razades coup ſur coup, & changeons le reſte de ſa punition, en la peine d'aller en notre préſence faire diſtribuer aux ſix Chaloupes des Vaiſſeaux chacune deux pintes d'eau de vie, une aux Matelots du Canot ſont treize, deux aux Canonniers de l'Ecueil ſont quinze, & huit au reſtant de l'Equipage, pour boire à la ſanté du Roi: & que ces vingt-trois pintes d'eau de vie ſoient priſes ſur le tierçon confiſqué & adjugé dès Groye.

Soit fait, a dit M. du Queſne, ſi le Conſeil y conſent. On a répondu, en chantant en chœur, *bene*, *bene*, *reſponderе*; & le malheureux Bouchetiere a donné encore matiére à rire à ſes dépens, en ſe retirant de la table, en grondant en-

entre ſes dents, & en ſe retirant dans ſa chambre, d'où il n'eſt pas ſorti depuis. Il a ſervi de fable à tout le monde, & cela m'a parfaitement convaincu, qu'il n'y a rien de ſi dangereux pour un homme, que de ne ſe pas connoitre, & de vouloir ridiculement faux-filler ſon eſprit mal-bâti & à l'envers avec des ſuperieurs & des égaux qui l'ont bien fait. Je croi qu'il fait à l'heure qu'il eſt de belles reflexions, & qu'il medite de ſanglantes vengeances. Ce ſeront celles de Ragotin contre la Servante qui l'avoit campé dans un cofre, & l'Olive qui l'avoit foüetté. Qu'il en ſoit ce qu'il voudra: il a veu boire ſon eau de vie, ſans en tâter; & il m'eſt expreſſément deffendu de lui en donner goute: à quoi je me trouve un très grand penchant d'obéïr. Avril 1690.

On s'eſt parfaitement bien diverti. La ſanté du Roi a été ſaluée au Canon, & aux Acclamations de tout l'Equipage. Pour achever le plaiſir, un Requien s'eſt laiſſé prendre: voici comme les Matelots l'ont traité. On ne lui a point coupé la queuë, comme on la lui coupe ordinairement: au contraire, on a ſoutenu cette queuë, avec une corde.

Avril 1690. On y a attaché un baril vuide, d'environ ſeize à dix-huit pintes, bien bouché & bien lié. On en a attaché deux autres plus petits ſous ſes nageoires de l'avant, proche de la tête: tous bien tenans, & hors d'état de lâcher. Enſuite, on l'a enlevé au bout de la grande vergue, on a coupé la corde, & il eſt tombé à la Mer. Il a fait inutilement ce qu'il a pu pour plonger; les barils le retenoient ſur l'eau. Il a fait une infinité de ſauts & de tours, qui ſont aſſurément divertiſſans pour qui ne les a jamais vus; & enfin, au bout d'une bonne demie heure, il eſt allé à ſon tour ſervir de pâture à d'autres Monſtres comme lui. Ce ſpectacle a encore coûté douze bouteilles de vin: nous ne les regrettons point; & Bouchetiere enrage de ſon eau de vie.

Du Mardi 4 Avril 1690.

Par bleu, quand le vent ne ſera pas bon, ſerviteur aux jeûnes & aux Miſſionnaires; il n'y aura qu'à le renfermer dans des bouteilles vuidées de bon cœur. Nous avons eu depuis minuit juſques à ſept heures de ce ſoir un petit vent d'Eſt-

d'Eſt-Nord-Eſt à ſouhait : ſeulement quarante heures de même, & nous ſerons ſous la Ligne, dont nous n'étions éloignez à midi que de trois dégrez vingt minutes dans le Nord. Le tems eſt beau ; mais le Soleil nous brûle. Le trio, c'eſt-à-dire, Meſſieurs Hurtain, la Chaſſée, & moi, nous ſommes felicitez dans ma chambre du régal d'hier : le premier n'a bu que deux coups ; il ne nous paroit pas joüir d'une ſanté parfaite : la mort de Jacques Nicole, dont j'ai parlé ci-deſſus, le chagrine encore. Avril 1690.

Du Mercredi 5 Avril 1690.

Il a plu toute la nuit, & toute la journée, d'une très grande force : cependant, le vent a continué, & nous avons bien avancé, puiſque ſuivant l'eſtime des Pilotes nous n'étions plus à midi qu'à deux dégrez quinze minutes dans le Nord de la Ligne.

M. Hurtain, qui paroiſſoit ſe bien porter hier, ou du moins fort peu incommodé, a été pris ſur les trois heures après-midi d'une très grande foibleſſe, qui tenoit beaucoup de l'évanoüiſſement. Ce ne peut pas être la petite dé-

Avril 1690. bauche d'avant-hier, qui en ſoit cauſe; car certainement, on ne peut pas ſe divertir plus ſobrement qu'il fit. Il ne mangea que fort peu de potage, & rien autre choſe; & ne but qu'un demi-ſeptier du vin, meſure de Paris, trempé dans une chopine d'eau. Il m'avoit choiſi pour ſon champion, & comme j'ai la tête bonne & forte, j'ai fait les honneurs contre tous venans. M. du Queſne m'avoit lâché un Officier du Floriſſant, nommé M. du Mont, pour me déſarçonner. Ce M. du Mont, bien loin de réüſſir, fut bien-tôt frapé à la tête; & ne pouvant ſoutenir mes vives & fréquentes eſtocades, il me céda galament le champ de bataille. M. de Quiſtillic, Capitaine du Dragon, voulut prendre ſa revanche: &, tout Breton qu'il eſt, il ne s'en eſt pas bien trouvé; puiſqu'il a été le prémier à demander quartier. Monſieur Hurtain ne s'en mêla point, & ne but pas.

J'impute ſa maladie, prémierement à ſon âge, de plus de ſoixante ans; au crûel chagrin que ſon Fils lui a donné, dont j'ai parlé ci-deſſus; à la mort de Nicole; & à la chaleur exceſſive du climat, qui ſeule eſt capable d'abatre les tempéramens les plus robuſtes. *Du*

Du Jeudi 6 Avril 1690. Avril 1690.

Nous allons toûjours notre chemin, & n'étions à midi qu'a quinze lieuës ou quarante cinq minutes de la Ligne. Il eſt arrivé ce matin au Gaillard ce qui nous arriva le 22. du mois paſſé; c'eſt-à-dire, qu'un de ſes Matelots eſt tombé à la Mer. Ce Vaiſſeau a mis comme nous vent devant: j'ignore s'il la ſauvé; car avant qu'un Navire ait perdu ſon aire, & que ſon Canot ſoit à l'eau, un malheureux eſt bien loin, ſur tout dans des parages plains de Requiens.

Puiſque l'occaſion s'offre de parler de ces Animaux, je croi devoir faire leur Deſcription, d'autant plus que celui, qui fut pris Lundi, étoit le ſixiéme qui nous ſoit tombé entre les mains, & que ce Poiſſon eſt aſſez curieux pour meriter ſon article. Il eſt long de huit piez de Roi, couvert d'une peau pareille à celle dont nos ouvriers en Bois, Menuiſiers, Tourneurs, & autres, ſe ſervent à polir leurs Ouvrages, & qu'ils appellent Chien de Mer. Ce n'en eſt pourtant pas; & la peau du Requien ne pouroit tout au plus ſervir qu'à polir les *Deſcription du Requien.*

Avril 1690. rouës, tant elle a le grain groſſier. Cet Animal s'attache à la ſuite des Vaiſſeaux d'un tems calme, & d'une Mer unie : il fait pluſieurs promenades au tour du Navire, & autant au tour de l'apas ou de l'aboite qu'on lui jette. C'eſt un emerillon, ou autrement un hameçon, de la groſſeur du doigt, couvert d'un morceau de lard, de la groſſeur des deux points. Après qu'il l'a bien fleuré & ſenti, il l'avale, & y reſte pris : on le tire à bord le plus vîte qu'on peut ; car ſes dents couperoient le fer. Dès qu'il eſt ſuſpendu le nez hors de l'eau, on lui paſſe des driſſes, qui ſont des cordages gros comme le doigt, par deſſous ſes nageoires ; & on l'éleve à force d'hommes, ou à la poulie, tant il eſt pezant. Si-tôt qu'il eſt ſur le pont, on commence par lui couper la queuë à coups de hache, parce qu'il en donne de tels coups, qu'il fait trembler le tillac.

Il a le muzeau long, & la gueule au deſſous : en ſorte, qu'il faut qu'il s'élance au deſſus de ſa proye, ou qu'il ſe tourne pour l'engloutir ; & s'il pouvoit mordre à ſon niveau, ce ſeroit le plus terrible des Monſtres de la Mer. Il a huit rangées de dents, quatre en haut

&

& quatre en bas; & je ne peus mieux comparer ſa gueule qu'à celle d'une Raye. Toutes les dents du Requien ſont groſſes à la machoire, & plates & pointuës à leur extremité, & finiſſent entre elles de haut en bas comme celle de deux ſcies à differentes tranches. Il ne mâche point ce qu'il dévore: il ne fait que le paſſer d'un côté de ſa machoire à l'autre; & d'un ſeul coup, ſes dents dures, pointues, & plates, le réduiſent en farine: en ſorte, qu'après l'avoir examiné, je ne ſuis plus ſurpris, de ce que Mr. Bergier, Lieutenant de Roi dans l'Accadie, m'a dit, qu'un pareil Animal avoit coupé d'un ſeul coup la cuiſſe de ſon Chirurgien, qui étoit tombé hors de la Chaloupe, en venant d'un autre Vaiſſeau; qu'il l'auroit englouti tout vivant, s'il pouvoit avaler devant lui; & qu'il l'avoit pris avec une promptitude tout-à-fait ſurprenante, lorſqu'on tiroit cet homme à bord, à la poulie, afin de l'enlever tout d'un coup; & cela, malgré le feu qu'on faiſoit ſur lui du Vaiſſeau, & les gaffes ou crocs de la Chaloupe. Avril 1690.

Cet Animal eſt toûjours accompagné de deux, ou du moins d'un petit Poiſ-

Avril 1690. ſon, pas plus long que le doigt. Il eſt beau, coupé tout le long du corps en travers, par des barres noires, brunes, & blanchâtres. Il a la gueule en ſuccet: on tient qu'il ſe nourit des excremens du Requien; &, par ce qu'il va devant lui, comme à la découverte, les Matelots le nomment ſon Pilote. Il y en a toujours un qui nage devant lui, & un autre qui lui eſt attaché lorſqu'il en a deux. Les Matelots diſent que ces petits Poiſſons font le quart, c'eſt-à-dire, qu'il y en a toûjours un éveillé pendant que l'autre dort. Le Requien ne les engloutit point: ſçavoir, ſi c'eſt par diſcrétion, par inſtinct, ou par impuiſſance, c'eſt ce que je ne ſçai pas. Je ſçai ſeulement que ces petits Animaux ne le quittent point, & s'attachent ſous ſon ventre. Les deux de celui de Lundi furent pris avec lui. Les Matelots ont mangé les autres, & que ne mangeroient-ils pas. Il ne vaut rien du tout: j'en ai goûté. Sa chair eſt blanche, tres fade, & très longue, ou filaſſeuſe.

Monſieur Hurtain, a beaucoup vômi cette nuit, & a repoſé tranquilement toute la journée: nous eſperons que ſa maladie ne ſera rien. Je me ſuis baigné ce ſoir,

ſoir, c'eſt-à-dire, que j'ai reſté plus d'une groſſe heure & demie à la pluye ſur la dunette: cela m'a rafraichi, & rapellé l'appetit, que ces chaleurs-ci diminuent; & le Pere de la Chaſſée, & moi, avons mangé chacun deux tranches de langues de beuf, & vuidé trois bouteilles pour hauſſer le tems qui eſt fort couvert. Avril 1690.

M. du Queſne a envoyé M. d'Auberville ſon Lieutenant à bord, pour ſavoir comment ſe porte M. Hurtain, qui, comme j'ai dit, ne but, ni mangea, Lundi dernier, & le prier à diner Dimanche prochain. Il l'a veu, l'a trouvé très changé, & d'une ſanté fort foible. Il a dîné avec nous, & a été régalé ſans apprêt: il a cependant trouvé notre ordinaire propre, & honnête. Je ne ſçai qui Diable lui a parlé de la Bonite; mais il a ſi bien fait ſon compte, qu'il m'en a fait ouvrir un baril: il la trouvée très belle & de bonne odeur, & en a emporté ſix groſſes tranches. Pour nous, qui ne la croyons pas aſſez faite, nous n'en mangerons que de demain en huit; & j'en fais toûjours accommoder dans l'eſperance que j'ai qu'elle ſera bonne. Il eſt reparti fort mortifié de la maladie de Mr. Hurtain.

Avril 1690.

Du Vendredi 7 Avril 1690.

Monſieur Hurtain a été ſaigné ce matin, & eſt allité. Le ſang qu'on lui a tiré ne plaît nullement à notre Chirurgien. Il a été le regarder dans la chambre du Conſeil. Il croyoit être ſeul; mais M. de la Chaſſée, & moi, l'avions ſuivi, & lui avons vû ſecoüer la tête. Cette action ne nous a point plû. Nous doutons du ſujet: nous avons voulu ſçavoir ce que cela ſignifioit; il n'a point repondu, & eſt ſorti. M. de la Chaſſée l'a mené dans ſa chambre; j'ai été les joindre. Il nous a dit qu'il ne voyoit point encore de peril; mais auſſi, qu'il ne repondoit de rien; que la Lune, qui étoit toute nouvelle, lui donnoit eſperance que ſes forces ſe rétabliroient: ce qui étoit bien incertain, parce qu'il étoit bien foible. Ce raport nous attriſte cruellement, M. de la Chaſſée, & moi; ſur tout, parce que la Fargue, qui eſt notre Chirurgien-Major, paſſe pour très habile dans ſon Art.

La pluye a été terrible toute la nuit & toute la journée: elle n'eſt point encore finie, & il y a plus de trente heures qu'il n'y a pas un ſoufle de vent.

Du

Du Samedi 8 *Avril* 1690. Avril 1690.

Toûjours calme toût plat : le Vaiſſeau roule tellement, qu'on ne peut ſe ſoutenir ; & avec cela il fait une chaleur qui étouffe. Le pauvre Monſieur Hurtain pâtit de tout cela. Nous eſperions tous que ſa maladie ne ſeroit rien ; mais le malheur eſt qu'elle augmente avec ſa foibleſſe.

Il n'y a point de hauteur, le tems eſt tellement couvert, & les nues ſont ſi proches de nous, qu'il ſemble que la girouette du grand perroquet les touche.

Du Dimanche 9 *Avril* 1690.

Toûjours calme tout plat, & même tems de pluye à lavaſſe. La chaleur empêche de reſpirer ; la reſpiration brule les entrailles : c'eſt le plus fort grief de M. Hurtain, dont les forces diminuent de moment en moment. Le vent eſt mort ; nous n'en ſentons pas la moindre rizée : cependant, nous roulons fort peu, parce qu'y ayant très long-tems qu'il n'a

Avril 1690. venté ; & le Vaiſſeau étant à ſa juſte charge, il eſt auſſi immobile que la Mer.

Du Lundi 10 *Avril* 1690.

Toute la nuit beaucoup de pluye & de tonnerre, ſans vent, aſſez beau le matin, & le reſte du jour couvert. Chanſon d'Almanach : Continuation de chaleur.

Mr. du Queſne eſt venu voir Mr. Hurtain. La Fargue l'a prié de faire avertir les autres Chirurgiens pour les conſulter ſur la maladie. Il l'a promis, & a demandé avec un air de Général, pourquoi cela n'avoit point été fait. Notre Chirurgien a naïvement répondu, en s'excuſant, qu'il n'étoit pas le maître du Canot; qu'il l'avoit demandé à Mr. de Bouchetiere, Lieutenant, & que c'étoit tout ce qu'il avoit pu faire. La Barque, premier Pilote, a ajoûté qu'il avoit voulu mettre Pavillon en berne, pour appeller du ſecours, & que Mr. de Bouchetiere l'avoit empêché. Mr. du Queſne s'eſt mis tout de bon en colere contre lui, juſques à le menacer avec fureur de l'enmener avec lui, & de le mettre Mouſſe, ou Valet des Ma-

te-

telôts de ſon Vaiſſeau; & lui a ordonné de donner, non-ſeulement le Canot, mais la Chaloupe, au Chirurgien, quand il les lui demanderoit: & nous a ordonné, à Mr. de la Chaſſée, & à moi, d'y tenir la main; ajoûtant fort obligeament, qu'il ſe repoſoit de cela ſur l'amitié que nous avons l'un & l'autre pour le malade. Nous l'avons tous deux remercié de ſa confiance, & de la juſtice qu'il nous rendoit; & l'avons aſſuré que nos ſoins n'y ſeroient point épargnés. Il n'a voulu, ni boire, ni manger, & eſt parti, en nous diſant de ne point obéir au ſignal qu'il alloit faire, parce qu'il ne nous regarderoit pas. Avril 1690.

A peine a-t-il été arrivé au Gaillard, qu'il a arboré Pavillon de Conſeil, & nous avons vu les Canots des quatre autres Vaiſſeaux aller à ſon bord, & retourner environ demi-heure après. Dès qu'ils ont été retournez chacun à ſon Navire, il s'eſt levé un vent de Sud ſi fort, & ſi contraire, que tous les Vaiſſeaux ont été obligez de ſe mettre à ſec & d'amener les mats de peroquet & de hune; & ainſi nous laiſſer conduire au gré du vent, qui nous a ſi bien écarté l'un de l'autre qu'à l'aube du ſoir, que

Avril 1690. j'écris, le plus proche de nous eſt à plus de quatre bonnes lieuës.

Du Mardi 11 *Avril* 1690.

Le vent a calmé ſur les deux heures du matin: ſur les ſix, le tems s'eſt éclairci, & il s'eſt levé un petit vent d'Eſt, qui nous a raproché l'un de l'autre. On a pris hauteur, & depuis cinq jours de calme, & le vent d'hier, nous ſommes conſidérablement reculez, puiſque nous ſommes aujourd'hui à près de trente-cinq lieuës de la Ligne, au lieu qu'on comptoit n'en être qu'a quatorze ou quinze. Ceci eſt une preuve de ce que j'ai dit ci-deſſus. Cependant, ſi ce vent-ci continuë, nous eſperons encore paſſer la Ligne dans demain.

Tous les Vaiſſeaux s'étant rejoints, & l'Amiral ayant fait ſignal de marche, nous avons vu tous les Canots déborder, & prendre la route d'ici. Ils y ont apporté tous les Chirurgiens de l'Eſcadre. Ils ont tous vu Mr. Hurtain, & la Fargue leur a fait ſon raport. Ils ont tous ſix été plus de deux heures ſeuls enſemble. Au bout de ce tems, la Fargue eſt monté dans ma chambre, où Mr. de

de la Chaſſée & moi étions avec Mercier & du Hamel. Il nous a trouvé en bonne diſpoſition. Il m'a dit, qu'il avoit convié ſes Confréres d'en faire autant. Je lui ai fait donner deux langues de bœuf, & ſix bouteilles de notre vin de réſerve. Il m'a prié de lui faire préſent de deux tranches de Bonite. Je l'ai fait avec plaiſir, du même baril qui a été entamé pour Mr. d'Auberville; car nous n'en avons pas encore mangé ici. Un quart d'heure après il eſt remonté avec les langues, & m'a dit qu'il venoit les changer contre quatre tranches de Bonite. Mr. de la Chaſſée & moi nous ſommes mis à rire, en nous regardant. Je les lui ai fait donner, & il les a emportées, auſſi content qu'un Abbé Commendataire, nouvellement nommé. Tes Bonites vont faire du bruit ſur l'Eſcadre, m'a dit Mr. de la Chaſſée, puiſque des Provençaux & des Gaſcons les trouvent bonnes. Mais, ne donne pas tout. Ils ſont effectivement tous Gaſcons; & je croi que cette Province eſt faite pour innonder toute la France de Fraters; comme la Normandie, pour infecter Paris de Porteurs d'Eau, de pauvres Prêtres, & de Putains, auxquelles Avril 1690.

ſe

Avril 1690. ſe joignent celles qui viennent de Picardie. Nous ne ſçavons point quel eſt le réſultat de la Conſultation des Lanciers de Saint Côme. Peut-être ne le ſçavent-ils pas eux-mêmes.

Du Mercredi 12 Avril 1690.

Le vent a beaucoup calmé, & nous avons très peu avancé, puiſque depuis hier nous n'avons fait qu'environ trois lieuës: nous ſommes à un dégré trente minutes Nord.

Il nous eſt mort ce matin un Matelot, nommé Jean Canevette: la fiévre chaude l'a emporté en trente-ſix heures. On n'a point parlé de ceci à Mr. Hurtain, crainte de lui donner de mauvais preſſentimens ſur ſa maladie. Une choſe juſques ici inouïe nous a étonnez dans ce mort. Après les Priéres ordinaires, on a laiſſé tomber le corps à la Mer, enſeveli ſuivant la coutume avec deux boulets de Canon aux piez, pour faire lui-même ſa foſſe. Il n'a cependant point été à fond; & s'étant tourné du côté du derriere du Vaiſſeau, il s'eſt engoufré dans le revolis ou reſſac du Gouvernail, où il eſt reſté plus de quatre

tre groſſes heures, & nous ne l'avons perdu de vuë que vers les ſix heures du ſoir. Les boulets de Canon ne ſont point échapez, puiſque le Corps paroiſſoit tout droit. D'où vient ce Prodige ? Qui que ce ſoit d'ici n'a jamais entendu dire que pareille choſe ſoit jamais arrivée à la Mer. Quoi que Monſieur de la Chaſſée, ni moi, ne ſoyons nullement, ni ſuperſtitieux, ni viſionnaires, j'avouë que cela nous paſſe. Ce Corps en attend-il un autre ? Avril 1690.

Du Jeudi 13 Avril 1690.

Toujours même tems, & point de vent que par grains. Je n'ai point encore dit ce que c'eſt que ces grains, très fréquens entre les Tropiques, & plus encore ſous la Ligne. Ce n'eſt autre choſe que ce qu'on appelle à Paris Guillées de Mars, & Giboulées ailleurs. C'eſt un coup de vent véhément du Sud-Ouëſt, qui ſouffle tout d'un coup d'un tems clair & fin, & qui chaſſe des nuées fort épaiſſes qui ſe diſtilent en pluie très forte ; après quoi, le Soleil reparoit, & le Ciel devient ſerain, & l'Air calme : le tout ne durant qu'un quart-d'heure. Ce vent de Sud-Ouëſt ne peut pas nous être plus contraire. *Grains ce que c'eſt.*

Avril 1690. traire. Nous eſpérons qu'il changera: le Ciel eſt couvert depuis les deux heures. Nous ne ſommes qu'à vingt-trois lieuës dans le Nord de la Ligne bien dificile à écorcher. Il y a long-tems que nous avons paſſé le Soleil, & que nous ne pouvons attraper le milieu de ſes Maiſons.

Monſieur Hurtain s'affoiblit beaucoup. Il a encore été ſaigné ce matin: & réduit à la tiſanne, lui qui n'en but jamais!

Du Vendredi 14 Avril 1690.

Monſieur Hurtain décline toûjours: ſa foibleſſe augmente; & l'aſſoupiſſement s'en mêle. Le tems tel qu'hier, quelques grains, & depuis midi de la pluye qui tombe encore.

Nous avons aujourd'hui mangé publiquement pour la prémiere fois de la Bonite marinée. Elle eſt excellente en ſalade: elle vaut infiniment mieux, que lorſqu'elle eſt fraiche; &, au dire des connoiſſeurs, elle l'emporte ſur le Thon de la Méditerrannée. J'en vais faire encore mariner deux autres barils, avec les trois pleins, que nous avons déjà. Cela ne coutera rien à la Compagnie, & épargnera nos beſtiaux & nos volailles, pendant les jours

jours maigres. Monſieur le Vaſſeur s'eſt chargé de les faire pêcher notre Cuiſinier de les faire frire, & le Fond-de-Calle de fournir l'huille, le vinaigre, le poivre, & le ſel. Si la Compagnie faiſoit bien, elle feroit donner aux Matelots un pot d'eau de vie par cent, & la Table & l'Equipage s'en trouveroient beaucoup mieux. Je n'en parlerai plus: je dirai pourtant, que nos Miſſionnaires ſont fort réjouïs de cette Bonite, & que tant que nous en aurons on ne mangera rien autre choſe pendant les jours maigres. Le tems s'eſt couvert, comme j'ai dit; mais on avoit pris hauteur, & nous n'étions à midi qu'à un dégré juſte, à vingt lieuës de la Ligne dans le Nord. J'ai parlé du tonnere qui gronde dans ces climats: je n'en parlerai plus; ce ſeroit tous les jours à recommencer. Avril 1690.

Du Samedi 15 Avril 1690.

Monſieur le Vaſſeur tient parole: nous avons aujourd'hui achevé un gros baril de Bonites. Il a fait toute la journée une chaleur exceſſive, & il n'a plu que ce ſoir. La hauteur étoit à midi à quarante cinq minutes Nord. Un peu de vent

Avril 1690. vent de la bande du Nord nous feroit paſſer la Ligne.

Monſieur Hurtain eſt toujours très mal : il a encore été ſaigné ce matin. Ces ſaignées ne font que l'affoiblir, & me donnent de bien triſtes preſſentimens de la fin de ſa maladie. Saignées redoublées à un corps affoibli ! Au lieu de vin, de la tiſanne à un corps aviné ! Les Chirurgiens ſont des ânes. Il faut être aſſidu auprès d'un malade, pour être guéri de la Médecine, Maladie plus cruelle que toute autre.

Du Samedi 16 Avril 1690.

Il a fait tout le jour un calme inſupportable. Nous avons paſſé le Soleil il y a long-tems : cependant, la chaleur eſt plus forte que celle que nous reſſentions lorſqu'il étoit ſur notre tête : & ſi les pluyes ne la temperoient pas un peu, nous ſecherions ſur les piés. Nous ne ſommes plus qu'à quinze minutes ; c'eſt-à-dire, cinq lieuës de la Ligne : deux heures de tems nous la feroient paſſer.

Monſieur Hurtain baiſſe toûjours, & le pis de tout, à ce qu'on dit, c'eſt qu'il veut toujours manger contre le ſentiment des

des Miſſionnaires, de l'Aumônier, & du Chirurgien, qui ſe tuent à lui prêcher la diette; en quoi ils ſont ſecondez par le ſçavant & ſublime Bouchetiere, qui y vient mêler ſa barbe, & ſa machoire d'âne. Les choſes iroient autrement, & peut-être iroient mieux, ſi Mr. de la Chaſſée, ou moi, en étoit le maitre. Avril 1690.

Du Lundi 17 Avril 1690.

Enfin, nous avons ce matin paſſé & doublé la Ligne ſur les trois heures; & ſommes préſentement dans les Mers du Sud. Nous étions à midi par trente-deux minutes de latitude Sud, & ſuivant l'eſtime par dix-ſept dégrez vingt minutes de longitude. J'ai déjà dit, qu'on ne doit pas trop ſe fier à cette longitude eſtimée. Elle n'eſt point certaine. S'il y avoit dans l'Eſt ou dans l'Oueſt une étoile fixe, comme il y en a une dans le Nord, on connoitroit poſitivement cette longitude; mais, elle pouroit endormir la prudence & la vigilance des Pilotes: il y auroit, à ce qu'on dit, beaucoup plus de Vaiſſeaux perdus, qu'il ne s'en perd. Dieu a bien ſçû ce qu'il faiſoit, lorſqu'il a tiré le Monde du Néant. *Ligne Equinoctiale paſſée.*

Tous

Avril 1690. Tous les Chirurgiens de l'Eſcadre ſont encore venus ce matin à bord, pour y faire une nouvelle Conſultation ſur la maladie de Monſieur Hurtain. Faut-il tant d'ignorans, pour tuer un homme âgé & malade; ſur tout dans ce climat? Mr. de la Chaſſée, ni moi, ne ſommes nullement contens de ces ridicules Conſultations: bien perſuadez, que la Nature ſeule en ſçait plus que tous les Animaux qu'elle produit, & que tous leurs remedes ne ſerviront qu'à l'envoier plus promptement en l'autre Monde. Nous ſommes perſuadez encore, que s'il pouvoit vivre juſques à ce que nous attrapions une zone plus temperée, ou un climat moins brûlant, la bonté de ſon temperament le tireroit d'intrigue ſans leur ſecours. Faire tant de fois ſaigner un homme de ſon âge ſous un climat de feu! Réduire à la tiſane, qui ne vaut pas le Diable, & interdire le vin, qui eſt ſain, à un homme qui n'a jamais bu autre choſe, & qui en eſt pétri & confit! Oter la nouriture à un eſtomach chaud; ce qui eſt la marque d'une bonne conſtitution! N'eſt-ce pas là vouloir le tuer? Cela nous fait enrager tous deux; mais, nous ne ſommes pas les maitres. Plus

un

un homme eſt élevé, plus les Médecins, les Chirurgiens, & les infames Apoticaires, ſont à craindre. Je voudrois que le Diable les emportât tous: je lui donnerois encore pour ſa peine quiconque ſeroit aſſez fou pour crier au voleur. Avril 1690.

Landais à été travaillé d'une groſſe fievre, accompagnée de tranſports au cerveau. La Fargue vouloit à toute force le ſaigner, & le réduire à une tiſane qu'il apelle Royale; mais, pour lui montrer le peu de cas que nous faiſons l'un & l'autre de ſon Art meurtier, j'ai fait coucher Landais dans ma chambre, je n'ai point voulu qu'il le ſaignât malgré lui, & au lieu de tiſanne qu'il vouloit lui donner, Landais n'a bu le ſoir que de bon vin d'Eſpagne, pendant la journée du vin de Turſan avec moitié d'eau, & tous les matins du vin de Bordeaux brûlé avec de la Canelle, du Girofle, & du Sucre, ce qu'on appelle Chaudeau en Flandre, & point d'autre nouriture qu'un bouillon à midi. Il a ſué naturellement, & copieuſement: il a fort bien dormi, s'eſt tiré d'intrigue en huit jours, & me ſert à ſon ordinaire.

Je conviens que les âges ſont différens; mais, on ne me deſabuſera jamais que tous

tous ces remedes de Pharmacie n'uſent &
Avril ne ruinent le corps. Je me trouve fort
1690. bien de la maniere des Sauvages de Canada, qui diſent que pour les bleſſures il faut des remedes exterieurs, mais que nous portons dans nous mêmes les remedes qui conviennent à nos maladies naturelles. C'eſt la ſueur & la diette. Cela me fait ſouvenir du Diſcours de M. l'Abbé de Mouſſi, que j'ai raporté cidevant page 143. Sur tout cela me fait ſouvenir de ce qu'il y dit des Médecins, & que j'ai mis à la page 162 & ſuivantes, que je prie de relire. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a rien que de vrai, & que l'expérience ne ſoutienne.

Je ſuis au deſeſpoir de voir M. Hurtain comme il eſt, & M. de la Chaſſée en eſt enragé; fort reſolus tous deux, qu'en cas que nous tombions malades, pourvû que ce ne ſoit pas en même tems, celui de nous deux qui ſera en ſanté empêchera tel Chirurgien que ce ſoit d'entrer dans la chambre de l'autre: &, afin qu'il ne s'y preſentent pas, nous leur avons bruſquement & ſans façon annoncé à table en bonne compagnie nos mépriſantes & véritables intentions. Ils ont diné à bord, où ils ont eu la fortune

ne du pot, & rien plus. Landais, malin & railleur, a demonté le nôtre, en me remerciant de n'avoir pas ſouffert qu'il mît la main ſur lui. Avril 1690.

Du Mardi 18 *Avril* 1690.

M. Hurtain a encore été aujourd'hui recommandé à la Meſſe : il décline à tout moment. Le vent a toûjours été pur Sud ; il ne peut pas être plus contraire : il eſt bien foible, & le Ciel a toûjours été couvert.

Du Mercredi 19 *Avril* 1690.

Toûjours brume, pluye, & vent Sud-Oueſt, qui ne vaut guere mieux : point de hauteur.

Meſſieurs du Queſne & Joyeux ſont venus à bord ce matin voir Mr. Hurtain. Ils ont donné ordre d'une flame blanche au grand mat, s'il ſe porte mieux ; & d'une flame rouge, s'il ſe porte plus mal. J'ai bien peur, que nous ne faſſions jamais le premier ſignal, & que le dernier une fois à l'air n'en ſorte plus. Mr. du Queſne n'a bu qu'un coup ſur la dunette, & eſt re-

Avril 1690. tourné. Mr. Joyeux eſt reſté à diné : il a été traité proprement, mais avec fort peu d'extraordinaire ; & en effet, excepté une figure d'homme inſenſible à tout, tout le monde eſt ici trop triſte pour ſe mettre ſur le pié de faire éclatter la moindre joie : au contraire, il ſemble à chacun qu'il va perdre ſon Pere ; & le travail du Vaiſſeau ſe fait avec ſi peu de bruit, & même avec un ſilence ſi morne, que la tendreſſe, que généralement tout l'équipage a pour lui, ſe fait remarquer par tout.

Du Jeudi 20 *Avril* 1690.

Nous avons encore eu du calme toute la nuit, & ce matin un vent de Sud-Oueſt, qui eſt revenu. On a mis flame rouge, pour marquer qu'il n'y a point de diminution à la maladie de Mr. Hurtain. Le Ciel a encore été couvert toute la journée ; âinſi, on n'a point pris de hauteur. Mr. de la Chaſſée, l'Aumonier, & moi, tâchons de nous conſoler l'un l'autre ; mais, nous perdons également notre tems : nous ne faiſons que nous attriſter. Il n'a point plû : miracle !

Du

Du Vendredi 21 Avril 1690. Avril 1690.

Le vent s'eſt jetté au Nord-Eſt vers les trois heures du matin. Il ne peut pas être meilleur: s'il affraichiſſoit, encore mieux. Il a fait fort beau toute la journée, & nous avons pris hauteur pour la premiére fois depuis que nous avons paſſé la Ligne. Nous ſommes à deux dégrez dix minutes Sud.

Mr. Hurtain a reçû le Viatique à la Meſſe: on le lui a porté, pendant que tout l'Equipage étoit en Priéres pour lui. Il a écouté avec beaucoûp d'attention & de fermeté l'Exhortation que M. Charmot lui a faite, & a fait paroitre une entiére réſignation à la volonté de Dieu. Nous ſommes ſortis quatre enſemble, parce qu'il nous a été impoſſible de voir d'un œil tranquile un ſpectacle ſi touchant. Pluſieurs perſonnes ont fait à la Meſſe leurs dévotions à ſon intention. Après qu'elle a été célébrée, Mr. Charmot a repris ſon Exhortation, & l'a tournée en peu de mots, juſtes & pathétiques, ſur le néant & le mépris qu'un Chrêtien doit faire des grandeurs du monde; ſur le peu de fond qu'il

Avril 1690. doit faire ſur la vie; ſur la néceſſité de la perdre; & ſur l'uſage qu'on devoit faire de cette vie, pour ſe préparer à une mort inévitable. Son Diſcours n'a pas été de plus d'une demi-heure, & les gens de bon gout l'ont trouvé trop court: tout y a été energique & bien placé, & à la portée de tous les Auditeurs. Imaginez-vous ce que peut dire un pieux & ſçavant Miſſionnaire, qui, à la ſainteté de ſes mœurs, joint beaucoup d'éloquence, & le bonheur d'être lui-même perſuadé des véritez qu'il expoſe aux autres, avec un zêle vraiment Apoſtolique, & vous vous formerez une idée de ce qu'il a dit. Il eſt certain, que qui que ce ſoit ne le croioit ſi éloquent. Il n'y a pas juſques aux Matelots, qui en ont été frapez, & qui ſe regardoient. Lorſqu'il a eu fini, il y en a eu un, qui a dit à ſon camarade; Mort-gué, notre Curé ne prêche pas ſi bien. Ho! que non, a répondu l'autre; il ne m'a jamais fait pleurer comme celui-ci. Il a été réſolu entre lui & notre Aumonier, que l'un d'eux reſteroit toûjours auprès du malade, & que Monſieur Guiſain, notre autre Miſſionnaire, mais non Prêtre, rempliroit le vuide de leur abſence. *Du*

Du Samedi 22 Avril 1690. Avril 1690.

Il a plu tout le jour. Mr. Hurtain a reçû ce ſoir l'Extreme-Onction : la douleur ne me permet pas d'en dire plus.

Du Dimanche 23 Avril 1690.

Nous ne nous ſommes point couchez cette nuit : Miſſionnaires, Aumonier, trois Paſſagers, Mr. de la Chaſſée, & moi, l'avons paſſée dans la Chambre de Mr. Hurtain, celle du Conſeil, ou la mienne. Il a conſervé ſon bon ſens juſques à ſon dernier ſoupir : il m'a dit tout haut ce qu'il vouloit que je fiſſe pour ſon Valet ; &, après avoir ordonné quelque choſe, il a prié tout le monde de ſortir, & n'a retenu auprès de lui que Mr. Charmot & notre Aumonier. Au bout d'une bonne heure, il nous a fait tous rentrer, & nous a demandé pardon, comme s'il nous avoit offencez ; & ſur les deux heures du matin, il a lâché ſon dernier ſoupir, en ſe recommandant à nos Prieres. Il eſt plus facile de comprendre que d'exprimer nos ſentimens. *Mort de M. Hurtain.*

Avril 1690. Cependant, comme il faut que je rempliſſe mes devoirs, j'ai fait tranſporter le Corps, avec les matelats & la paillaſſe, dans la chambre du Conſeil. J'ai fermé & ſcellé ſes coffres, ſon armoire, & ſes caves. J'ai fermé la fenêtre de la chambre, & la porte: j'en ai pris la clef, & ai ſcellé la ſerrure; &, ayant poſé en ſentinelle un Soldat que Mr. de la Chaſſée m'avoit donné, & que le Sergent devoit relever, lui & moi ſommes montez dans ma chambre. J'avois fait ce que j'avois dû faire, & je ne comptois pas qu'Ame qui vive du Vaiſſeau ôſât entreprendre ſur mes fonctions; mais, je n'avois pas conſulté Bouchetiere.

Tout cela s'étoit fait vers les deux heures & demie du matin, pendant le quart de minuit à quatre heures. Il dormoit, n'étant point ſon quart, qui ne devoit commencer qu'à cette même heure de quatre, juſques à ſept & demie, que la Priere ſe fait. Cet homme dort d'un ſomeil ſi profond, qu'il faut que le Pilote de quart l'éveille pour remplir ſon poſte: &, ſigne qu'en homme d'eſprit il dort tout d'une piece, & que tout dort dans lui, c'eſt qu'il

qu'il ne s'eſt point réveillé aux ſix coups de Canon, qui ont été tirez de quart d'heure en quart d'heure ; dont le premier a été lâché à deux heures, & le dernier à trois & demie, une demi-heure ſeulement avant que ſon quart commençât. Ces ſix coups de Canon ſont tirez à la mort du Capitaine : c'eſt l'uſage de la Mer. Avril 1690.

Tout l'Equipage généralement, de quart ou non, juſqu'au dernier Mouſſe, étoit ſur pié, & avoit déja jetté de l'eau benite ſur le Corps, lorſque le Seigneur de Bouchetiere, reveillé par le Pilote, pour venir à ſon poſte, a été inſtruit de la mort de ſon Capitaine. J'ignore ſi c'eſt par bêtiſe, ou par eſprit de vengeance contre moi, qu'il a fait ce qu'il a fait. Je ſçai ſeulement, qu'il connoiſſoit bien peu ma fermeté & mon humeur. Landais m'eſt venu avertir qu'il avoit cachetté la porte de la chambre du deffunt, & qu'il en demandoit la clef.

J'étois à travailler au Procès verbal d'appoſition de ſcellé : je n'avois pas beſoin de voir les objets ; je ſçavois comme étoit la chambre, & ce qui y etoit renfermé. Hé quoi ! ai-je dit tout haut,

Avril 1690. trouverai-je toûjours ce brutal dans mon chemin? Je ſuis promptement deſcendu, & Mr. de la Chaſſée qui s'étoit jetté ſur mon lit m'a ſuivi. Mort-Bieu, Monſieur, lui ai-je dit avec fureur, & en déchirant ſon cachet, ne vous laſſerez-vous jamais d'entaſſer ſotiſe ſur ſotiſe? La grande mouſtache que vous portez, eſt-elle celle d'un Bouc, qui n'eſt qu'une bête? Je n'entreprens point ſur vos fonctions; mais, n'entreprenez point ſur les miennes. Votre Cachet n'eſt qu'une f.... ; mais le mien eſt ſacré: c'eſt celûi du Roi. Mettez tous les Soldats en ſentinelle: reſtez-y vous même, ſi bon vous ſemble; je ne vous en empêche point: au contraire, vous me ferez plaiſir; mais, prenez garde à ma plume, elle feroit pour vous pis que le fond de calle. Celui-ci vous coûte votre eau de vie; l'autre vous perdroit: prenez garde même, que je ne demande juſtice au Conſeil de Guerre de votre impertinente Entrepriſe. Vous le prenez bien haut, m'a-t-il dit: c'eſt que vous le prenez bien bas, lui ai-je vivement répondu. Je croi pourtant, a-t-il ajoûté, que puiſque Mr. Hurtain eſt mort, je dois être le Maitre ici. Vous!

lui

lui ai-je répondu, en le regardant avec mépris des pieds à la tête: rayez cela de vos papiers. Mr. du Quesne & le Conseil en décideront; & ils sont trop sages, pour laisser l'Ecueil à la discretion d'un fou. Il a voulu s'emporter; mais les Ecclésiastiques, & les gens qui sont venus au bruit, n'étant pas de son côté, il a jugé à propos de se tranquiliser. Avril 1690.

Il est sorti pis qu'enragé, & a été sur le pont, où il a grondé le Charpentier, qui travailloit au cofre ou à la bierre du deffunt; & lui en a tant dit, que ce Charpentier lui a brusquement dit, qu'il le prioit de le laisser en repos, & qu'ils ne seroient pas long-tems bons Amis, s'il lui en disoit la vingtiéme partie d'autant à terre. Je suis remonté dans ma chambre, où j'ai achevé ce que j'avois commencé. Je l'ai fait signer par ceux qui y étoient presens, sans faire la civilité à Bouchetiere de le lui présenter; ce qui l'a encore plus choqué, voyant que je mépriſois tout de lui.

Nous avons bu un coup dans ma chambre, Messieurs de la Chassée, le Vasseur, & moi: après cela, nous avons assisté à la Messe des Morts, qui a été

Avril 1690. hautement celebrée, & n'a fini qu'à onze heures. Nous avons diné ensuite avec une simple grillade de lard, & de la Bonite. Au sixiéme horloge de l'après-midi, on a mis le Corps dans son cofre, qu'on a posé dans l'avant du mat d'artimon sur la dunette, & on a chanté hautement, & en chœur, le grand Office des Morts. Ceux qui sçavent le Latin ont lu chacun une Leçon, & les trois Ecclésiastiques ont dit les trois dernieres. Ceux qui veulent prier Dieu pour lui, & lui jetter de l'eau benite, montent. Le nombre n'en est pas petit.

Du Lundi 24 Avril 1690.

L'Aumonier du Floriſſant, Dom Louis Querduff, Frere de François Querduff, Religieux Dominicain, qui est le nôtre, est venu dès le point du jour, pour faire la sépulture du Cadavre, qui a reste toute la nuit sur la dunette. Il est Curé, autrement Recteur en Bretagne, & sçait comme il faut officier en pareille occasion. Mr. Charmot, lui, notre Aumonier, je nomme les Prêtres les prémiers, par veneration pour leur caractere, & Mr. Guisain, ont

ont dit leur Office en Pſalmodie à côté du Corps. Sur les huit heures, tous les Soldats étant en haye, on a enlevé le Corps de la dunette, porté par Meſſieurs de Bouchetiere, le Vaſſeur, de la Chaſſée, & moi; l'Epée & le fourreau attachez enſemble en ſautoir ſur la biere, qui étoit couverte de deux napes trainantes. Dans cet état, il a fait tout le tour du pont, & nous l'avons reporté ſur la dunette, & remis au même endroit, où il avoit été mis dès hier après-midi, poſé ſur deux chaiſes miſes exprès : enſuite les Eccléſiaſtiques ſe ſont habillez pour celebrer. Avril 1690.

J'oubliois de dire, que notre Aumônier conduiſoit le deuil, que Meſſieurs Charmot & Guiſain le ſuivoient, que le Corps marchoit après; que Dom Louis Querduf, qui officioit, ſuivoit le Corps, & étoit ſuivi par tout l'Equipage, chacun ſelon ſon rang, reglé par le Capitaine des Matelots, & les Soldats en haye. La biere étant poſée, chacun a jetté deſſus de l'eau-benite, paſſant en ſon ordre, de la droite à la gauche, & le tout en grand ſilence, avec de l'édification & du reſpect. Mr. de la Chaſſée s'étoit mis à la tête des

Avril 1699. Soldats, une demi-pique à la main. Il l'a changée de main paſſant près du Corps, & la trainant de ſa main gauche la pointe en bas en arriere : le Capitaine d'Armes & le Sergent en ont fait autant de leurs halebardes, & les Soldats de leurs fuſils ; pendant que le tambour frapoit un ſeul coup de tems en tems. Pendant cette funeſte marche, chacun avoit les larmes aux yeux, entre autres notre Aumonier, qui certainement a bien fait d'envoyer querir ſon Frere pour faire l'Office : il étoit trop plongé dans la foibleſſe humaine ; pour avoir l'eſprit tranquile. Il a cependant rapelé ſes eſprits, & ſa conſtance, comme on verra par l'Oraiſon Funebre, dont je parlerai bien-tôt.

Les Eccléſiaſtiques étant vêtus, on a célébré une grande Meſſe des Morts. Dom Louis Querduff a officié : Mr. Charmot, & notre Aumonier, qui avoient dit leurs Meſſes dès le matin proche du Corps, lui ont ſervi de Diacre & de Soudiacre, & Mr. Guiſain a ſervi de Chantre. Tout l'Equipage a entendu la Meſſe avec beaucoup de dévotion & de receuillement. Après le dernier Evangile, les Eccléſiaſtiques

s'é-

s'étant dépouillez de leurs Vêtemens Sacerdotaux, ont pris des chaiſes: les Officiers & les Paſſagers en ont fait autant; & l'Equipage aſſis ſur des bancs, ou debout tout au tour, notre Aumonier, adreſſant la parole à tout ſon Auditoire, a fait l'Oraiſon Funebre du deffunt. Avril 1690.

Je ne ſuis pas ſeûl à qui cette Oraiſon Funebre a paru étudiée, & que M. Charmot s'en eſt mêlé: non, que le Pere Querduff n'ait beaucoup d'eſprit, cultivé par une Science dégagée de la Pedanterie, & même par la Théologie; mais, parce que nous avons trouvé dans ſon Diſcours une élocution fine & délicate, & des phraſes, que nous ne croyons pas provenir de ſon fond, & qui nous ſentent beaucoup la Charmote. Quoi qu'il en ſoit, je voudrois avoir ce Diſcours pour le mettre ici; mais je ne compte plus deſſus, puiſqu'on me l'a refuſé. On y verroit une naïveté des premiers Siécles, une pureté Evangélique, ſans flaterie ni menagement; des louanges ſincéres, ſans flateries & ſans excès; & une ſincerité capable de rapeller l'homme dans lui-même.

Avril 1690. Il a dit entr'autres choſes, que le deffunt par ſon merite perſonnel, & ſa bravoure, avoit comme forcé la Fortune à lui rendre une partie de la juſtice qui lui étoit légitimement duë, & que la baſſeſſe de ſa naiſſance lui avoit deniée, en l'élevant de l'état le plus vil & le plus obſcur de la Marine, dans un poſte qui l'approchoit, & le faiſoit participer au ſouverain Commandement; qu'il n'y étoit parvenu que par dégrez, & tous ces dégrez ſucceſſifs, étoient autant de preuves convaincantes de ſon courage & de ſon application à remplir ſes devoirs; n'ayant jamais eu d'autre Protecteur que lui-même.

Qu'il avoit été pluſieurs fois pris & bleſſé par les Ennemis de l'Etat; ſon bon-cœur, & ſa ſageſſe, l'ayant toûjours empêché d'en faire de particuliers ni de perſonnels. Qu'il avoit été pris par les Algériens: que la vigoureuſe réſiſtance qu'il avoit faite à quatre Frégates, dont la moindre étoit auſſi forte que celle qu'il montoit, avoit forcé ces Barbares à reſpecter ſa conduite, ſon intrépidité, & ſa valeur, dans un Combat ſi inégal; ne s'étant rendu qu'au troiſiéme abordage, bleſſé à quatre endroits

droits, & hors d'état de ſe deffendre davantage, ayant perdu quarante-deux hommes de ſoixante-quinze, dont ſon Equipage etoit compoſé, en ſortant de la Rochelle. Que dans ce triſte état, il ne doutoit point que ces Barbares ne le jettaſſent à la Mer; qu'il y étoit préparé; mais que Dieu, qui avoit étendu ſa miſericorde ſur lui, & vouloit lui procurer le Salut éternel, lui avoit pour lors ſauvé la vie. Que huit de ces malheureux s'étoient jetté à lui, dans le deſſein de la lui ôter; que même il y en avoit eu un qui avoit levé le Sabre, pour lui couper la tête, mais qu'il fut arrêté par les autres. Que le Corſaire, qui le prit, lui avoit fait rendre ſon Chirurgien, qui l'avoit pancé & gueri; & qu'il s'étoit toûjours flaté, qu'à ſa conſidération le reſte de ſon Equipage avoit été traité avec plus d'humanité & de douceur, ou du moins, avec moins de dureté, que ces Barbares n'en ont ordinairement pour leurs Eſclaves. Avril 1690.

Qu'il l'avoit été quatre ans; que ſon Patron, qui paroiſſoit l'aimer, n'avoit jamais voulu le vendre; & que lui avoit mieux aimé ſoufrir les peines d'une longue & dure ſervitude, que d'accepter les of-

Avril offres qu'il lui faiſoit pour renoncer à ſa
1690. Religion & ſe rendre Mahometan, & qu'il avoit mépriſé les exemples qu'on lui préſentoit, même de ſes Compatriotes. Que dans ſon eſclavage, il avoit trouvé un Prêtre, ſaint homme, qui ſouffroit encore plus que lui, & qui ſuportoit ſes peines avec une conſtance que le ſeul Amour de Dieu peut inſpirer; qu'il avoit avoüé que cette fermeté dans ce pieux Eccleſiaſtique l'avoit tellement touché, qu'il s'étoit reſolu à la mort la plus cruelle, plutôt que de renier ſa Religion; que ce ſaint Prêtre avoit pouſſé ſon zêle juſques à lui faire connoître les Erreurs de Calvin & de ſes Sectateurs; qu'il avoit gouté ſes Exhortations, mais n'en avoit pas été parfaitement convaincu, & qu'il avoit falu que Dieu eut fait en ſa faveur une eſpéce de Miracle, pour déraciner de ſon cœur des préjugez qu'il avoit ſuccé avec le lait.

Qu'après quatre ans de ſouffrance & d'eſclavage, il avoit trouvé le ſecret de mettre dans ſon Parti huit hommes de ſon ancien Equipage, tous également réſolus à la mort, & de vendre chérement leur vie aux Barbares, plûtôt que de languir plus long-tems dans les fers. Que Dieu avoit

avoit beni leur entrepriſe, puiſque dans une ſimple Chaloupe, avec pour un jour de pain ſeulemennt, & une calbaſſe plaine d'eau, ils avoient attrapé les Côtes d'Eſpagne, où ils avoient été reçus avec bien de l'humanité : & qu'ils avoient traverſé ce vaſte Royaume depuis les prémiéres Terres qui donnent dans la Méditerannée, juſques en France, par la charité des Habitans. Avril 1690.

Que ce que cet Eccleſiaſtique lui avoit dit à Alger lui revenoit aſſez ſouvent dans l'eſprit, mais n'y faiſoit qu'une légere impreſſion. Qu'il avoit vu avec tant de douleur la ſupreſſion de l'Edit de Nantes, par celui d'Octobre 1685, qu'il s'étoit reſolu de quitter ſa Patrie, & de ſe retirer en Angleterre, où il ne doutoit point d'être bien reçu. Qu'il n'en avoit été empêché que par une maladie qui lui étoit tout à coup ſurvenue. Qu'il s'étoit retiré hors de ſa Province, pour éviter les contraintes qui s'y pratiquoient contre les obſtinez, & que le même endroit qu'il avoit choiſi pour azile, tant pour l'Ame, que le Corps & les Biens temporels, étoit le lieu où la bonté de Dieu lui reſervoit le grand coup de ſa Grace éficace pour ſauver ſon Ame.

Que

Avril 1690. Que l'Ami chez lequel il s'étoit retiré étoit véritablement converti depuis ſix ans, ſans qu'il le ſçût : que cet Ami, connoiſſant le caractére du deffunt incapable de plier ſous la force, avoit fait en ſorte que le même Pere de l'Oratoire, qui l'avoit converti, vint travailler auſſi à ſa converſion : que ce Pere y étoit venu ſous l'apparence d'un Médecin ; & qu'au bout de quelques jours, après l'avoir entretenu de ſa maladie corporelle, il lui avoit enfin parlé de celle de ſon Ame, bien plus précieuſe à ſauver, & pourtant plus facile à guérir dans un homme raiſonnable. Qu'il avoit pris goût aux Conférences de ce pieux & habile Miſſionnaire ; qu'il s'étoit enfin laiſſé convaincre qu'il étoit dans la mauvaiſe voye ; & qu'auſſi-bien que ſon Ami, il avoit abjuré entre ſes mains ; que depuis cet heureux tems, il n'avoit plus été agité d'aucun trouble de Conſcience, & avoit vêcu dans une foi ſi vive, & une ſi grande pureté de mœurs, que lui qui parloit ôſoit aſſurer, ou du moins étoit lui-même moralement perſuadé, que Dieu lui avoit fait miſéricorde.

Qui de vous, Meſſieurs, qui m'entendez, l'a jamais vu en colere ? Qui de vous,

vous, l'a entendu jurer & blaſphémer ? A qui, depuis que nous ſommes enſemble a-t-il dit une parole deſobligeante ? Qui de vous n'a pas été édifié de ſon application & de ſon zêle à remplir ſes devoirs de Chretien ? Qui de vous n'a pas admiré ſa douceur & ſa bonté ? Qui de nous n'a pas reſſenti les effets de ſon bon cœur, lorſqu'il y a eu recours ? Il nous regardoit tous comme ſes Enfans : qui de nous ne le regardoit pas avec la vénération qu'un bon Fils doit à ſon Pere ? Et qui enfin de nous, ne le regrette pas avec amertume ? Avr. 169.

Il eſt mort, a-t-il pourſuivi tout en larmes qui ont été ſecondées très ſincérément de preſque tous les Auditeurs : il n'eſt plus rien, nous venons de la perdre ; & ce même homme, à qui nous obéiſſions avec joie, n'exige plus notre obéiſſance : au contraire, il nous prie de prier Dieu pour lui. Imitons ſa droiture, ſa bonté, ſa candeur, & ſa foi. Prions Dieu qu'il nous l'accorde, comme à lui, vive, & ardente, & un véritable repentir de nos péchez, & que nous mourions comme lui dans une parfaite reſignation à ſa ſainte volonté, afin que nous puiſſions nous rejoindre tous dans la vie éternelle.

Il s'eſt étendu beaucoup davantage, & mieux

mieux ; mais, je ne m'en ſouviens point. Après cela, on a chanté le *De Profundis* en faux bourdon, & d'autres Priéres. Nous avons relevé la bierre au *Libera*, &, marchant dans le même ordre, on a fait encore le tour du pont, & on a poſé le Corps ſur une planche à ſtribord ſous le vent ou à la droite du Vaiſſeau. L'Extremité de cette planche repondoit à la Mer. Vers la fin du *Libera*, les Soldats ont fait trois décharges à un *Miſerere* l'une de l'autre; à la derniere deſquelles, & au dernier des onze coups de Canon, on a laiſſé tomber le Corps. Monſieur de Bouchetiere, comme Lieutenant, a eu pour lui l'Epée, qui vaut plus que ſon eau de vie, aiant conté au deffunt à Hennebon en ma préſence quinze Louis d'or au retour d'une autre d'argent. Après cela, chacun s'eſt retiré où il a voulu.

Avril 1690.

Monſieur de la Chaſſée, & moi, ſommes montez dans ſa chambre, où pendant plus d'une heure nous avons pleuré comme deux enfans, ſans nous dire une ſeule parole ; & n'avons été retirez de notre triſteſſe, que lorſqu'on eſt venu nous dire qu'on avoit ſervi. Il ne s'eſt jamais fait de repas plus triſte.

Bouchetiere ſe donne déja des airs de Com-

Commandant, qui nous éfarouchent tous; & ce n'eſt pas ſans raiſon. Madame de Maintenon eſt ſa Protectrice, & la Compagnie l'a nommé Lieutenant ſur l'Ecueil, qui eſt un Vaiſſeau à elle : on craindroit à moins. Il a pris à Table la premiere place, ſans l'offrir aux Etrangers qui étoient venus à bord voir la cérémonie. Nous étions tous de mauvaiſe humeur, & il a trouvé le ſecret de nous achever. Il a dit à M. de la Chaſſée, que les Armes des Soldats n'étoient pas propres, & qu'il falloit les faire nétoyer. Celui-ci lui a ſêchement répondu, que les fuſils étoient bons, & tiroient juſte ; & que s'il en doutoit, il le lui feroit voir. Il n'a pas entendu, ou n'a pas voulu entendre, la malignité de la réponſe, & la menace qu'elle renfermoit. Avril 1690.

Il a dit à M. le Vaſſeur, qu'il falloit changer les quarts. Il lui à été répondu, que les Matelots avoient pris la coûtume de repoſer à certaine heure reglée; & que de vouloir les changer, c'étoit bouleverſer l'ordre. On peut dire ici, à ſotte demande, ſotte réponſe ; puiſque la bande des Matelots, qui fait le quart de minuit, fait le lendemain le quart de l'aube. Il n'a rien dit cependant, & a envoyé

querir

Avril 690. querir le premier Pilote, auquel il a dit de lui montrer ſon point. Celui-ci, brutal en Matelot, lui a repondu en ſe moquant de lui, qu'il ne ſçavoit pas le métier de Capitaine; que ce point ne ſe montroit qu'à lui; encore étoit-ce ſeul à ſeul; & qu'il ne lui montreroit pas le ſien, que M. du Queſne ne le lui eut ordonné; & lui a tourné le dos.

Il me gardoit apparemment pour le dernier. Il m'a demandé mon Regitre, & mon Etat de conſommation. C'eſt ici qu'il a été relancé. Je lui ai dit que je le priois, pour ſon bien propre, de me laiſſer en repos: que je n'étois obligé de rien montrer qu'au Capitaine, ou au Commiſſaire; qu'il n'étoit ni l'un, ni l'autre, & qu'il ne verroit rien. Je ſuis Capitaine pourtant, a-t-il a ajouté, puiſque M. Hurtain eſt mort. Vous! a repris M. de la Chaſſée avec fureur, je ne vous reconnois pas pour tel: vous n'en ſçavez pas le métier; & je ne vous conſeille pas d'éxiger ici d'obéïſſance, car vous ſeriez aſſurément mal ſervi. Doucement, Mr., ai-je dit à M. de la Chaſſée: nous ſuivrons ce que le Conſeil en decidera; &, lorſque Monſr. nous montrera l'ordre de M. du Queſne, & celui de M. Blondel, je ſerai le premier

mier à me rendre à mes devoirs. Juſque-là, Monſr, lui ai-je dit, n'eſperez de moi, ni obeïſſance, ni complaiſance. Nos fonctions ſont différentes: rempliſſez les vôtres; & ne vous mêlez point des miennes, dont je ne vous dois nul compte. Avril 1690.

Après cela, nous nous ſommes levez. Il eſt allé en avant de la dunette, & s'eſt gravement planté dans un fauteuil, en retrouſſant ſa mouſtache. Il me ſembloit voir Dom Quichotte profondément enſéveli dans ſes imaginations. Il a eu pour ſpectateurs de cette belle ſcéne, les Lieutenans du Floriſſant, de l'Oiſeau, & du Dragon; les Ecrivains de ces trois Vaiſſeaux; le ſecond Lieutenant de l'Amiral, & l'Aumonier du Floriſſant, qui venoit d'officier, & les autres d'aſſiſter à la cérémonie. Ils n'auront pas manqué de raporter à leurs bords le ridicule orgueil de Bouchetiere, qui ſemble n'être venu au monde, que pour y donner la Comédie. Ils ſont tous très édifiez de notre dévotion, & plus encore de la véritable douleur que nous avons de la perte de notre Capitaine. Mercier, Ecrivain du Roi du Floriſſant, m'a dit que tous les Capitaines, & les Commiſſaires, étoient à dîner chez Monſr. du Queſne. où on alloit les pren-

Avril 1690. prendre pour les ramener aux Vaisseaux, & a ajouté que M. Blondel viendroit le lendemain faire l'Inventaire, & que lui qui me parloit l'accompagneroit.

Après le départ de ces trois Canots, qui en débordant ont pris le chemin de l'Amiral, je suis monté dans ma chambre. M. de la Chaſſée y est venu deux heures après; & comme le quart étoit changé, & que Bouchetiere dormoit, nous avons fait venir sans bruit M. le Vasseur, & le premier Pilote. Nous avons tenu tous quatre un petit Conseil; & leur ayant parlé du dîné à l'Amiral, notre opinion à tous est que c'est un Conseil exprès assemblé pour nous donner un Capitaine. Le résultat du nôtre est, que nous nous sommes jurez l'un à l'autre, que si Bouchetiere reste en place, ou que ce nouveau Capitaine soit tel que lui (ce qui est absolument impossible, étant un Original, dont le Diable seul pouroit être la Copie) ou que ce Capitaine donne dans son sens, d'abandonner tous quatre le Vaisseau à la premiere Terre que nous trouverons, de quelque Nation que ce soit. Il faudroit pourtant que le Diable s'en mêlât, pour que nous fussions réduits à cette extremité: &, sur une si bonne & unanime resolution

ſolution, attendu que c'eſt aujourd'hui ma Fête, que Lénard n'a point oubliée, & dont l'aroſement du bouquet eſt remis à un jour moins triſte. Nous avons fait collation, & avons bû chacun notre bouteille, & attendons l'événement de tout avec impatience. Avril 1690.

Nous étions à midi par deux dégrez huit minutes Sud. Le vent eſt fort foible; mais il eſt bon : c'eſt toûjours du Nord-Eſt. Le tems eſt clair, & beau.

Du Mardi 25 Avril 1690.

Monſieur Blondel, Commiſſaire, eſt venu ce matin à bord. Il y a entendu la Meſſe, & à l'iſſuë du déjeuner, nous avons travaillé à l'Inventaire du défunt. Ces ſortes d'Actes ne ſe font pas à la Mer, avec toutes les formalitez, que la Chicanne a introduites ſur Terre; mais le droit d'autrui y eſt conſervé, & la bonne foi y eſt ſans doute infiniment mieux obſervée. Mr. de la Chaſſée, qui s'étoit chargé de la garde des ſcellez, en a été déchargé par la reconnoiſſance que j'en ai faite. Le Valet du défunt a eu dans l'inſtant ce qu'il avoit ordonné que je lui donnaſſe: ce ne ſont que des hardes, &

Avril 1690. du linge, de peu de valeur, & tout au plus de quarante écus. Nous avons enſuite fait l'ouverture de l'armoire & des coffres. Les Inſtrumens de Mathématiques appartiennent au Pilote, auſſi-bien que les Cartes Marines, Fleche, Marteaux, & autres uſtanciles de Pilotage, & d'Hidrographie: il les a eus. J'ai pris l'écritoire, plumes, papier, & canif, qui ne valent pas vingt ſols. Tout le reſte a été inventorié. Mr. Blondel a pris l'argent comptant, & la valeur du reſte qui a été vendu dans la bonne-foi. Eh! qui en effet voudroit s'emparer d'un bien, dont peut-être il ne jouïroit pas à Terre. Il n'y a que la crapule Bretonne, qui en ſoit capable. Cela nous a occupé du tems, & nous en auroit encore occupé davantage, ſi le Sr. Mercier, qui étoit venu avec le Commiſſaire, comme il me l'avoit promis hier, n'eut tenu la plume pour lui. Tout a été fait double, ſur l'un deſquels il m'a donné ſon Reçû général; & le tout a été ſigné par les Officiers. L'orgueïl de Bouchetiere à triomphé de la préférence; &, pendant que le Sr. Mercier, & moi, achevions d'écrire, Mr. de la Chaſſée a inſtruit le Commiſſaire des airs ridicules du jour d'hier.

d'hier. Ce Mr. Blondel, eſt Fils du défunt Payeur des Rentes de l'Hotel de Ville, Neveu de M. Fremont, Garde du Tréſor Royal; & ainſi, Couſin germain de Madame la Maréchalle de Lorges. Ayant apris ce que Bouchetiere avoit fait la veille, & ſa ſotiſe d'entreprendre ſur mon Emploi, par ſon ridicule ſcellé, il s'eſt reſolu de l'humilier; dont Bouchetiere lui a fourni deux ſujets fort à propos. Avril 1690.

Il étoit ſorti de la chambre du Conſeil le premier, après avoir ſigné, & s'étoit comme hier placé à Table à la place d'honneur. On avoit ſervi la ſoupe. Tous les gens de la Table, & les Miſſionnaires, attendoient de bout, que le Commiſſaire fut venu, & qu'il prit place, pour ſe mettre à la leur. Enfin, M. Blondel a paru. C'eſt ſçavoir bien peu vivre, lui a-t-il dit: je ne ſçai à quoi il tient, que je ne vous faſſe manger avec les Valets. Otez-vous de là; & ſachez qu'un homme tel; que vous n'a point de rang devant moi. Quel chagrin! quelle rage! Il s'eſt levé, & le Commiſſaire a obligé Mr. Charmot de prendre la place qu'il venoit de quitter, & s'eſt mis à ſa gauche, & notre Aumonier à droite, après un combat de ci-

Avril 1690. vilitez reſpectives, qui avoit ſon merite entre des honnêtes gens. Bouchetiere n'en a pas perdu un coup de dent: au contraire, il a mangé de colére, & ne s'eſt levé qu'au deſſert, que le Commiſſaire a ordonné au Valet du deffunt, & au Maitre d'Hotel, de bien nétoïer la chambre, & d'y bruler du vinaigre, afin que le Commandeur de Porrieres, que Monſieur du Queſne nous amenera demain, puiſſe s'y loger tout d'un coup. Le pauvre Diable, à ces douces paroles, a perdu contenance; &, s'étant bruſquement levé, s'eſt allé promener ſur le pont. Sa retraite, qui a ſcandaliſé Monſieur Blondel, ne nous a point ſurpris: nous ſommes faits à ſes travers. S'il avoit la moindre bluette de bon ſens, il auroit fait ſa cour à Monſieur de Porrieres; mais, ce n'eſt qu'une bête féroce: on va le voir.

Monſieur Blondel nous a parlé du Commandeur comme d'un très honnête homme, qui nous empêchera de regretter Monſieur Hurtain. *Amen.* Nous avons tous bu d'avance à ſa ſanté, & avons prié le Commiſſaire de l'aſſurer de nos reſpects. Il nous a dit qu'il alloit y ſouper, & qu'il ne manqueroit pas de lui faire notre cour, & ſur tout de lui vanter le reſpect

que

que nous conſervons pour le deffunt; & en même tems notre union, qui n'eſt dérangée que par les brutalitez de Bouchetiere: lequel n'avoit trouvé au Conſeil, ni Ami, ni Protecteur: que cependant, ſans que Monſieur du Queſne s'explique, le Conſeil avoit balancé long-tems avant d'en nommer un autre, parce que le Vaiſſeau étant à la Compagnie, qui y avoit nommé ſes Officiers, c'étoit dédire ſon choix que d'en déplacer un. Qu'à tout cela, le Général avoit repondu, que le deffunt n'étoit point Officier de la Compagnie, ni nommé par elle; que c'étoit le Roi; que tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre étoient ſans exception commandez par des Officiers du Roi; que c'étoit une preuve certaine, qu'ils devoient être préferez, & plus ſur l'Ecüeil que ſur tout autre, parce que Bouchetiere étoit haï de l'Equipage, qui n'obéit jamais bien à un Chef qu'il n'aime pas, & qu'il n'eſtime point: qu'il ne connoiſſoit rien à la Marine, n'étant qu'un bâtard du cotillon (c'eſt ainſi que les Marins batiſent les Officiers que produit la faveur de Madame de Maintenon) ſans mérite, & peut-être ſans bravoure; que du moins, ce qui lui étoit juſques ici arri-

Avril 1690.

vé, n'en donnoit pas une bonne idée. Que l'Ecüeil étoit un bon Vaiſſeau, bon voillier, bien armé, bien équipé, & ainſi très utile à l'Eſcadre, à laquelle il pouvoit devenir à charge ſous le commandement d'un homme, en qui on n'eut pas une pleine confiance; qu'au ſurplus, il avoit des ordres du Roi, qu'il falloit executer; que ſur tant de raiſons, l'Ami de Monſieur du Queſne avoit prévalu, & le Commandeur ſon Capitaine en ſecond nommé.

Avril 1690.

Il deſcendoit pour s'en retourner, lorſqu'il a été arrêté par un nouveau ſpectacle. Je ne ſçai ſi ſa vuë a rapelé la fureur de Bouchetiere; mais en ſa préſence il a frapé un Matelot d'une groſſe canne qu'il porte toujours, contre les Ordonnances du Roi, qui la deffendent ſur ſes Vaiſſeaux. Monſieur Blondel a été à lui avec colere: il la lui a ôtée de la main, & vouloit la jetter à la Mer; mais, elle a été retenuë par la garde de ſon épée, où la chaine de cette canne s'étoit priſe. Vous êtes bien inſolent, lui a-t-il dit, de vous ſervir de canne ſur un Navire, & d'en fraper en ma préſence. Scavez-vous bien qu'il ne tient qu'à moi de vous caſſer comme un navet? Mort-d..., a-t-il pour-

pourſuivi, en lui rejettant ſa canne, je voi bien que tout ce qu'on dit de vous eſt vrai, & que vous n'êtes qu'un Faquin, & qu'un Brutal. Et vous, m'a-t-il dit, eſt-ce ainſi que vous faites éxécutet les Ordonnances de la Marine? Comptez ſur votre révocation, ſi pareille choſe arrive, & que vous ne m'en avertiſſiés pas. Je lui ai répondu, pour mon compte, que je m'en étois pluſieurs fois plaint au deffunt, qui la lui avoit laiſſée, ſous prétexte d'un mal à la jambe, qui la lui rendoit néceſſaire. Je vous deffens de la porter, lui a-t-il dit; je vas à bord de Mr. du Queſne, & lui ferai votre portrait: & en même-tems, s'eſt rembarqué dans le même Canot qui l'a apporté ce matin. Bouchetiere a voulu lui parler: il lui a tourné le dos ſans le regarder, & eſt parti. Que de mortifications, que de chagrins, ſa folie lui attire! Il eſt, je croi, le ſeul homme du monde qui puiſſe les ſuporter ſans mourir. Avril 1690.

Il a calmé pendant deux à trois heures: après cela, il s'eſt levé un vent de Sud-Sud-Eſt; aſſez bon petit frais & nous n'allons pas mal, & en bonne route, puiſque nous préſentons au Sud-Oueſt. Nous étions à midi par deux dégrez

Avril 1690. grez cinquante-quatre minutes Sud.

Nous ne nous écarterons pas du Gaillard: au contraire, nous nous en approcherons le plus que nous pourons; afin que Meſſieurs du Queſne & de Porrieres ayent moins de peine à nous joindre. Si le Commiſſaire l'avoit trouvé à propos, on auroit été au-devant d'eux: on auroit été même dès aujourd'hui à bord de l'Amiral; mais, il nous a dit, que cela ne ſeroit pas dans l'ordre, parceque tout Commandement devoit paroitre mort ici, juſques-à ce que le Capitaine fut reçû.

Du Mercredi 26 Avril 1690.

Mr. le Commandeur de Porrierres prend la place de feu Mr. Hurtain.

Mr. du Queſne n'a pas manqué de venir ce matin de fort bonne heure, puiſque la Meſſe n'étoit point encore dite: il eſt vrai que nous l'attendions. Il a amené avec lui Mr. le Commandeur de Porrieres. Après les prémieres civilitez, il a fait aſſembler tout l'Equipage ſur le pont. Mes enfans, a-t-il dit, vous avez perdu un bon Capitaine, & un bon Pere. Je croi, que Mr. le Commandeur de Porrieres, que le Roi vous donne, & que je vous préſente, pour remplir ſa place, s'en acquittera de même. Je vous le

le recommande, comme je vous recommande tous à lui. Jurez lui obéïſſance, comme vous l'avez jurée au deffunt, & reſpectez dans lui la perſonne du Roi, puiſqu'il va le repréſenter. Tout l'Equipage a levé la main, en criant trois fois *Vive le Roi.* Après cela, il s'eſt tourné vers nous, & nous a dit, qu'il croyoit inutile de nous convier à remplir nos devoirs; qu'il ſçavoit que nous étions tous gens d'honneur, & inſtruits; qu'il ne nous recommandoit point l'obéïſſance, bien perſuadé que nous n'y manquerions pas; & qu'il laiſſoit au tems à faire le reſte. Nous n'avons tous répondu que par une profonde reverence, à l'un & à l'autre. Avril 1690.

Le Commiſſaire à parlé à ſon tour, & s'adreſſant à Mr. du Queſne. Je vous ai inſtruit, Monſieur, lui a-t-il dit, de la belle ſcene, qui ſe paſſa hier ici en ma preſence; & preſentement, je vous en demande juſtice à tous deux: à vous, Monſieur, comme au Général, & à Mr. comme au Capitaine. Nous ſommes, Monſieur, lui a dit Mr. du Queſne, dans un jour de réjoüiſſance pour l'Ecüeil: n'y contriſtons perſonne. Ecoutez, Mr. de Bouchetiere, a-t-il pourſuivi en s'adreſ-

Avril 1690. sant à lui, il y a fort long-tems que vous faites parler de vous, & toûjours en mauvaise part. Mr. Hurtain étoit trop bon: c'étoit son unique défaut. Il faut l'être; & on ne peut pas l'être trop pour ceux qui le meritent: mais il y a de certaines gens aussi, pour qui on ne peut pas être trop severe, ni trop ferme; & je vous avertis, que je vous laisse un Capitaine qui n'entendra pas raillerie. Vous, Monsieur, a-t-il ajoûté, parlant à Mr. de Porrieres, faites vos honnêtetez. En même tems, Mr. de Porrieres nous a tous saluez, & présenté la main. Il nous a dit, qu'il étoit informé de notre union, & de la concorde qui regnoit entre nous; & que son dessein étoit de la nouer encore plus forte.

Après cela, l'Aumonier a chanté la Messe, qui a commencé à l'ordinaire, par le *Veni Creator*; &, après le dernier Evangile, & la Priere pour le Roi, il a entonné le *Te Deum*, qui a été poursuivi par l'Equipage. Nous avons ensuite fort bien déjeuné, parceque le déjeuné avoit été préparé. Entre autres choses, nous avions un cochon de lait, qui n'a jamais vu terre, puisqu'il est né à bord: il avoit été farci de deux gros chapons desossez

oſſez & en hachis, avec des anchois. (C'eſt le premier que nous avons mangé à la Mer; mais il étoit excellent. Il y en a encore huit de la même portée, & douze autres, qu'une truye n'a mis bas que le dix du courant: ils grandiront pendant que les autres feront figure.) Des petits pâtez, & un dinde à la daube, lui ont tenu compagnie. Mr. du Queſne a paru très content. Pendant que nous déjeunions, notre nouveau Capitaine a fait diſtribuer à l'Equipage une cave de douze flaccons d'eau de vie, qu'il avoit amenée avec lui; ce qui a fait redoubler les cris de *Vive le Roi*, en buvant à ſa ſanté. Meſſieurs du Queſne & de Porrieres ont bu à la ſanté de l'Equipage, qui leur a répondu au bruit d'un coup de Canon, & de toute la Mouſqueterie. Après cela, le Commandeur a ordonné trois coups de Canon, pour ſaluer la ſanté du Roi. Nous l'avons tous buë debout, le chapeau à la main, en criant *Vive le Roi*: à quoi l'Equipage a répondu; & la Fête a fini par là. Avril 1690.

Mr. du Queſne, en s'en allant, m'a demandé une douzaine de tranches de Bonites. Ce que je devois faire m'eſt venu tout d'un coup dans l'eſprit. Je lui

Avril 1690. ai dit en riant, que je n'en étois plus le Maitre, & qu'il falloit qu'il les demandât à notre nouveau Capitaine. Ils ſe ſont mis à rire. On me l'a bien dit, m'a dit notre Général, que tu ne vaus pas grand' choſe: donne-moi ſeulement de la Bonite; & ne me mets pas en colere. Qu'on vous ait dit ce qu'on a voulu, lui ai-je répondu, peu m'en chaut; mais je ſois pendu, ſi vous avez de la Bonite, à moins que Mr. le Commandeur ne l'ordonne: il eſt le Maitre ici, non pas vous. Dis-lui donc qu'il m'en donne, lui a-t-il dit; car je voi bien que ce Diable-là eſt obſtiné. Donnez lui-en, Mr. C...., m'a-t-il dit, toûjours en riant. Oh, cela va être promptement fait, ai-je dit; mais, Meſſieurs, un peu de reflexion, s'il vous plait, ai je continué. Notre Général a eu l'honnêteté de vous en demander: cela merite déjà ce qu'il demande; bien certain que vous êtes trop genereux pour le refuſer. Mais ſon humiliation de m'en avoir demandé, ſon abaiſſement, qui flate ſi agréablement ma vanité & mon amour-propre, tout cela ne merite-t-il pas d'entrer en compte, & de faire doubler la doze? Ils ſe ſont encore mis à rire, & Mr. du Queſne a voulu me donner quelque tape.

Je

Je me ſuis échappé, & ai été lui chercher trois douzaines des plus belles tranches, & les lui ai aportées dans un grand plat, qu'il avoit apporté exprès. Il m'en a remercié, & m'a dit qu'il en vouloit manger, qu'il n'y eût que nous trois. Je lui ai dit, que Mr. de la Chaſſée ne ſeroit pas de trop. J'aime à voir que tu te ſouviens de tes Amis, m'a-t-il dit: avertis-le, & envoye-le dans la chambre du Conſeil, & fais y apporter bouteille & quatre verres. Je l'ai fait, & tous deux m'ont fait plus d'honnêtetez que je n'en eſperois, & ont bu bien gracieuſement à ma ſanté. Mr. de la Chaſſée n'a pas nui aux civilitez qu'ils m'ont faites. Il avoit aporté avec lui une bouteille du vin que j'ai achetté à Saint Yago. Mr. du Queſne l'a trouvé très bon. Il y a ſa moitié; & m'ayant fait un ſigne auquel j'ai répondu, il en a fait porter douze bouteilles dans le Canot du Général, qui nous en a fort amiablement remerciez. Avril 1690.

Après ſon départ, le Commandeur a été dans ſa chambre achever de faire ranger ſes hardes: il y eſt reſté juſques au dîner. Il a paru ſurpris du ſervice: une bonne ſoupe avec du mouton, une poule deſſus, du lard, & des choux; un

Avril 1690. dinde à la daube, & un pâté à la gaudiveau; une ſalade de paſſe-pierre, des olives, des anchois, & du fromage de Hollande & de Gruyere. Mr. de la Chaſſée, & moi, avons vû avec plaiſir ſa ſurpriſe; &, pendant qu'il avoit été dans ſa chambre, nous avions ſeul à ſeul concerté ce que nous lui dirions, quand nous ne ſerions que nous trois.

Enſuite du diné, il a été viſiter le Vaiſſeau d'un bout à l'autre: il eſt deſcendu dans les ſoutes au pain & aux poudres, & même dans la foſſe-au-Lion: il a viſité les Canons, les Armes; en un mot, rien ne lui eſt échapé. Tous les Officiers l'accompagnoient; & comme cela ne me regarde point, & que je n'ai vuë que ſur la conſommation, j'ai employé le tems à écrire une partie de ſa reception. Je ſuis ſorti de ma chambre, ſi-tôt que je l'ai entendu revenir: vous avez tout viſité, Monſieur, lui ai-je dit, & quand il vous plaira je vous rendrai compte de tout. Oh, c'eſt aſſez travaillé pour un jour, m'a-t-il dit; & ce n'eſt point votre article qui m'embarraſſoit. A demain ou après la partie, s'il vous plait, a-t-il pourſuivi, en me faiſant en riant une reverence juſques à terre, le chapeau

peau à la main : & en même-tems eſt entré dans la chambre de Mr. Charmot, apparement pour s'informer du caractere & du genie de tout ſon monde. Avril 1690.

Mr. de la Chaſſée, & moi, ſommes entrez dans la mienne, où, en vuidant bouteille, nous avons parlé de lui. Il eſt Provençal, de la Maiſon de Glandêves de Porrieres; il a un Frere Capitaine de Galére; il eſt Neveu de Mr. de Glandêves de Porrieres, dernier Grand-Maitre de Malthe; il eſt Commandeur de l'Ordre, & en porte la Croix. Il eſt très brave de ſa perſonne, & s'eſt trouvé dans quantité d'Actions, tant contre les Turcs, que contre les Anglois & les Hollandois. Il me paroit âgé de quarante-cinq ans. Il eſt blond, & très bel homme. Il eſt de ma taille, mais plus rempli. Il a l'accent & le ſon de la voix très agreables. Il a l'air de ſe faire obéir: tant mieux; chacun ſe mêlera de ſon Emploi, & perſonne n'entreprendra ſur celui d'autrui, comme du tems de Mr. Hurtain. Il étoit trop bon, comme l'a dit ce matin Mr. du Queſne, & n'avoit pas cette fermeté qui convient ſi bien à un homme qui commande à tant d'autres. La douceur étoit ſon partage, & la

Avril 1690. la moindre ſoumiſſion qu'on lui faiſoit exemptoit d'un châtiment qu'on avoit ſouvent bien mérité. En un mot, tout, juſques à ſon Valet, abuſoit de ſa bonté. Sa Maxime étoit, qu'on prénoit plus de mouches avec un rayon de miel, qu'avec un tonneau de vinaigre. La Maxime eſt très Chrêtienne; mais, on ne doit la pratiquer qu'à l'égard de gens d'un eſprit aſſez bien fait pour n'en pas abuſer.

Le bon vent & le beau tems ont continué juſques ſur les trois heures, que le Ciel s'eſt couvert, le calme nous prend, & il plent à préſent bien fort. Nous étions à midi à quatre degrez quarante huit minutes de latitude Sud.

Du Jeudi 27 Avril 1690.

Toujours tems couvert, pluye, & calme. J'ai fait aujourd'hui la vie d'un des Chanoines de Boileau, boire, manger, & dormir. Le Commandeur à écrit toute la journée. Il me paroit qu'il eſt trés content de ce qu'il a vu. Je lui ai promis à demain de quoi ſe bien nourir, puiſqu'il a de quoi ſe bien battre.

Du

Du Vendredi 28 *Avril* 1690. Avril 1690.

J'ai compté cet après-midi avec le Commandeur : voici comment. J'ai aporté l'Inventaire du Vaiſſeau, avec mon Regitre; & j'ai fait venir tous les Officiers Mariniers l'un après l'autre. Je leur ai lû à chacun l'Article qui le regardoit. Mr. de Porrieres tenoit mon Regître, ſur lequel tout eſt porté, eſpece par eſpece. Après qu'ils ont eu dit qu'ils avoient reçû du Magaſin de l'Orient, ce que je venois de leur lire, je leur ai demandé leur conſommation. Ceci vous regarde, Monſieur, lui ai-je dit. Ils ont tiré de leurs poches leurs petits Regîtres, & ont lu leur conſommation, *un tel jour employé telle choſe pour telle choſe.* Mr. de Porrieres a vû que tout étoit porté jour par jour ſur mon Regître, dans le blanc laiſſé à côté des eſpeces: c'eſt-à-dire, le reçû au folio verſo, & la conſommation au folio recto ſuivant, trois doits de blanc entre les eſpeces; en ſorte que, ſans tourner le Regître, on pouvoit d'un ſeul coup d'œil, voir ce qui avoit été reçû, ſouſtraire ce qui avoit été conſommé, & conſéquement ſçavoir ce qu'il en reſtoit. Il

Avril 1690. Il a loué mon exactitude, & m'a dit que les autres Ecrivains du Roi n'étoient pas ſi ponctuels, & ſe contentoient de prendre tous les mois les conſommations des Officiers Mariniers. C'eſt l'ordinaire, lui ai-je répondu : je le ſçai bien ; mais je ſçai bien auſſi, que ce n'eſt pas une regle pour moi, ayant été obligé de prendre des précautions qu'ils ne jugent pas dignes de leurs ſoins. A peine, ai-je coutinué, tel, tel, & tel Officiers & Paſſagers, ont-ils été arrivez à bord, que l'un a demandé de la toile pour doubler ſon matelat ; un autre autant pour empâqueter ſes hardes, des pieces de ligne pour les emballer ; d'autres pour renforcer leurs lits ; d'autres des planches & des clous, pour faire des épitieres, des armoires, & des coffres, dont par avance ils avoient apporté avec eux les ſerrures, & les clefs. Tout cela ſe doit faire aux dépens de ceux qui les demandent, qui doivent les apporter de terre : & ces conſommations, qui ne ſont nullement, néceſſaires au ſervice, & qui abſorbent une groſſe quantité de toile, de bois, de clous, dont on peut avoir beſoin dans un Voyage de long cours, n'ont été, ni du gout de Mr. Hurtain, ni du mien,

mien; & il a trouvé à propos de les arrêter: ſi bien, qu'afin que les Officiers Mariniers fuſſent autoriſez à refuſer tout, il les a fait venir à l'iſſuë de la Meſſe, & en preſence de tout le monde, je leur ai expreſſement deffendu de par le Roi de rien mettre en conſommation, ne fut-ce qu'une pomme de racage, ſans le conſentement de Mr. Hurtain, & ſans que de ma part j'euſſe fait ſur leurs Regitres mention de la néceſſité de cette conſommation, à peine de la payer au triple, à compte de leurs gages, & appointemens. Depuis ce tems, il ne s'eſt fait aucune fauſſe conſommation, & M. Hurtain, les Officiers Mariniers, ni moi, n'avons plus eu la tête rompuë de demandes inutiles. Avril 1696.

Vous avez eu, & vous avez encore raiſon, m'a-t'il repondu. J'en ai encore eu une autre particuliere, lui ai-je dit: c'eſt qu'on nous avoit averti; & il eſt vrai, que nous avons à bord des gens, qui changent avec plaiſir les uſtanciles les plus néceſſaires d'un Vaiſſeau contre de la mouſſeline. J'en ai entendu parler, m'a-t-il dit: hé bien, je vais vous le prouver, lui ai-je repliqué. La-deſſus, j'ai fait entrer du Val, notre Maitre d'Hôtel, qui

Avril 1690.

qui lui en a plus dit, & plus prouvé, que je n'en voulois: étant content, puiſqu'il trouvoit le Vaiſſeau bien mieux équipé, & pourvû, qu'il ne croyoit. Il ne reſtoit plus que les Vivres.

Pour cet Article, lui ai-je dit, je ne peux pas vous en parler ſeul, il y a eu de la Friponnerie de la part de Mrs. Hurtain, de la Chaſſée, & de la mienne; & puiſque c'eſt moi, qui l'ai ſuggérée, & que c'eſt Mr. de la Chaſſée, qui m'a prêté la main, il eſt à propos que l'éclairciſſement s'en faſſe en ſa préſence: afin que nous ſoyons tous deux louez ou blamez; & comme c'eſt un ſecret qui ne doit pas être divulgué, donnez vous la peine de monter avec moi dans ma chambre. Il y eſt monté, & Mr. de la Chaſſée y étant entré, & ayant fermé la porte ſur nous trois, nous ſommes entrez en matiere, tant ſur le pain, le vin, beuf, & lard ſallez, que le reſte, & lui ai fait toucher au doigt, & à l'œil, que nous avions encore trois bottes de vin, & une botte d'eau de vie, plus que nous n'en devions avoir ſur le pié de l'Armement; que nos quatre ſoutes étoient encore toutes plaines de pain, qu'on n'y avoit point touché, puiſqu'il y en avoit encore dans les cou-

couroirs pour trois mois & plus; qu'à l'égard des beſtiaux, & des vollailles en vie, nous en avions encore près des deux tiers, quoique la maladie de Mr. Hurtain, y eut mis la mortalité. Que le tout provenoit de notre économie, n'ayant rien fait que de concert, & de ce que, grace à Dieu, nous n'avions eu que peu de malades, non-ſeulement par les bonnes nourritures, mais auſſi parce que de tems en tems, on leur faiſoit border l'artimont, & que c'étoit afin qu'on n'emportât de bord ni pain, ni vin, ni eau de vie; que j'avois toûjours ſur moi, ou ſous la clef, celles de fond de calle, dans lequel qui que ce ſoit n'entroit qu'en ma préſence, & toûjours Landais préſent en bas avec ceux qui y travailloient; que je me fiois ſur lui, & que j'étois très certain que ſa préſence avoit empêché bien du coulage; qu'au ſurplus, il étoit le Maître, mais que s'il vouloit nous laiſſer pourſuivre comme nous avions commencé, nous lui répondions, Mr. de la Chaſſée, & moi, que non-ſeulement il ne manqueroit de rien, mais qu'il ſeroit encore en état de régaler ſes Amis, avec propreté & magnificence, lorſqu'ils viendroient le voir. Avril 1690.

Après

Avril 1690. il ne s'embaraſſe point d'où cela vient, ni ce que c'eſt. Il a donc été reſolu que cela ſe feroit.

Le tems a été beau juſques à quatre heures, qu'il s'eſt mis à la pluye qui tombe encore: le vent a été bon, mais foible. Nous étions à midi à ſix dégrez quinze minutes Sud.

Du Samedi 29 Avril 1690.

Cérémonie burleſque de la Ligne. La maladie de Mr. Hurtaſn, & l'occupation qu'on a euë depuis ſa mort, ont été cauſe que la plaiſanterie, qui ſe fait au paſſage de la Ligne, avoit été differée. Les Matelots la nomment Batême: j'avoue avec Mr. l'Abbé de Choiſi, que c'eſt profaner un nom ſi ſaint. Mais, on auroit tort de leur en faire un crime; car certainement, ils n'y entendent aucun mal. Ils avoient dès hier au ſoir demandé au Commandeur la permiſſion de le faire aujourd'hui; cela eſt d'uſage, & ne ſe refuſe pas: il la leur avoit accordée; & ſi-tôt qu'on a eu dîné, voici comme ils s'y ſont pris.

Premierement, le Maitre ou Capitaine des Matelots, le Contre-Maitre, les Charpentiers, & es autres Officiers qui ont

ont déja paſſé la Ligne préſidoient à la Cérémonie. Ils s'étoient tous vêtus le plus groteſquement qu'ils avoient pu, pour rire & faire rire les autres. Le Maitre tenoit le Rolle de tout le monde qui eſt ſur le Vaiſſeau, tant Officiers, Soldats, que Matelots, Mouſſes, & Valets. Lui & les autres s'étoient barbouillés & fait des barbes à faire peur : la digne mouſtache de Bouchetiere avoit été deſſignée avec le noir du cul de la poële. Ils étoient tous armez des uſtanciles de la cuiſine & du four. Celui qui tenoit le Livre de la Carte du monde, que le Pilote avoit prêté, bien couvert afin qu'il ne fût point gâté, étoit couvert d'un capot de Mer, qui lui prenoit compris la capuche depuis le ſommet de la tête juſques aux piés, & reſſembloit un Hermite par l'habit, & un Diable par le viſage. Il s'étoit fait un chapelet avec des pommes de racage de péroquet, dont la moindre eſt plus groſſe que le poing ; & ce chapelet qui paſſoit par le derriére du col lui deſcendoit ſur le devant juſques aux piés. Trois braſſes de corde faiſoient ſa ceinture, & deux cornes d'amare qui traverſoient le capuche, faiſoient l'ornement de ſa tête, & une centaine de morceaux Avril 1690.

Avril 1690.

de vieille corde de ligne faiſoient ſes cheveux & ſa barbe. Celui qui recevoit les offrandes avoit un bonnet quarré de toille goudronnée, une robe de même, & un rabat de carton blanc. C'eſt celui qui a le mieux joüé ſon rôle; &, lorſqu'il a été aſſis ſur un baril foncé, aiant devant lui pour Bureau deux planches montées ſur deux barriques, ſon cornet, ſon papier, & une gamelle pour recevoir les préſens, il reſſembloit aſſez à un Marguiller de Village gravement aſſis dans ſon œuvre le jour de ſon Saint ou de ſa Confrairie.

Ils avoient rempli d'eau une grande baille ou baquet de trois pieds de profondeur ſur quatre de diametre, dont les bords étoient garnis de groſſe garcette & d'etoupes; afin de ne point bleſſer ceux qui y alloient être faucez: c'eſt leur terme. Cette baille étoit traverſée par une barre d'anſpect, tenuë par deux Matelots qui avoient fait le Voyage, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre; & le tout poſé au pied du mats d'avant. Les hunes & les aubans étoient remplis de Matelots qui avoient fait le Voyage, & tous armez de ſeilleaux pleins d'eau.

Dans ce groteſque équipage, ceux qui pré-

préſidoient à la Cérémonie ont trois fois fait le tour du pont; &, aiant mis le Marguiller en place, ſont montez ſur le Château d'avant, pour batiſer le Vaiſſeau, qui n'eſt point encore venu dans ces Mers. Les Charpentiers ont mis la hache ſur l'epaule, comme prêts à couper le mats de civadiére. Le Maitre & les autres Officiers Mariniers ſe ſont détachez pour me venir chercher, afin de le rachetter, ou le voir couper: cela eſt eſcentiel à la Cérémonie. J'y ai été, & ai promis pour le Vaiſſeau qu'il reſteroit entre les Tropiques, ſi on ne batiſoit pas ceux qui n'auroient pas paſſé la Ligne, & j'ai racheté le mats de la moitié d'un cochon pour demain, & d'un bordage d'artimon. Après la Cérémonie, ils ont crié *Vive le Roi* à plaine tête, & m'ont reconduit. Avril 1690.

Le Vaiſſeau étant batiſé, ils ont fait un autre tour ſur le pont, & ſont tous remontez avec le Marguiller. Ils ſe ſont adreſſez au Commandeur; mais, il avoit été batiſé ſur le Gaillard. Leur triſte mine nous a fait rire: nous nous ſommes moqué d'eux, en leur criant *il a chié au lit*, & en frapant de la main en cul de poule ſur nos jouës enflées, & en leur faiſant un

Avril 1690. pié de nez. Les pauvres diables étoient démontez. Enfin, après avoir bien ri à leurs dépens, il leur a donné quatre piaſtres; & le Marguiller eſt venu recevoir l'offrande, avec une gravité digne d'une action ſi ſérieuſe.

La vénération pour le caractere a fait paſſer les Eccléſiaſtiques les prémiers. Mr. Charmot étoit éxempt: Mr. Guiſain, & notre Aumonier, ont été bâtiſez ſur la dunette; tout le reſte a été à la baille, & à été aſſis ſur la barre. Bouchetiere vouloit être bâtiſé ſur la dunette; mais, il y avoit de bons ordres contraires: il a donc falu qu'il ait fait la démarche. Il la faite; mais, d'un air qui n'a ſervi qu'à donner du relief à ſa brutalité. J'ai paſſé après lui: Mr. de la Chaſſée m'a ſuivi; & comme nous avons fait les choſes avec generoſité, ils nous ont reconduit: ce qu'ils n'avoient pas fait à Bouchetiere, qui ne leur a donné qu'un écu, de fort mauvaiſe grace.

Les Paſſagers en ont agi fort honnêtement. Les Soldats ont paru enſuite, & Mr. de la Chaſſée a payé ſix piaſtres pour tous; un ſeul excepté, qui eſt celui qui le ſert, & qui eſt le plus bouf-

bouffon perſonnage de ſa Compagnie. Celui-ci, s'entendant exclure du rachat général, a compris que ſon Capitaine avoit la malice de vouloir le faire ſaucer : il ne ſe trompoit pas, & a pris tout d'un coup ſon parti. Il a couru au pot au noir, ſans qu'on ait prévû ce qu'il vouloit faire. Il a couru à la baille, & a planté ſes deux mains plaines de noir ſur le viſage du Contre-Maître, & l'a achevé de noircir : les autres ne l'ont point épargné, & l'ont barbouillé comme un More. Ils l'ont planté dans la baille, où ils l'ont, comme ils diſent, tourné & retourné, & deſſus, & deſſous, & de travers, & de côté : le tout à la merci des ſeleaux d'eau, qui leur tomboient ſur le corps de tous côtez, auſſi-bien que ſur lui. Avril 1690.

Il s'eſt enfin relevé, & l'eau qu'on lui jettoit ne le dérangeant point, il en a jetté avec ſes deux mains par tout où il a pu. On ne peut pas plus rire que nous avons ri d'un ſpectacle ſi bouffon. Il s'eſt enſuite joint aux Matelots, pour remplir la baille vuide ; &, dégoutant d'eau de tous côtez, & noir comme beau Diable, il eſt monté ſur la dunette : jarnidié, a-t-il dit à ſon Capitaine,

Avril 1690. vous m'avez fait ſaucer, & je vous ai fait rire, donnez-moi donc à boire. Mr. de la Chaſſée lui a donné un bon coup d'eau de vie, & le Commandeur lui a fait donner une bouteille de vin. Il l'a fourée dans ſa culotte : nous ne ſçavions ce qu'il vouloit faire ; mais il le ſçavoit bien : il a pris du pain, & eſt monté à la hune, où il a lui ſeul vuidé ſa bouteille, pendant le reſte de la Comedie.

Les Matelots ne s'épargnent point ; & ceux, qui tenoient les bouts de la barre d'anſpect, les laiſſoient tomber dans la baille & les ſauçoient, & noirciſſoient, ſelon le plus ou le moins de bonne volonté qu'ils avoient pour ceux qui leur tomboient ſous la main. Ainſi finit la Cérémonie, & non pas par ſouetter les Mouſſes, comme le dit Mr. l'Abbé de Choiſi. Il y a huit ans que je vas à la Mer ; & je ne l'ai jamais vû pratiquer autrement qu'aujourd'hui.

Mr. de Choiſi a obmis une circonſtance qui meritoit bien d'être raportée, puiſque c'eſt ce qui merite le plus d'attention dans cette Comédie. C'eſt que ceux qui mettent la main ſur la Mape-Monde ſont nommez du nom d'un Pro-

Promontoire, d'un Cap, d'un Golphe, d'un Port, d'une Iſle, ou d'autre choſe, qui ſe trouve à la Mer; & cette impoſition de nom exerce & excite la petite vengeance des Matelots, qui en font une eſpéce de Paſquinades, qui ne laiſſent pas d'avoir leur ſel. Je n'en citerai que trois exemples. Un de nos Paſſagers a une femme, qui a fait parler d'elle, & qui ne paſſe pas encore pour une Veſtale. Ils l'ont nommé le Cap Fourchu, qui eſt une pointe de l'Iſle de Terre-Neuve. Nous avons un autre Paſſager, qui a de l'eſprit comme un Démon, mais qui ne paroît pas avoir beaucoup de Religion. Ils l'ont nommé le Reſſac du Diable, qui eſt un remou dans l'Iſle de Saint Domingue. Une Dame un peu galante venoit avec nous en Canada. Elle fut nommée la Baye des Chaleurs; & cette Baye eſt à l'entrée du Fleuve de Saint Laurent. Aujourd'hui, Bouchetiere a été nommé l'Iſle aux Rats: cette Iſle eſt dans l'Eſt de Madagaſcar, proche Maſcarey, où la Compagnie a un établiſſement. Avril 1690.

J'ignore ſi quelqu'un, plus fin que des Matelots ne devroient l'être, ne leur forment pas leurs Litanies: toû-

Avril 1690. jours ſuis-je certain, que qui que ce ſoit des Officiers ne s'en eſt mêlé; & Bouchetiere en accuſe tout le monde. Le Matelot eſt malin; &, malgré ſa groſſiereté, il ne laiſſe pas d'avoir aſſez de délicateſſe pour caractériſer les gens: mais, tels que ſoient ces noms en bien ou en mal, il faut les recevoir en riant; car on ne fait que ſe jetter dans le ridicule, ſi on s'en fâche.

Après cette Cérémonie, ſi on ne veut pas être mouillé, il faut ſe bien cacher; car pendant plus d'une heure on ſe bat à coups de ſeillaux d'eau. Mr. de la Chaſſée en avoit un plein dans ſa chambre: il m'en a coëffé tout d'une piéce, & je lui ai rendu ſa monnoye que rien n'y a manqué: trois Matelots, qui me ſervoient, me fourniſſoient plus d'eau que tous ſes Soldats n'auroient pu faire enſemble. Tout le monde a été mouillé exprès, excepté les gens d'Egliſe & le Commandeur: mais ils étoient trop près du Combat, pour n'en pas ſentir la fumée; & ils ont été arroſez, ne pouvant ſe retirer qu'entre deux feûx. Après ce Combat, qui ne peut incommoder perſonne, par ce qu'il fait extrémement chaud, & qui a fini plûtôt par laſſi-

lassitude qu'autrement, on a compté avec la Gamelle, qui s'est trouvée riche de vingt-deux Piastres & de vingt-deux pots d'eau-de-vie. C'est-là comme le curedent d'un Messager en route : l'argent sert à achetter des rafraichissemens à la prémiere terre ; & l'eau-de-vie à border l'artimon, après quelque rude travail. Ainsi, l'Equipage profite de tout. Avril 1690.

Après avoir changé de linge & d'habit, nous avons fait collation, le Commandeur, Mr. de la Chassée, & moi. Le vin de St. Yago est délicieux, & si nous l'avions prévu, nous en aurions achetté un tonneau. J'ai payé le bordage d'artimon à double mesure : cela a fait plaisir à tout le monde. Ensuite, on a tué le cochon, & le Commandeur a pris ce tems pour aller se promener sur le pont, & faire son present. Cela a fait crier *Vive le Roi* ; & on a ajoûté cette fois-ci, *& notre Cap taine.*

Nous avons toûjours bien été : nous étions à midi à sept dégrez quarante-cinq minutes Sud.

Avril 1690. *Du Dimanche 30 Avril 1690.*

Nous avons aujourd'hui fort bien déjeuné: boudin, ſauciſſes, & grillades, n'ont point été épargnez. Les cochons, nouris avec le reſte des féves des Matelots, ſont un lard ferme & bon. Nous en avons mangé à la broche: il eſt excellent; & puiſque je le trouve tel, je puis dire que d'autres le doivent trouver de même, puiſque le cochon frais a un certain fade qui ne m'accommode point. L'Equipage ſe porte bien: il n'y a qu'un ſeul malade; & tout le monde eſt content, à l'exception de Bouchetiere, qui a toûjours l'Iſle aux Rats dans la tête. Hors lui, tout le monde a le cœur en joie: & les Soldats & les Matelots, à leur diné, ſe ſont preſque égoſillez à crier *Vive le Roi*, & à boire à la ſanté du Commandeur. Nous étions à midi à huit dégrez trente minutes Sud.

Mai. *Du Lundi 1 Mai 1690.*

Pluyes entre les Tropiques. C'eſt aujourd'hui les Rogations, & ſans la Bonite nous ferions aſſurément mauvaiſe chere. Il y a aujourd'hui neuf

neuf ans, que mon Pere eſt mort; perte toujours nouvelle pour moi: je vous demande un *De Profondis* pour lui. Mai 1690.

Le vent s'eſt calmé par la pluye qu'il a fait cette nuit. Mais d'ou viennent ces pluyes ſi frequentes entre les Tropiques, & ſur tout ſous la Ligne? Les raiſons qu'on m'en donne ne me ſatisfont point. Ne ſeroit-ce point que le Soleil attire pendant la journée des vapeurs que ſa chaleur diſſipe, & conſume; & que le ſoir la chaleur qu'il a laiſſé dans ſon paſſage en attire auſſi: mais que s'affoibliſſant peu à peu par l'éloignement de cet Aſtre, & n'étant pas aſſez forte pour les conſumer, elles ſe diſſolvent en pluye? Je n'en ſçai rien.

N'en déplaiſe à Monſieur l'Abbé de Choiſi, je ne lui paſſerai point ce qu'il dit dans ſon Journal, que le fond de calle de l'Oiſeau ſur lequel il a fait le Voyage de Siam étoit frais comme une cave, & conſequemment ne ſe reſſentoit point des chaleurs de la Ligne. C'eſt qu'il n'eſt point deſcendu dans ce fond de calle, qu'il a écrit comme bon lui a ſemblé, ſans daigner ſeulement s'inſtruire, s'il écrivoit vrai. Du Val notre Maitre d'Hotel, qui a fait le même Voya-

Mai 1690. & que la maladie de Monſieur Hurtain en a beaucoup conſommé, nous avons cherché un expédient, Monſieur de la Chaſſée & moi; & je croi que nous avons réüſſi, pour en avoir de bonne, & en quantité, ſans fatiguer l'Equipage: les citernes nous en ont donné l'idée. Le voici.

Il y a plus d'un mois qu'on ne donne plus aux beſtiaux d'eau de fond-de-calle, mais ſeulement de celle qu'on recüeille de la dunette pendant la pluye. Nos beſtiaux n'en ſont pas mieux, & l'Equipage n'en eſt point ſoulagé. Nous avons peſé & gouté cette eau: elle eſt un peu plus legére que la nôtre, c'eſt déja un grand point, d'une demi-once par pinte meſure de Paris. Nous l'avons trouvée fort amere; & par conſéquent non potable aux hommes, & très dégoutante aux animaux: mais auſſi, nous avons en même tems obſervé que cette amertume ne lui eſt nullement propre, & ſimplement accidentelle; parce qu'elle la contracte ſur la poix ou le gouldron, & la rouſine, où elle tombe, & par où elle paſſe; les toiles qui couvrent la dunette en étant tout imbibées. Une pinte d'eau de fond-de-calle jettée ſur la dunete après la pluye, & receüillie

ceüillie également amère, nous a convaincus de cette vérité. Mai

Nous avons une teugue, qui s'étend de la dunette en avant du mats d'artimon, pour nous mettre à couvert des rayons du Soleil. Je viens d'y faire faire par notre Voilier un trou d'un pouce de diametre, bien ourlé tout au tour, & dans le milieu de la teugue ou tente, qui eſt de toille blanche ſans gouldron; & demain je verrai ſi j'aurai réüſſi ou non. 1690.

Nous étions à midi à dix degrez juſtes; mais la hauteur n'eſt pas ſûre à cauſe du tems un peu couvert.

Du Mercredi 3 Mai 1690.

Le vent tel qu'hier: beau tems juſques à quatre heures; après cela de la pluye. Nous avons plus avancé que nous ne croïons, puiſque nous étions à midi à onze degrez quinze minutes. Cela prouve encore ce que j'ai dit à la page 261, & que j'ai rapelé page 278. Nous montions, & ici nous deſcendons par raport à la Ligne. Il faut relire tout.

Nous avons réüſſi Monſieur de la Chaſſée & moi. On a mis quatre petits ſaqs de gravier de fond-de-calle bien lavé

à

Mai 1699. à côté du trou qui a été fait à la teugue pour donner pente & cours à l'eau qui y tomboit. On a laiſſé couler la pluye une bonne heure, avant que d'en recueüillir pour laver la teugue : elle nous a pour lors paru d'une once ſur pinte plus légere que celle de fond-de-calle ; & la teugue ne lui aiant donné aucun mauvais gout, tout le monde en a bu avec plaiſir, & les beſtiaux avec avidité. Nous en avons ramaſſé ſeize bariques ou huit muids de Bourgogne en moins d'une heure & demie. Il eſt facile de voir par là, que les pluyes ſont bien fortes ; la teugue n'aiant que cinq annes de large ſur ſept de long. On a deſcendu cette eau dans le fond-de-calle, afin que les Matelots ni les Soldats n'en abuſent pas en s'en rempliſſant : & le travail aiant été rude par un tems de pluye, on a fait un bordage d'artimon aux dépens de Bouchetiere ; puiſque c'eſt ſon eau-de-vie qui court les champs. Elle eſt très bonne : Monſieur de la Chaſſée, & moi, n'en buvons point d'autre les matins depuis un mois. Il en enrage, & ne veut pas par orgueil en demander ; & nous ne ſommes pas gens à lui en offrir.

Du Jeudi 4 Mai 1690. Mai 1690.

J'avois fait réſerver hier au ſoir ſur la dunette deux grandes bailles de cette eau de pluye: elle a achevé de s'épurer pendant la nuit; & ce matin elle étoit belle & claire. Nous n'en avons point bu d'autre à table, & l'avons trouvée meilleure que celle des jarres. Nonobſtant la ſolemnité du jour de l'Aſcenſion, que l'Egliſe célébre aujourd'hui, Landais a ſavonné tout mon linge. Elle a fort bien pris le ſavon, & mon linge eſt très blanc. Landais le paſſera demain dans l'autre baille; & s'il réuſſit, comme il s'en vante, j'aurai très aſſurément des imitateurs, & lui de la pratique. Il y a déjà des gens qui lui font la cour; mais je ne le croi pas d'humeur à travailler pour eux gratis.

Il a fait pendant toute la journée une chaleur exceſſive: il a plu ce ſoir, & pleut encore bien fort. Nous avons toûjours un petit vent qui nous avance. Nous étions à midi à douze dégrez vingt minutes au Sud de la Ligne. Le vent eſt bien foible.

Du

Mai 1690. *Du Vendredi 5 Mai 1690.*

Mon linge eſt auſſi blanc que s'il avoit été blanchi à la Rochelle, qui eſt ſelon moi la Ville de France où l'on blanchit le mieux. Il eſt ſerré, bien ſec, & d'une bonne odeur. J'ai fait la guerre aux dépens de Bouchetiere, étant de ſon eau-de-vie que j'ai donné quatre chopines à ceux qui l'ont gardé, tant à la baille qu'à l'air. Tout le monde de la table, à mon exemple, fait ſavonner le ſien; & Landais eſt occupé. Preuve que cette eau de pluye eſt très bonne, c'eſt que tous les gens de la table l'ont préferée à celle du fond de calle, & des jarres; & certainement, ſi je revenois jamais ici, j'apporterois d'Europe une cinquantaine d'aunes de toile cirée, & pour lors l'eau qui tomberoit & couleroit deſſus ne contractant aucun gout, puiſque la cire n'en contracte point avec une liqueur éterogene: je ſuis perſuadé que cette eau de pluye ſeroit auſſi bonne, auſſi ſaine, & infiniment plus ragoutante que celle de fond-de-calle, quoi qu'on la mette raffraichir & épurer dans des jarres. Je croi

croi devoir dire un mot de cette eau de fond-de-calle, puiſque cela vient à propos. Mai 1690.

Celle qu'on aporte d'Europe eſt ordinairement de l'eau de Riviére, ou de Puits. La nôtre eſt d'un Ruiſſeau qui paſſe à Hennebon, on l'apelle Riviére, quoi qu'elle ne porte point de Bâteau. Cela ne fait rien à l'eſſentiel, puiſque toutes ſortes d'eaux ſont la même choſe, & ſont ſujettes aux mêmes accidens dans les climats chauds. Au bout de deux mois que cette eau eſt embarquée, & qu'elle entre ſous les chaleurs d'entre les Tropiques, ſes humeurs ſe remuent, ſoit par l'agitation perpetuelle où elle eſt dans un Vaiſſeau; ſoit par la chaleur qui la fait fermenter: je croi que l'un & l'autre y contribue (ayant exactement examiné tous ſes ſimptomes, je les donne pour vrais) elle devient rouſſe, & tellement puante, qu'il faut ſe boucher le nez. Elle reſte neuf à dix jours dans cet état; après cela elle s'éclaircit peu à peu, mais en s'éclairciſſant elle conſerve un goût très fade, qui reſte huit où ſix jours à ſe diſſiper: Elle reſte dans ſa nouvelles pureté trois ſemaines ou vingt jours. Sa rouſſeur la reprend, *Maladies de l'Eau à la Mer.*

Mai. 1690. prend, mais moins forte que la premiére fois. Il s'y engendre pour lors des vers gros comme la plus groſſe paille vers la racine du bled. Ces vers ſont d'un blanc griſatre, le nez noir, & ont de petites queues longues comme les deux tiers de leur corps, & le tout d'un bon travers de doigt. On paſſe cette eau, & le linge les retient. Cela dure environ huit jours. Ces Vers meurent dans l'eau, qui devient blanchâtre, à peu près comme du petit lait. Cette eau ſe répure peu à peu, & redevient belle & claire, ſans aucune mauvaiſe odeur ni dégoût, que celui d'être remplie de petits vers un peu longs, qu'on voit remuer comme des anguilles. Ils ſont blancs, extrémement vifs, & ſi menus & déliez qu'ils paſſent à travers tout, & ne ſont pas retenus par la plus fine mouſſeline pliée en huit doubles, c'eſt-à-dire, ſeize lits l'un ſur l'autre. Cependant, il eſt vrai que cette eau filtre à travers, plus qu'elle n'y coule: nous l'avons experimenté une infinité de fois. Telle eſt l'eau de fond-de-calle, que nous avons préſentement à bord; & on a beau la mettre dans des jarres pour ſe répurer, les vers y reſtent toûjours. Elle devient plus fraiche dans

ces

ces jarres, parceque la fraicheur des nuits diminue la chaleur qu'elle avoit aportée de ce fond-de-calle, & que pendant le jour on la couvre contre l'ardeur du Soleil. Mai 1690.

Voilà ce que les Marins appellent les trois maladies de l'eau; & il eſt aſſez naturel que nous lui préferions celle de pluye, qui vaut mieux que celle de fond-de-calle. Les jarres, dans leſquelles on la met ſont de grands pots de terre, de la forme d'un œuf: on met au fond du gravier bien net, qui en retient le ſédiment; on remplit le reſte d'eau ſelon leur continence. Celles de bord tiennent environ cent vingt pots, & on en vuide une, pendant que l'autre repoſe. On les couvre de groſſe garſette nattée, tant pour les garentir du Soleil, que du roulis, qui pouroit les caſſer. On les attache fortement contre le Vaiſſeau entre deux Canons. Leur couvercle eſt fermé avec un cadenat: non par crainte de manquer d'eau; mais pour que l'Equipage n'en abuſe dans les chaleurs: étant vrai que dans la Zone Torride, le goſier toûjours alteré en avale plus que l'eſtomach n'en peut digérer, ce qui cauſe une tranſpiration, qui non ſeulement affoiblit le

corps;

corps, mais le tuë; & c'eſt l'unique cauſe de l'empêchement & des deffenſes qu'on fait aux Matelots d'en boire beaucoup: l'experience montrant qu'un coup d'eau-de-vie les rafraichit & les fortifie plus que toute l'eau du Monde ne pouroit faire; & c'eſt à cauſe de cela qu'on leur fait border l'artimon de tems en tems: c'eſt-à-dire, qu'outre leur ordinaire, on leur donne à chacun un coup d'eau-de-vie.

Mai 1690.

Si je ne me rencontre pas avec Monſieur de Choiſi, je n'en ſuis pas cauſe: je dis les choſes telles que je les voi. Si elles ont été autrement à ſon Voyage, c'eſt qu'il a été aſſez heureux pour que la Nature ſe ſoit derangée; ce que je ne croi pas: du Val m'a aſſuré que c'étoit dans l'Oiſeau même choſe qu'ici. J'en ſerai mieux informé: Monſieur de Chamoreau, pour lors Enſeigne avec lui, & preſentement Capitaine du Lion avec nous, m'en dira des nouvelles à la premiere vuë.

La Vermine meurt dans les chaleurs.

Puiſque j'ai parlé des tranſpirations que le trop de boiſſon cauſe, je ne puis m'empêcher de dire que toute ſorte de Vermine meurt ſous les Tropiques. Cela eſt certain; & je croi que ce ſont les ſueurs

ſueurs du corps qui les noyent. Mai 1690.

Il fait encore une chaleur exceſſive. Il y a long-tems, que nous tournons le dos au Soleil : cependant, on ne peut reſpirer, & ſi les pluyes ne tempéroient pas l'ardeur de ſes rayons, chacun pouroit chanter,

Encore un tour de broche, & je ſuis cuit.

Je doute que notre Chirurgien veuille encore faire blanchir ſon linge par Landais. Ils ont eu diſpute enſemble ſur la reconnoiſſance du travail : il nous en avoit inſtruit Monſieur de la Chaſſée & moi ; & La Fargue a été aſſez ridicule pour s'en plaindre à table en ſoupant. Landais me ſervoit ; mais Monſieur de la Chaſſée ne lui a pas donné le tems de ſe deffendre. Il s'eſt adreſſé au plaignant : Ne voiez-vous pas bien, lui a-t-il dit, que Landais eſt un maraut, qui copie ſon Maitre ; & qu'il ne vous ménage pas, parce qu'il ne veut pas tomber entre vos mains? Mordi, a-t-il pourſuivi, ſi j'étois à votre place, je lui envoierois la fiévre. Tout le monde s'eſt mis à rire ; &, ſuivant toutes les apparences, la Fargue a eu pour ſes ſix livres de ſavon.

L'eau

Mai 1690. L'eau de pluye paroit ſi bonne, qu'on en a ce ſoir rempli trois bottes; c'eſt environ ſix muids de Bourgogne : nos beſtiaux s'en trouvent beaucoup mieux, auſſi-bien que l'Equipage. Si elle ne ſe corrompt point, elle nous menera loin : toûjours épargnera-t-elle celle de fond-de-calle, parce qu'elle ſera conſommée la prémiere. Nous allons toûjours aſſez bien : le vent eſt bon, quoi que bien foible. Point de hauteur.

Du Vendredi 5 Mai 1690.

Bon vent, & fort beau tems : nous ſommes dix lieuës plus Sud que les Pilotes le croioient. La hauteur étoit à midi par quatorze dégrez dix minutes Sud : nous preſentons toûjours au Sud-Oueſt. Cela prouve encore ce que j'ai dit ci-deſſus. Nous deſcendons du haut de la Ligne : on ne doit pas s'étonner ſi le Vaiſſeau fait plus de chemin qu'en la montant.

Du Samedi 6 Mai 1690.

J'avois clos l'article d'hier ; mais je n'avois pas pris garde que l'heure de la pluye

pluye n'étoit pas passée. Il a plu toute la nuit, & le vent avoit calmé: il est heureusement revenu très bon à la pointe du jour, & nous avons fort bien été toute la journée. La hauteur étoit à midi par quinze dégrez huit minutes; signe que nous avançons. Les chaleurs se modérent, & ne sont plus si accablantes. Mai 1690.

Du Dimanche 7 Mai 1690.

Le vent a un peu renforcé, & nous avons toûjours fort bien été, & allons bien encore. La longitude, estimée à midi, étoit par dix-huit dégrez quatorze minutes, & la latitude certaine nous mettoit à midi à seize dégrez trente minutes Sud.

Du Lundi 8 Mai 1690.

Le Chevalier de Bouchetiere ou du Diable, car son Ordre est inconnu, me donnera-t-il toûjours matiére d'écrire, & toûjours par ses brutalitez? Cet homme est un fou sans espérance de retour au bon sens, & par conséquent le sera toute sa vie.

Nos Pilotes parloient ensemble sur la

Mai 1690. Navigation à l'iſſuë du diné. J'y étois, & m'informois ſur la Carte des routes des Nations, & par quel chemin on avoit abrégé le Cours des Voyages. Ils me les montroient ſur la grande table de la dunette. Le même Soldat, qui nous a fait rire le jour de la cérémonie de la Ligne, & qui ſert Monſieur de la Chaſſée, venoit de faire ſon lit. Il étoit environ trois heures, & c'étoit la bande de bas-bord qui étoit de quart; & ainſi, Bouchetiere devoit être dans ſa chambre, ou à dormir, ou bâtir des Châteaux en Eſpagne, & nous ſongions auſſi peu à lui qu'à Jean de Wert. Ce Soldat, nous a regardé compaſſer la Carte, & n'a certainement point ouvert la bouche. On a nommé pluſieurs Iſles, & celle aux Rats comme les autres. Apparemment qu'il a cru qu'on vouloit l'inſulter: il eſt ſorti de ſa chambre en fureur; mais, ne voiant que les deux premiers Pilotes & moi, il n'a pas jugé à propos de ſe joüer à nous: & demandant à ce Soldat, Que fais-tu là, toi? il lui a donné ſur la tête un coup de canne ſi fort, qu'il l'a jetté tout en ſang les quatre fers en l'air. Ce Soldat n'avoit, en vérité, pas dit un mot. Chaviteau, ſecond Pilote, s'eſt jetté ſur Bouchetiere;

chetiere ; &, étant extrémement fort & robuſte, il l'a recogné dans ſa chambre, où, s'il avoit ôſé, il l'auroit accommodé en chien renfermé. On a envoié chercher La Fargue ; & je ſuis deſcendu dans la chambre du Conſeil, où le Commandeur jöüoit aux echets avec Monſieur de la Chaſſée. Je leur ai dit ce qui venoit d'arriver. Quand celui-ci a ſçu que c'étoit ſon Soldat favori, il eſt monté avec une fureur épouvantable, & ç'a été un très grand bonheur que Boucheriere fut dans la chambre, & qu'on ait empêché l'autre d'y entrer. Le Commandeur l'avoit promptement ſuivi, & lui a expreſſément deffendu les voyes de fait, & lui a promis juſtice. Monſieur de la Chaſſée, obligé de calmer en enrageant, a dit qu'il regardoit ce coup comme donné à lui-même, & que ſi le Conſeil ne le vengeoit pas, il ſçauroit bien de quelle maniere s'y prendre. Je vous ferois mettre aux Arrêts, lui a dit le Commandeur, ſi je vous croiois capable de faire une extravagance : tranquiliſez-vous. Celui-ci, qui connoit Monſieur de Porrieres pour homme à le faire comme il le dit, s'eſt tû. On a été au bleſſé, qui a la tête caſſée, avec une contuſion de quatre Mai 1690.

Mai 1690. bons doits : heureuſement, le crane qui eſt découvert n'eſt que peu offenſé.

Le Commandeur a envoié demander à Bouchetiere ſon épée, celle de feu Mr. Hurrain, ſa canne, & lui a fait deffendre de ſortir de ſa chambre, à la porte de laquelle le Capitaine d'Armes a poſé une ſentinelle, avec ordre de le percer, s'il entreprend d'en ſortir. J'ai eu ordre de dreſſer le Procès verbal, & de n'y point oublier la deffenſe qui lui a été perſonnellement faite de porter canne. Comme j'étois préſent à l'action, ce Verbal a été promptement fait : je l'ai ſigné comme témoin ; les deux Pilotes ont fait la même choſe. J'ai ordre de garder l'Original juſques à nouvel ordre, & d'en envoyer Copie au Commiſſaire. Voilà une belle Affaire pour Bouchetiere !

On a pris hauteur : nous étions à midi à dix-ſept dégrez vingt minutes au Sud de la Ligne. Le vent s'eſt jetté au Sud : nous allons à la bouline ; c'eſt à-dire que nous tirons avec lui au court-bâton.

Du Mardi 9 Mai 1690.

Le vent s'eſt remis cette nuit au Sud-Eſt : il eſt bon & largue. S'il étoit un peu

peu plus frais, il n'en vaudroit que mieux. En tout cas, nous avons bien été; puiſque nous étions à midi par dix-neuf dégrez quinze minutes au Sud de la Ligne. Trois jours de même, le Tropique ſera paſſé, & nous ſerons dans une Zone temperée. Cependant, les chaleurs diminuent, les vents affraichiſſent, & les pluyes ne ſont plus, ni ſi fréquentes, ni ſi chaudes, que nous les avons trouvées. Mai 1690.

Du Mercredi 10 *Mai* 1690.

Toûjours bon vent, & beau-tems. Nous étions à midi par vingt-un dégré trente minutes au Sud de la Ligne: nous ne ſommes qu'à quarante lieuës de la Ligne ou Tropique: ſi le vent continuë, il ſera paſſé demain.

Du Jeudi 11 *Mai* 1690.

Le vent a continué. Nous n'étions à midi qu'à dix lieuës du Tropique; & nous l'avons peut-être paſſé à l'heure que j'écris. Le Commandeur, les autres Capitaines, & le Général, ont diné au Floriſſant. Le Commiſſaire eſt ſur ce Vaiſſeau: il a Copie du Procès verbal de Lun- *Tropique du Capricorne paſſé.*

Mai 1690. que ſon approche, ni qu'on emploie moins de tems à revenir du Canada, qu'à y aller. J'obſerverai encore le tems qu'on ſera des Tropiques à elle, & d'elle aux Tropiques. La hauteur étoit à midi de vingt-quatre dégrez dix minutes Sud.

Du Samedi 13 *Mai* 1690.

Le vent a beaucoup calmé: tems couvert, & point de pluye.

Du Dimanche de la Pentecôte 14 *Mai* 1690.

Le vent eſt revenu meilleur; c'eſt du Sud-Eſt: c'eſt ce qu'il nous faut, pour aller trouver les vents d'Oueſt, qui, dit-on, nous conduiront bien avant dans l'Eſt du Cap de Bonne-Eſperance. La hauteur étoit à midi de vingt-cinq dégrez trente minutes Sud.

Tous ces Meſſieurs ſont venus diner ici: Mr. du Queſne eſt venu avant les autres. Lui & le Commandeur ſe ſont amuſez à jaſer ſeul à ſeul, en faiſant le prélude du dîné. Ils ont aſſurément parlé de moi; car, en montant dans ma chambre pour prendre quelque choſe dont

dont j'avois beſoin, le Général m'a apellé. Ecoutez, Mr. C., m'a-t-il dit, le Commandeur ſe plaint fort de vous: je vous ai excuſé; il conſent d'oublier tout, pourvû que vous buviez à ſa ſanté: &, en même-tems, m'a préſenté un verre. Mais, Monſieur, lui ai-je dit, en le prenant, puiſque vous êtes notre Médiateur, ne ſeroit-il pas de l'ordre, que vous vous joigniſſiez à moi, pour boire à la ſanté de Monſieur, & qu'en même-tems il nous en fit raiſon? Cela eſt vrai, a repris Mr. du Queſne, en ſe faiſant donner un autre verre; car je tenois le ſien. Dès que nous avons eu bu, j'ai pris la bouteille. Eſt-il pas encore dans l'ordre, ai-je dit, que le Commandeur & moi, vous remercions de votre entremiſe; & pour cela, que nous buvions à votre ſanté? Je m'y attens bien, a repris Mr. du Queſne. J'ai donc rempli les trois verres, & nous les avons vuidez en choquant. Après cela, j'ai voulu me retirer; mais, Mr. du Queſne m'a retenu. Tu as bu à notre ſanté, m'a-t-il dit, & nous voulons boire à la tienne, & a fait remplir les trois verres qui ſont fort petits, n'étant que des verres à liqueurs, ceci Mai 1690.

Mai 1690. du vinaigre. Je vous entens, ai-je dit; mais, que voulez-vous que je faſſe de la Chaſſée, qui me perſécute ſur ſon Procès verbal ? Il m'en a vingt fois parlé. Dites-lui, m'a répondu le Commandeur, que ſon tems viendra après le deſſert. Mais, ſur tout, qu'Hérault ne ſache point que je vous ai parlé, ni que je ſuis deſcendu.

Je ſuis rentré, & une demi-heure après, le Valet de chambre du Commandeur m'eſt venu dire, que Mr. du Queſne me demandoit. J'étois préparé. Je ſuis monté. Tu nous plantes-là m'a-t-il dit. Hé, par-bleu, fais nous l'honneur, la grace, l'amitié, la faveur, d'avoir la complaiſance de boire un coup avec nous. J'en ai bu quatre bien pleins, & en ſuite lui ai demandé de quoi il s'agiſſoit pour ſon ſervice. Il m'a dit d'ouvrir ma chambre, & qu'il m'y vouloit parler. Je l'ai ouverte: elle eſt de plein pié; & lui, & le Commandeur, y ſont entrez. Combien avons-nous encore de Bonites ? m'a demandé celui-ci. Vous le ſçavez bien, Monſieur, lui ay-je froidement répondu. Je ſuis même ſurpris de la queſtion, n'y ayant que huit jours, que je

vous

vous ai rendu compte : il y en avoit trois barils, dont il y en avoit un à moitié. Vendredi, & hier, en ont consommé, & je doute qu'il y en ait assez pour les quatre-tems qui vont venir : ainsi, il vous en reste encore deux entiers ; & c'est tout. Il faut pourtant, mon pauvre Monsieur C., acquitter ma parole, a repris le Commandeur : j'en ai promis un à Monsieur du Quesne ; & je vous prie de le lui donner. Moi ! Monsieur, le donner ! lui ai-je dit d'un air chagrin : je n'ai rien ici à moi ; tout est à vos ordres, vous n'avez qu'à commander, vous serez obéï. Il semble que tu ne le laches qu'à contre-cœur, m'a dit Mr. du Quesne. Ma foi, lui ai-je dit, si ces Bonites étoient pour vous seul, je ne les regretterois pas ; mais, je n'avois pas compté d'employer ma peine, & mes soins, pour les dents aigues de votre tablée. Je t'en donnerai deux autres, m'a-t-il dit. Bon, ai-je repris : me voilà pas mal ! Hé que Diable en ferois-je ? Si vos gens, qui ont la rage à la machoire, ne trouvent pas votre Bonite bonne, les nôtres accoûtumez d'être nouris comme des Chanoines la trouveroient éxécrable. Mai 1690.

Mai 1690. que la gangrenne ſe mettroit dans la playe ; qu'il ne répondoit pourtant pas de ſa vie ; & que s'il empiroit, il demanderoit le ſecours de ſes Confreres, par un pavillon en berne, comme il avoit voulu faire pour feu Mr. Hurtain. Ceci eſt très ſérieux, a repris Mr. du Queſne ; & en même-tems a fait retirer tout le monde, & Mr. de la Chaſſée comme les autres. Bouchetiere avoit pû tout entendre ; mais, il n'a pas entendu le reſte, parceque ces Meſſieurs ſont deſcendus dans la chambre du Conſeil, & nous ont fait ſortir de celle du Commandeur, où nous ſommes revenus, après que le Conſeil a été tenu, qui a duré près d'une heure.

Le Commiſſaire nous a dit, qu'il y avoit eu des voix ſuivant ſes concluſions pour tranſporter Bouchetiere ſur l'Amiral, & l'y retenir priſonnier ; pour lui faire ſon Procès Criminel dans les formes, ſi le bleſſé mouroit ; & qu'il s'étoit porté partie formelle contre lui. Que ſes concluſions lui auroient été adjugées, ſi le Conſeil n'avoit ſagement refléchi, que tous Meſſieurs les Lieutenans en auroient été au deſeſpoir, & que Mâdame la Marquiſe de Maintenon

non trouveroit peut-être mauvais, qu'on eut traité à la dernière rigueur une de ſes créatures; toute indigne qu'elle étoit de ſa protection; que ſi le Soldat mouroit, on reconduiroit Bouchetiere en France, toûjours aux Arrêts, & qu'on le mettroit dans les priſons Royales de la Ville, où on arriveroit avec ſon Procès, dont on envoyeroit Copie en Cour; & que ſi ce Soldat ne mouroit pas, Bouchetiere étoit aſſez puni, par ce qui venoit de ſe paſſer. Mai 1690.

A l'iſſuë du Conſeil, ils ont fait venir Bouchetiere, à qui le Commiſſaire a lu le Procès verbal. Il n'eſt point diſconvenu des faits. Après ſon aveu, Monſieur du Queſne lui a fait une reprimande qui lui a tiré les larmes des yeux. Il s'eſt fait apporter l'épée de Monſieur Hurtain, & la canne de Bouchetiere. Il a envoyé l'épée au bleſſé, pour le dedommager des douleurs de ſa bleſſure: ç'a été le Sergent, qui la lui a portée. Il a fait monter le Tambour; lui a fait mettre la canne en main. Il lui a ordonné de la caſſer, & de la jetter à la Mer, à l'exception de la poignée & de la chaine d'argent, que le Conſeil lui donnoit pour ſa peine de l'execution.

Cette

Mai 1690. Cette canne étoit ſi groſſe, & ſi forte, qu'il a falu une hache pour la briſer. Notez, que ſur les Vaiſſeaux du Roi le Tambour eſt le Maitre des hautes œuvres. Tout cela s'eſt fait en preſence de Bouchetiere, qui, après une ſevere reprimande, a encore eu la douleur de voir ſon bien diſperſé, & de reſter aux arrêts, juſques à nouvel ordre. *Quam male eſt extra leges viventibus!* dit Petrone.

Monſieur de la Chaſſée eſt vangé, & nous ne voyons plus ce qu'il faudra faire pour retenir Bouchetiere, ſi ceci ne le rend pas ſage. Tous ces Meſſieurs ſont retournez très contens: le Commandeur l'eſt auſſi. Il m'a dit en riant, que j'étois fort bon Comédien, ayant bien joué mon rolle, & qu'il avoit ordre de nous mener Jeudi Mr. de la Chaſſée & moi à bord de l'Amiral, où il n'y auroit que nous. Je lui ai fait preſent d'un des deux cabas de figues: il s'y attendoit; & m'a recommandé de n'en point parler. Je n'ai garde, lui deſtinant l'autre.

Avant leur départ, j'ai prié Monſieur de Chamoreau d'entrer dans ma chambre. Je lui ai montré ce qui me faiſoit peine

peine dans le Journal de Monſieur l'Abbé de Choiſi. Il m'a repondu qu'on ne pouvoit pas empêcher un homme d'écrire; que cette pureté d'eau, cette fraicheur, & le reſte, étoient également imaginaires. Je lui ai lu enſuite les pages 347. & 348. de ce Journal-ci, qui ne quadrent pas avec celui de cet Abbé. Il les a approuvées, & a ajouté, que peut-être il avoit quelque raiſon ſecrete, pour cacher les fatigues de ceux qui vont aux Indes; qu'il avoit écrit bien des inutilitez, & obmis bien des choſes eſſencielles, telle que la quantité de jeunes Siamois élevez pour l'Egliſe par Meſſieurs des Miſſions étrangeres qui vinrent au-devant d'eux en proceſſion avec la Croix & la Banniere; qu'il ne l'accuſoit pas, pourtant, d'avoir eu aucune mauvaiſe veuë dans ſes écritures; mais que du moins, quand on écrivoit pour le public, on lui étoit comptable de ce qu'on écrivoit; & qu'en ce cas, on ne devoit écrire que la pure & naïve vérité, dépouillée de toute paſſion. Quoi qu'il en ſoit, a-t-il ajoûté, en ſe levant, Du-Val a eu raiſon de vous dire, que l'eau & la chaleur étoient comme cette année. Mai 1690.

Du

Mai 1690.

Du Lundi 15 Mai 1690.

Bonne nouvelle ! notre troiſieme truye a mis bas cette nuit dix petits gorets: ils feront figure à leur tour. Les Dimanches & les Jeudis ſont pour eux des jours mortels. C'eſt une manne à la Mer, que ces ſortes d'animaux. Nous étions à midi par vingt-ſept dégrez quarante-cinq minutes au Sud de la Ligne: il a toûjours fait beau-tems & bon vent. Les pluyes ne ſe font plus ſentir, & la chaleur eſt conſidérablement diminuée.

Du Mardi 16 Mai 1690.

Le tems s'eſt couvert dès le matin: le vent a preſque tout-à-fait calmé ; ce qui fait que nous avons peu avancé. Nos Pilotes faiſoient à midi à vingt-huit dégrez quinze minutes par delà la Ligne, autrement de latitude Sud.

Du Mercredi 17 Mai 1690.

Notre Bonite ſubvient à nos jours maigres ; & chacun ſe trouve bien de mon

mon zêle & de mon invention. C'eſt aujourd'hui les Quatre-Tems; & il eſt très vrai, que ſans cette Loüange nous jeûnerions malgré nous, ou que nous ſerions obligez de dégarnir nos cages; & peut être mangerions nous les poules, qui nous font des œufs tous les jours, & qu'on ne peut pas diſtinguer des autres, avec qui elles ſont confonduës. C'eſt le grand ragoût du Commandeur, auſſi-bien que le lait que donne la ſeule vache qui nous reſte. Il ne laiſſe pas cependant de ſe priver de l'un & de l'autre, en faveur des malades. Toûjours calme, & tems couvert. Mai 1690

Du Jeudi 18 *Mai* 1690.

Ce n'eſt pas le moyen d'aller dîner chez le Général, qu'un vent de Sud-Eſt contraire & bien fort: ainſi, partie remiſe. Le tems a toûjours été fort couvert, & la Mer fort haute Il y a eu de la tempête ici au tour. Tant mieux pour nous, puiſqu'elle eſt paſſée.

Du Vendredi 19 *Mai* 1690.

Il a fait toute la nuit une pluye bien froi-

Mai 1690 froide. Elle a fait tout-à-fait calmer le vent : peut-être qu'il reviendra bon.

Du Samedi 20 *Mai* 1690.

Même tems qu'hier. Il s'eſt éclairci ce ſoir. On voit un pié de vent dans le Nord-Oueſt : ce ſeroit ce qu'il nous faudroit.

Du Dimanche de la Trinité, 21 *Mai* 1690.

Le pié de vent ne nous a point trompé : il eſt venu Nord-Oueſt, bon petit frais. Nous étions à midi par trente-un dégré dix minutes de latitude Sud. Le tems eſt beau à charmer.

Du Lundi 22 *Mai* 1690.

Nous avons ce matin trouvé les vents d'Oueſt pur, bon frais. Nous preſentons au Sud-Eſt pour attraper le Cap e Bonne Eſperance, & le vent étant largue, nous eſperons avoir bien-tôt doublé ce Cap, & être dans les Mers d'Afrique & des Indes ou d'Aſie. Point de hauteur, le Soleil n'étant pas clair à midi, étant couvert.

Du

Du Mardi 23 Mai 1690. Mai 1690.

Toujours bon vent, nous étions à midi par trente quatre dégrez ſeize minutes latitude Sud, & trente dégrez cinq minutes de longitude.

Du Mercredi 24 Mai.

Il a fait toute la nuit une pluye très forte: le tems eſt encore couvert. Le calme nous a pris, & la Mer eſt très agitée. Nous ne pouvons nous tenir.

Du Jeudi 25, jour de la Feſte-Dieu.

Sur les trois heures du matin, le vent d'Oueſt eſt revenu bon frais: nous faiſons plus de quatre lieues par heure. La hauteur à midi étoit de même: nous courons l'Eſt.

Du Vendredi 26 Mai 1690.

Toujours beau-tems & bon vent: J'en aime la Battologie. Le froid ſe fait ſentir: on paſſe ici d'un climat à l'autre du jour au lendemain; & quoique je ſois peu ſenſible au froid, il eſt certain que je n'ai pas chaud. Cela eſt na-

Mai 1690. naturel ; mais, ce que je vas ajouter ne me le paroît pas.

Une Truye mange un de ſes petits.

On dit communement, qu'il n'y a point d'animal qui ne tende à la propagation de ſon eſpece ; cela eſt vrai & naturel : mais il eſt contre nature, que ce même animal tende à la détruire ; ce qui eſt pourtant arrivé. La même truye, qui mit bas la nuit du 14 au 15 du courant, a mangé ce matin le plus gros & le plus gras de ſes gorets. Ce petit animal, devoré par ſa propre mere, a crié de toute la force que la nature lui a donnée. L'Equipage de quart a couru au bruit ; & comme la mere l'avoit déja preſque tout englouti, on n'a pas pu lui arracher le reſte. Son procès eſt fait : mais, juſques-à ce que la ſentence s'execute, on l'empêchera d'en manger d'autre ; car, on les lui ôtera, lors qu'ils l'auront ſuccée, & pendant qu'ils la tetteront, on lui nouëra le grouin. Ce n'eſt point la faim qui la pouſſée ; car ſon auge étoit plaine : ce ne peut donc être qu'un apetit deſordonné. Après cela, que le Satirique diſe,

Jamais contre un Renard, chicanant un Poulet,
Du ſac de ſon Procès fut-il charger Rollet ?

Et

& qu'il plaigne la condition des hommes, de ſe faire la guerre ! Ses Vers ſont très beaux, & très harmonieux mais, il s'eſt ſouvent trompé. Non, ſans doute, jamais un poulet ne plaida contre un renard, ni un agneau contre un loup ; & jamais animal n'a plaidé contre un autre : le plus fort devore ſans formalité le plus foible. Je ne dis pas ſeulement les animaux de differentes eſpeces mais ceux auſſi qui ſont de même eſpece. La truye d'aujourd'hui en eſt une preuve. Le lapin mange-t-il pas ſes petits, lorſqu'il peut les trouver où la mere les cache ? Tous ceux qui ont eté ſur le grand Banc de Terre-neuve, ou ſur les Côtes du Canada & de l'Accadie à la pêche de la moruë, ſçavent qu'on en trouve très ſouvent de petites dans l'eſtomac des groſſes qui les ont englouties. Nos poules ſe mangent les unes les autres : il n'y a pas de jour, qu'il n'y en ait quelqu'une tuée, ou du moins dont le croupion ne ſoit mangé par ſes voiſines de cage. La guerre a été de tout tems : c'eſt un malheur attaché à la nature humaine, mais dont on ne doit pas lui faire un crime ; à moins que de vouloir blamer les decrets éternels de la Pro-

Mai 1690.

Mai 1690. Providence, qui y a ſoumis tous les hommes. Ce ſont les moïens dont on ſe ſert, qui ſont blamables.

Dès le commencement du Monde, ils n'étoient que deux Freres, peut-être l'un teigneux, & l'autre galleux: je ne croi pas qu'ils euſſent d'autre peigne que leurs doits. Toute la Terre étoit à eux: ils ne purent pourtant pas vivre en paix; & Caïn aſſomma Abel. Le genre humain deſcend d'eux, & ſe reſſent de ſon origine. Ce n'eſt point la guerre, qu'il faut blamer: c'eſt la maniere de la faire, & les mauvais pretextes dont on ſe ſert pour couvrir ſon ambition. Je ne ſuis point en colere contre Des-Preaux; mais, on regrette à la Mer, ou on n'a pas ce qu'on voudroit, les choſes ſur leſquelles on comptoit.

Du Samedi 27 *Mai* 1690.

Beau tems, & bon vent. Nous étions à midi par trente trois degrez latitude Sud, & par eſtime à trente huit degrez cinquante minutes de longitude.

Du Dimanche 28 *Mai* 1690.

Toujours même choſe. Hauteur à mi-

di trente-quatre dégrez quarante minutes Sud, & trente-neuf dégrez de longitude eſtimée. Mai 1690.

Du Lundi 29 Mai 1690.

Le tems a toujours été couvert: on n'a point pris de hauteur; cependant, nous ſommes proche de Terre. Le Dragon eſt allé à la decouverte, avec ordre de tirer un coup de canon s'il la voit, ou s'il la trouve à la ſonde. Notre premier Pilote dit que pour aujourd'hui il perdra aſſurement ſa peine: mais que pour demain, il compte de ſonder lui-même à dix heures du matin ſur le Banc des Aiguilles, & de trouver terre à la ſonde; & qu'il compte bien auſſi de voir ſur les cinq heures du ſoir les Terres du Cap de Bonne-Eſpérance. Il faut qu'il ſoit bien ſûr de ſon fait, pour s'expliquer ſi hautement: car, ordinairement, le point d'un Pilote, c'eſt-à-dire l'endroit où il ſe fait, ne ſe dit qu'au ſeul Capitaine; & encore, comme je l'ai obſervé, cela ne ſe dit que tête à tête. Pour lui, il fait plus, c'eſt qu'il a gagé contre Monſieur de la Chaſſée un Atlas qui vaut bien dix écus, contre une montre.

Mai 1690.

Du Mardi 30 Mai 1690.

Monſieur de Chamoreau a vainement ſondé hier, & ce matin. Nous avons force de voiles, dès la pointe du jour; &, à dix heures juſtes, Lénard a trouvé fond à ſoixante-douze braſſes. Il a eu l'honneur de mettre le premier le ſignal de Terre, &, en même tems, tous les Vaiſſeaux lui ont repondu par un Pavillon François à poupe. A l'iſſuë de la Meſſe, Monſieur de la Chaſſée a payé ſa gageure avec plaiſir: je l'ai apuyée de trois bouteilles de vin; & le Commandeur nous en a envoyé deux autres, & de quoi déjeuner. Nous admirons l'habileté de cet homme, qui, après ſoixante-dix jours de Navigation ſans voir aucune terre, tant de routes differentes, & de differens vents, ſe trouve juſte à ſon point. C'eſt là ce qu'on apele un parfait Navigateur. Nous avons vû dès les cinq heures les Terres comme il l'avoit dit; & demain, Dieu aidant, nous paſſerons à la vûe du Cap de Bonne-Eſpérance.

Du

Du Mercredi 31 & dernier Mai 1690. Mai 1690.

Mr. du Queſne a mis Pavilllon rouge au grand mâts, & a conduit la Bande. Nous avons cotoyé les Terres du Cap, Pavillon François à poupe. Nous avons vû à midi le Fort des Hollandois; mais de trop loin, pour dire comment il eſt fait. Nous ne cherchons point leurs Maiſons: nous voudrions ſeulement trouver quelques-uns de leurs Bâtimens. Ils nous ont vû, & nous voyent bien encore; ayant paſſé à cinq ou ſix lieues d'eux: &, outre cela, ils ont des ſentinelles poſées ſur toutes les hauteurs, qui les avertiſſent des Vaiſſeaux qui vont ou qui viennent; de leur nombre, & de leur Nation. S'ils oſoient, ils viendroient à nous; mais, il ne prennent point de Navires ici, à moins qu'ils n'aillent ſe jetter dans leur geule, comme ont fait la Maligne & le Coche. C'eſt ici le lieu d'en parler comme j'ai promis ci deſſus. *Cap de Bonne-Eſperance paſſé.*

Le Coche étoit commandé par un très brave homme, & très reſolu. Il ſe nommoit d'Armagnan, natif de Saint Malo. Il revenoit des Indes, & ne *Priſe du Coche & de la Maligne par l'ob-*

Mai 1690. *Destination des Jésuites.*

sçavoit pas que la Guerre, par l'invasion du Prince d'Orange en Angleterre, avoit été declarée entre la France & les Etats Généraux ; &, pour son malheur, il avoit sur son Bord quatre Jésuites Mathématiciens, qui ne le sçavoient pas non plus. Il prit envie à ceux-ci de faire des Observations sur la longitude du Cap ; car, pour la latitude, elle est certaine. Par parenthese, est-ce leur métier, ou devroit-ce l'être ? Cependant, ce n'est qu'à l'apui de ces Sciences prophanes, qu'ils se sont introduits, & qu'ils se maintiennent, dans tous les Royaumes de l'Asie ; qu'ils s'y sont élevez aux Dignitez ; & qu'ils y ont causé des Révoltes des Sujets contre les Souverains, & des Rebellions d'Enfans contre leurs Peres. Pour en être convaincu, il ne faut que lire Tavernier, & une infinité d'autres Relations qui parlent des Indes. Tant de gens de toutes Nations, & de Religions differentes, ne se sont pas concertez, pour inventer les mêmes impostures.

Pour moi, qui ai suivi ces Peres, & examiné leur conduite dans le Canada, je suis absolument persuadé, que ce n'est que le Commerce, & le plaisir des sens, qui les mene si loin ; & nullement

le

le zêle de la Propagation de la Foi, ni l'envie d'attirer les ouailles dans le bercail du bon Paſteur. Je veux pieuſement croire, qu'il y en va quelques-uns par ce ſeul motif; mais, l'experience m'a prouvé que cette vue de quelques particuliers ne forme pas l'eſprit de la Societé en général. Et cela me paroît d'autant plus vrai, que la même expérience me montre, que ceux de leurs Peres, qui meurent dans ces Païs Sauvages d'une mort violente, mais pourtant bien meritée, & dont ils font toûjours des Saints en Europe, ne ſont véritablement Martirs que de leur lubricité & de leur avarice. Auſſi, ſont-ce des Saints indignes de mes bougies. Pour ſçavoir s'ils en meritent, je n'en citerai qu'un fait, dont je parle comme témoin occulaire. Il m'écarteroit trop ici de mon ſujet: je le raporterai dans la ſuite, fort perſuadé que j'aurai à parler d'eux dans les Indes; &, dès à preſent, je dis qu'on le trouvera au commencement du troiſieme Volume. Mai 1690.

Où le torrent de la vérité & de ma plume m'a-t-il porté? Suis-je fou, d'attaquer une Societé, qui fait trembler les Têtes Couronnées, & qui tient leurs jours dans ſa main? Je reviens à ceux

Mai 1690. qui étoient ſur le Coche. Le pauvre Mr. d'Armagnan avoit des preſſentimens de ce qui alloit lui arriver. On ne peut vaincre ſon étoile ! Ils le raſſurérent, & le menacérent de l'indignation de la Societé, & par conſéquent de celle du Roi, & de Madame de Maintenon, s'il leur refuſoit ce qu'ils lui demandoient. Il eut beau leur aporter de bonnes raiſons ; entr'autres, qu'on ne ſçavoit ſi on étoit en Paix ou en Guerre : ſon malheur voulut qu'il ſe rendit. La Maligne alla devant, & il la ſuivit peu après. Il entra, & ne vit rien qui lui donnât du ſoupçon. La Maligne avoit toûjours ſon Pavillon François ; & il ne s'apperçût de ſon malheur, que lorſqu'il vit trois Vaiſſeaux en mouvement, pour le prendre par ſes côtez & ſon derriére : il lui étoit impoſſible de ſe deffendre : il voulut périr, & mettre le feu aux poudres. Il entra dans la Sainte-Barbe, le piſtolet à la main ; & comme il levoit l'écoutil des poudres, un coquin de Canonnier, qui vit ſon deſſein, lui donna par derriere un coup de pertuiſanne dans le corps, qui lui perça le cœur, & le tua. Le Piſtolet lâcha : les Hollandois entrérent au coup, & s'em-

pa-

s'emparérent du Vaiſſeau, qui étoit chargé de Marchandiſes de la valeur de deux à trois millions. Mai 1690.

Ce fut ainſi que ces deux Navires furent pris en 1688; &, tout ce que les Officiers purent faire fut de demander que le miſérable, qui avoit tué ſon Capitaine, leur fut remis entre les mains. Les Hollandois le leur livrérent ſans difficulté. Cette petite ſatisfaction ne leur coutoit rien; & ils faiſoient un châtiment exemplaire, & honnorable pour eux, d'un miſérable qui étoit cauſe qu'ils avoient une ſi belle proye ſans qu'il y allât du leur. Les Officiers lui firent ſon Procès, & il fut pendu. Cela ne rendit pas la vie à d'Armagnan, ni à la Compagnie ſon bien. Ces Officiers furent honnêtement traitez; mais, les Jéſuites furent conſiderez comme gens auxquels la Compagnie Hollandoiſe devoit deux priſes ſi riches. Auſſi, le Gouverneur qu'elle y entretient en agit à leur égard avec toute la gratitude poſſible.

Commencement de la Politique des Hollandois.

C'eſt ici que commence la Puiſſance formidable des Hollandois dans les Indes. Cette Nation, la plus attachée au Commerce, & qui connoit le mieux ſes véritables intérêts, connut tout d'un coup de

Mai 1690. de quelle importance étoit ce Poſte, pour en faire un entrepos auſſi neceſſaire que commode pour ſes Vaiſſeaux, tant en allant qu'au retour; & réſolut de s'en emparer, de quelque maniére que ce fût. Les Anglois s'en étoient ſaiſi; mais, ils ne l'avoient pas aſſez fortifié, pour le mettre à couvert d'inſulte. La Compagnie Hollandoiſe ſe ſervit d'un tems de Guerre entre l'Angleterre & les Etats Généraux, du tems de Cromwel. Elle y envoya huit Vaiſſeaux bien armez, & deux mille hommes de débarquement. Le chetif Fort des Anglois fut emporté: la Compagnie en devint maitreſſe, & n'a jamais voulu entendre à reſtitution, quelque équivalent que la Couronne d'Angleterre lui ait offert. L'Entrée du Port eſt à préſent mieux défendue, que celle de Conſtantinople ne l'eſt par les Dardanelles. J'ai été à celles-ci; &, n'ayant point été au Cap, je m'en raporte à notre prémier Pilote, qui a été à l'un & à l'autre.

Ils chaſſent les Anglois du Cap de Bonne Eſperance.

La Compagnie Hollandoiſe y entretient toûjours douze cens hommes de Troupes réglées. Elle ſe ſert du tems d'une Paix nouvellement faite, & d'une réforme, pour choiſir les Officiers & les Soldats qui

qui ſe ſont diſtinguez, & qui n'ont point d'autre métier que celui des armes. Elle diſtribuë ces Troupes dans tous les endroits où elles peuvent lui être néceſſaires; &, comme elle les traite avec douceur & humanité, & qu'elle n'a aucune acception, ni pour Nation, ni pour Religion, on ne doit pas s'étonner ſi elle eſt toûjours bien ſervie, & ſi ces Troupes lui ſont fideles. Ceci eſt un des plus beaux endroits de ſa Politique; & un autre, qui, à mon ſens, l'égale, ſuppoſé qu'il ne le ſurpaſſe pas, c'eſt qu'elle a obtenu des Etats Généraux, que tous ces Officiers & ces Soldats ſont, auſſi bien que les naturels Hollandois, ſoumis à ſa Juriſdiction, & qu'elle a ſur eux droit de vie, & de mort; ſans rendre compte de ſa conduite aux Etats Généraux. Mai 1690.

Si elle s'applique à punir les fautes, elle s'attache auſſi à récompenſer le merite, dans quelque ſujet qu'il ſe trouve, indépendament de la Nation & de la Religion. (Le Gouverneur du Cap eſt François, Pariſien, & ſe nomme Monſieur Martin, nom pareil à celui du Général des François à Ronticheri, où nous allons; & tous deux Catholiques Romains: je ne les connois ni l'un ni l'autre, ainſi

Mai 1690. que tous deux ſoient Pariſiens, comme moi.) Cela fait que chacun remplit éxactement ſes devoirs, tant par la crainte des châtimens, que par l'eſpoir des récompenſes; & on n'en a point encore vû aucun, qui ait trahi les intérêts de cette ſage Compagnie.

Ce pouvoir ſur ſes Sujets attribué à cette Compagnie ſembleroit former une double Souveraineté en Hollande. On ſe tromperoit de le croire: elle n'en jouït que dans les Indes; & non en Europe, où la Majeſté & l'Autorité des Etats eſt conſervée. Il eſt de l'intérêt de la République, que cette Compagnie jouïſſe de ce pouvoir par tout où elle s'établit: elle y eſt plus crainte, & reſpectée; & la Republique s'en enrichit. On ne voit point dans ſes Colonies d'Officiers qui y ſervent mal, comme on en voit dans les Colonies Françoiſes, parce qu'ils y ſervent à contre-cœur. On n'y entend point murmurer de ſervir des Marchands, pendant qu'ils ſont, diſent ces dignes Officiers François, à ſe divertir avec leurs Garces.

Ce n'eſt point à moi, à trouver à redire à ce que le Roi & le Conſeil décident ſur ces Colonies: cela paſſe ma ſphere

ſphere d'activité; mais, je croi pouvoir dire, qu'un Brevet de la Cour n'augmente, ni la bravoure, ni l'habileté de celui qui en eſt honnoré: pas plus que la Robe n'augmente la Droiture d'un Juge, ni un Bonnet la Science d'un Avocat. Cet Avocat reçoit le Bonnet quarré ce matin: en eſt-il plus ſçavant qu'il n'étoit hier? Non: il eſt ſeulement mis en place de faire éclater ſa Science; mais, s'il étoit ignorant, ce Bonnet ne détruit nullement ſon Ignorance. L'exterieur n'ote, ni n'ajoute, à l'intérieur. Mai 1690.

Qu'on éleve un Faquin à la Magiſtrature, Son ame, malgré lui, ſent toûjours la Roture.

Je reviens aux Officiers de la Compagnie Hollandoiſe, à la nomination deſquels, ni Bonnet à trois cornes, ni Cotillon, ne contribuent en rien, & qui ne doivent leur élevation qu'à leur propre mérite, & à leurs ſervices. Ils ſe ſoutiennent par les mêmes moyens qui les ont élevez, & inſpirent à leurs inférieurs une noble émulation; parce que chacun eſpére par ſes ſervices parvenir comme eux à des Poſtes, dont aucun

ne

Mai 1690. ne ſe donne à la faveur. J'oſe le dire, inſtruit par ma malheureuſe expérience: toutes les Compagnies, & les Colonies Françoiſes, periront, à moins que le Roi n'abandonne abſolument le Commerce aux Marchands. Les Compagnies en ſeront plus reſpectées, le Commerce fleurira plus que jamais, le Royaume s'enrichira d'avantage, & le Service en ſera fait avec plus d'éxactitude.

Le Roi nous avoit donné des Troupes, pour garder Chedabouctou, dans l'Acadie, où la Compagnie de la Pêche ſédentaire, dans laquelle j'étois pour mon malheur intéreſſé, s'étoit fixée dans l'enfoncement du Cap de Canceau. Les Officiers, au lieu de retenir leurs Soldats dans leur devoir, ne les employoient qu'à traitter les Pelleteries des Sauvages; & eux à table, où à la chaſſe, toute la journée, conſommoient notre poudre, & notre plomb. Paſſe pour celui-ci: il faut être occupé; mais, nos Liqueurs, & Marchandiſes de traitte, qu'ils ſe faiſoient donner de force! Encore diſoient-ils, en vivant à diſcrétion, comme dans une Ville priſe d'aſſault, qu'ils étoient bien malheureux de ſervir des B..... de Marchands qui étoient auprès de leur feu à

ſe

ſe gratter les C.... avec leurs Maitreſſes.

Je prie de me pardonner l'expreſſion : elle me rapelle un cruel reſſouvenir; puiſque je perdis tout ce que je poſſédois au monde. Mr. de Seignelay vouloit mettre ordre à cette mauvaiſe conduite des Officiers François, mais les Anglois ne lui en donnerent pas le tems. Notre Fort étoit bien garni de trente Canons bien montez, avec toutes les munitions néceſſaires, tant de guerre, que de bouche. Il fut pourtant, grace à la vigilante conduite du Gouverneur, & des Officiers, pris d'emblée un beau matin 23 Juin 1687, par un ſeul détachement d'Anglois venu à travers les Bois depuis la Heve, où ils m'avoient pris moi, avec une Barque chargée de pour plus de cinquante mil écus de Caſtor, & parce que je m'étois fait tuer dix-neuf hommes, & que je ne m'étois rendu que bleſſé à quatre endroits, ils me conduiſirent à Baſton, où ils vouloient, diſoient-ils, me faire pendre. Il n'eſt pas queſtion ici de dire comment je fus traité. Je reviens à ce Gouverneur du Fort de Chedabouctou.

Mai 1690.

Le Fort de Chedabouctou, dans l'Acadie, pris par les Anglois.

Il fut pris dans ſon lit, dormant entre des filles ou femmes ſauvages, ſans ſer-

Mai 1690. ſentinelle, & ſans tirer un ſeul coup de piſtolet. Les autres Officiers, ſages imitateurs d'une ſi judicieuſe conduite, furent tout pris comme lui, les Portes du Fort étant ouvertes. Les trois Vaiſſeaux, qui travailloient à la pêche, furent pris ſans réſiſtance. Le Fort fut détruit rez-piez, rez terre: le Canon fut mis ſur les Vaiſſeaux; &, un mois, ou environ après, je les vis arriver à Baſton, où j'étois, avec pour plus de cent mil francs de Poiſſon, tant vert que ſec, & pour plus de cinq cens mil francs de Pelleteries. Beau ſpectacle pour moi! Tout a été abandonné par notre Compagnie; & je n'y ai pas retourné depuis, y ayant été ruiné de fond en comble.

Le nom de ce Gouverneur merite d'être ſçû. Il s'appelloit, Louïs-François Duret de la Boulaye, de bonne Famille. Il avoit du ſervice, & avoit fort bien défendu le Pont d'Avendin en Flandre contre le Prince d'Orange en 1677, & s'eſt laiſſé prendre comme un Sot. Il eſt pourtant âgé au moins de cinquante ans. Deux femmes à cet âge! étoit-ce pour le réchauffer en plein-Eté? ou, avoit-il le Diable dans les reins? J'ignore où il s'eſt retiré: Mr. de Seignelay l'a fait chercher par tout. Il a été condamné à

être pendu; mais, quand il l'auroit été, que cela m'auroit-il fait? y aurois-je rattrapé mon bien? Mai 1690.

Je croi que les choſes ſont à peu près de même dans les autres nouvelles Colonies, où le Roi envoye ſes Troupes; & je croi auſſi, que les choſes iroient mieux, ſi les Compagnies commandoient les Troupes: mais, malheureuſement, les Compagnies de Commerce ſont réduites en France aux Remonſtrances & Mémoires; & les Officiers ſont agir des Belles, qui remuent toutes pieces au Bureau, & les informent de ceux qui ont écrit contre eux, ce qui leur attire des duretez. Cela m'eſt arrivé avec un Officier Gaſcon, nommé la Lanne. Il me brutaliſa. Je fis en ſorte de le trouver ſeul à ſeul en Canada. Il n'oſa mettre la main à l'épée: je régalai ſa poltronerie Il repaſſa en France: il y fit mille contes, dont le raport me déplût. Il ne croyoit pas me trouver à la Rochelle: il m'y trouva pourtant, & avec moi le plus qu'il me fut poſſible de coups de canne, dont je lui fis publiquement préſent au Canton des Flamans, endroit où s'aſſemblent tous les Marchands. Il avoit mis l'épée à la main: il me fit pitié; je ne voulus ſeulement pas le bleſſer;

Mai 1690. ſer : il me la laiſſa, & ſe mit à fuir ſous le gros horloge, comme un liévre qui auroit eu trente chiens aux feſſes. Je la caſſai, & lui jettai la garde & le reſte. Il me fit un beau Procès : j'écrivis à Mr. de Seignelay ; il fut caſſé, & le Procès eſt reſté là. Il peut le faire juger, ſi bon lui ſemble. Je ne m'en ſuis point remué, & ne m'en remuerai point encore. Il n'y a que deux ans & demi dont je parle : c'étoit au mois de Janvier 1689, le ſur-lendemain des Rois.

Origine du Commerce des Hollandois.

Qu'on liſe l'Hiſtoire de Hollande, on verra que Philippe Duc de Bourgogne, dit le Bon, auquel ces Païs appartenoient, fourniſſoit de ſes deniers ſans interêts aux Marchands qui ſe jettoient dans le Commerce de Mer, pour leur faciliter les moyens de faire des entrepriſes plus fortes. Ce Prince prévoyoit que ce Commerce de Mer feroit un jour la richeſſe de ſes Etats, & leur apporteroit incomparablement plus de luſtre & de commoditez, que celui de Terre ne pouroit faire. Il accorda de très grandes diſtinctions de toutes eſpéces à ceux qui s'en mêloient, & les honnora de pluſieurs Titres & Priviléges. [illegible] tainement le fondement.

& des richeſſes de la République ; préſentement plus opulente ſeule, que pluſieurs Souverains enſemble. Mai. 1690.

Ce ſage Duc ne ſe mêla jamais du Commerce, que pour y maintenir la paix & l'union, & ſur tout la bonne-foi. Il ſçavoit; qu'il n'y avoit que le Marchand, qui connût la Marchandiſe, & le ſeul Commerçant capable de ſoûtenir & de gouverner le Commerce; qu'il falloit y être élevé dès ſon enfance, pour poſſeder l'un & l'autre. Je ne dis rien qui ſoit ſujet à cenſure; puiſque tout eſt imprimé: c'eſt de Mr. le Noble. Je dis ſeulement, que ce devroit être un Exemple. Que le Roi faſſe la même choſe, il verra le Commercce fleurir de lui-même : ſes Sujets, & lui par conſéquent, s'enrichir; & le Royaume ne ſera plus obligé d'achetter à un prix exceſſif les denrées qui lui ſont néceſſaires, & qu'il ne produit pas, parce qu'elles y viendront de la prémiere main.

Je retourne au Cap. Mr. de Choiſi a raiſon de dire dans ſon Journal, que le Gouverneur a été à la découverte. Il y a été en effet, & a tranſporté huit Colonies à différens endroits, à plus de cent lieuës dans les Terres dans le Nord-

Nord-

Mai 1690. Nord-Oueſt du Fort, peu éloignés l'une de l'autre, afin de s'entre-ſecourir. Elles ſont avantageuſement poſtées ſur les bords d'une Riviére, qui ſe décharge dans la Mer d'Afrique; à l'embouchure de laquelle il entretient toujours un Vaiſſeau, tant pour leur porter ce qui leur manque, que pour raporter les Marchandiſes qu'ils traitent, & pour y retirer tout le monde, en cas que les gens du Pais les obligent à ſe retirer: à quoi il y a peu d'apparence, parce qu'outre que les Hollandois ne ſont pas naturellement querelleurs, ils s'y fortifient tous les jours. L'Armurier que nous avons, étoit ſur le Coche, où d'Armagnan fut tué. Il m'a dit, qu'un François, avec lequel il a ſervi en Flandres, & qui eſt Sergent au Cap, lui a dit, que c'étoit là que les Etats alloient envoyer les Vagabons & les Libertins, dont la Hollande eſt infectée. On apelle cela mettre tout à profit.

On pouroit faire la même choſe: Paris ſeul fourniroit plus de cinquante mille canailles, qui ne font que filer & friſer leur corde. Cette vermine de la Capitale du Royaume trouveroit ſon châtiment dans un travail néceſſaire: leurs

leurs enfans ne ſeroient point infectez des crimes de leurs parens, & peu à peu il s'en formeroit d'honnêtes gens. Cela s'eſt vû à la fondation de Rome, & ſe voit encore à Quebec, dont les prémiers habitans n'ont été qu'une poignée de Bandis & de Putains. Mai 1690.

Le prémier Bled qui a été ſemé dans cette Colonie Hollandoiſe y eſt très bien venu. Les Habitans du Cap y en recueillent, mais peu. Les Terres ſont plus propres au Seigle. Ils ont tous les Fruits que nous avons en France, mais moins ſucculens: ils en ont du Païs, qui val'ent peu, verts ou mûrs, mais qui ſont aſſez bons confits. Leur Raiſin eſt bon, ſçavoir s'il ſera de bon vin. On n'en a point encore preſſé, y en ayant trop peu. Leurs Animaux domeſtiques ſont comme les nôtres. Leur Gibier eſt le même, mais en petite quantité, à cauſe des Singes, qui ruinent tout, excepté la groſſe venaiſon qui leur tient tête.

On m'a dit, & aſſûré une choſe, que j'ai beaucoup de peine à croire: cependant, celui qui me l'a aſſûré, qui eſt encore notre Armurier, n'a point d'intérêt à mentir, & me paroit trop ſimple pour inventer une Fable. On en

Mai 1690.

croira ce qu'on voudra : voici ce que c'eſt. Les Singes du Cap ſont forts grands, & fort amoureux des Femmes & des Filles. Cela eſt facile à croire : on en a vu à Paris des Exemples. Le Guenons de meme taille ſont auſſi amoureuſes des Hommes : je le croi encore ; mais, ce que je ne croi point, c'eſt qu'il y ait des Hommes, & des Femmes, qui recherchent les Embraſſemens de ces Animaux. Lors qu'un Homme s'eſt joint à une Guenon, ou une Femme à un Singe, ils ne doivent plus craindre de manquer d'aucun des Fruits que le Païs produit. Ils leur en apportent, & diſtinguent le gout de leur Amant, ou de leur Maitreſſe, en lui en voyant manger avec le plus d'appetit.

Singes & Guenons du Cap. Leur Amour pour les Femmes & pour les Hommes.

On ajoûte, que ces Animaux ont l'eſprit de former des rendez-vous, où ils ſe trouvent à heure préciſe, & y apportent leurs préſens ; & que ce rendez-vous eſt toûjours dans un endroit écarté, comme s'ils avoient honte eux-mêmes d'un ſi infame accouplement. On dit encore plus ; c'eſt que celui, ou celle, qui veut s'abandonner à eux, n'ont qu'à aller dans le Bois, & [illegible] à découv[illegible]

vert ce qui diſtingue l'Homme d'avec la Femme: que ces Animaux y viennent en troupe, & laiſſent le choix libre à celui ou celle qui ſe préſente, & ne vont point ſur les droits de celui ou celle qui eſt choiſi; que ces Animaux aiment avec attache, & qu'un Singe s'étoit fait tuër en deffendant ſa Maitreſſe d'une inſulte que ſon Mari lui faiſoit; que ce Mari & quatre autres furent ſi mal traitez, qu'ils en porteront des marques le reſte de leur vie; qu'ils furent obligez de quitter la place à une infinité de Singes, accourus aux cris & au ſecours de leur camarade; & qu'enfin ces Singes les pourſuivirent ſi long-tems & ſi vivement à coups de pierres & de bâtons, qu'il y en eut trois, entr'autres le Mari, qui eurent, l'un la tête, & les deux autres le bras caſſé; qu'on fut obligé de faire tirer le fuſil pour les écarter; qu'ils emmenérent cette femme avec eux, qu'on n'en avoit point entendu parler depuis, & que le lendemain on ne trouva ni herbe, ni legumes, ni fruit, dans le Jardin, quoi que très grand, les Singes ayant tout ruiné pendant la nuit. Mai 1690.

On m'a dit encore, que lors qu'une Femme porte les marques de ſa brutalité,

Mai 1690.

lité, ſi ſon Fruit a figure humaine, & les cris d'un Enfant, on le batiſe; ſinon, on l'étouffe: que lors qu'une Guenon eſt accouchée (de quel autre terme puis-je me ſervir, puis qu'elle devient groſſe, ou pleine, couchée ſur le dos comme une Femme?) ſi ſon Fruit tient plus d'elle que de lui, elle le garde; ſinon, elle le remet au Pere, qui, pour cacher ſon crime, le tue, & l'enterre, ſans que la Guenon en voye rien; car, elle l'étrangleroit, comme cela eſt déjà arrivé.

Chatiment de ces Beſtialitez.

Il y a des châtimens pour ceux qui ſont convaincus. On oblige l'Homme ou la Femme à indiquer le rendez-vous, & on y fuſille le Singe, ou la Guenon. L'Homme eſt envoyé au travail du Tabac, ou ailleurs, où il ſouffre un ſupplice d'autant plus cruel, qu'il ne finit qu'avec ſa vie. La Femme eſt remiſe à ſon Mari, & on ne s'informe point de quel genre de mort elle eſt expédiée. Si ce Mari eſt aſſez bon pour lui pardonner, c'eſt à elle à ne le pas chagriner; car, il eſt toûjours en pouvoir de ſe plaindre qu'elle a voulu le tuer: il en eſt cru, & elle pendue. Les Filles ſont envoyées, on ne ſçait où: apparemment dans des en-

endroits, où leur crime eſt inconnu. On cache ce crime le plus qu'on peut, pour conſerver l'honneur de la Nation, qui punit avec la derniére ſévérité la Beſtialité & la Sodomie, Crimes en effet dignes du Feu. Mai 1690.

Je ne donne point ceci pour véritablement vrai, ne l'ayant, ni vu, ni approfondi: on me l'a ſeulement aſſûré; & je repête encore que celui qui me l'a dit n'a certainement pas aſſez d'eſprit pour inventer une pareille Fable, & m'a fortement aſſûré l'avoir appris par le Sergent dont j'ai déjà parlé. Cela ne m'épouvanteroit pas, s'il s'agiſſoit de quelque Nation plus Méridionale. Tout le Monde ſçait qu'il n'y a point de Portugais, qui n'ait ſa Chévre favorite, & nos Hiſtoriens n'ont pas jugé indigne de la gravité de l'Hiſtoire de remarquer que les Païſans de Provence avoient brulé toutes les Chevres des lieux par leſquels les Troupes de Charle-Quint avoient paſſé. La Nature anime tous les Animaux: chaque Mâle trouve ſa Femelle de même eſpece que lui; mais, le ſurplus au delà de ſon Eſpéce doit être par tout purifié par le Feu.

Les Cartes marquent le Cap de Bon-

Mai 1690. ne Eſpérance par trente cinq dégrez de latitude Sud, & quarante trois dégrez de longitude. Je l'ai déjà pluſieurs fois dit, cette longitude eſt incertaine; &, je repete encore, qu'il ſeroit fort à ſouhaiter, que les Jéſuites donnaſſent leurs Obſervations. Elles coutent aſſez à la Compagnie, pour qu'ils lui en faſſent part. Nous avons ce ſoir chanté le *Te Deum*. Le Soldat, bleſſé par le Chevalier de Bouchetiere le huit du courant, étant hors de danger, il a été remis en liberté, & a bien promis de mieux vivre. Il a ſoupé ce ſoir avec nous, & fait à préſent ſon quart.

Fin du I Tome.

JUN 15 1970